ARDOUIN-DUMAZET

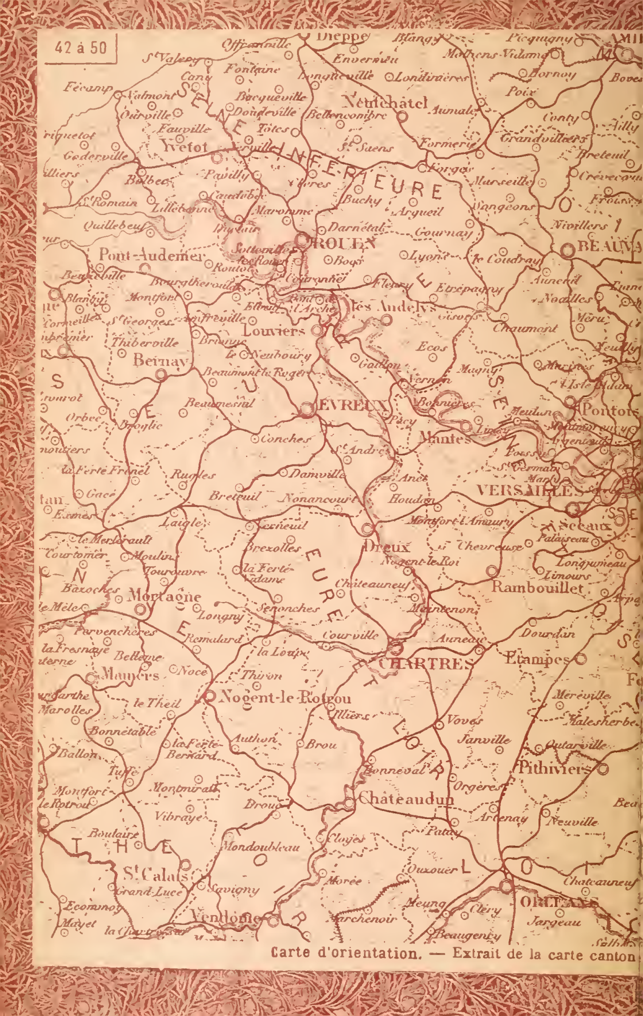


CENTRE

LE VALOIS
Orxois
Multien
Goële
Servois
Parisis
France

PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie



Carte d'orientation. — Extrait de la carte canton



au 1 : 1.600.000e du Service géographique de l'armée

ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

RÉGION PARISIENNE

42ème Série

I. — Nord-Est

LE VALOIS

PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Europe centrale et ses réseaux d'État. — Un volume in-12. 3 fr. 50 (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — Un volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Regiment — En Escadre. — Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. Un volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les Opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustree. 60 c. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.

Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale, le Touring-Club de France et la Société nationale d'agriculture de France. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 et reliés en percaline à 4 fr.

1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche.
2e Série : Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle.
4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant.
5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire.
6e Série : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
7e Série : Région lyonnaise. Lyon, monts du Lyonnais et du Forez.
8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue.
9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.
10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
11e Série : Forez. Haut-Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.
12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
13e Série : La Provence maritime.
14e Série : La Corse.
15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.
16e Série : De Vendée en Beauce.
17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.
19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut.
20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22e Série : Plateau lorrain et Vosges.
23e Série : Plaine comtoise et Jura.
24e Série : Haute-Bourgogne.
25e Série : Basse-Bourgogne et Sénonais.
26e Série : Berry et Poitou oriental.
27e Série : Bourbonnais, Haute-Marche.
28e Série : Limousin.
29e Série : Bordelais et Périgord.
30e Série : Gascogne.
31e Série : Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32e Série : Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33e Série : Basse-Auvergne.
34e Série : Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35e Série : Rouergue et Albigeois.
36e Série : Cévennes méridionales.
37e Série : Le golfe du Lion.
38e Série : Haut-Languedoc.
39e Série : Pyrénées, partie orientale.
40e Série : Pyrénées centrales.
41e Série : Pyrénées, partie occidentale.
Région parisienne :
42e Série : I. — Nord-Est : Le Valois.
43e Série : II. — Est : La Brie.
44e Série : III. — Sud : Gâtinais et Haute-Beauce.

Sous presse : Suite de la **Région parisienne.** — 45e Série : IV. Ouest : Hurepoix et Yveline. — 46e Série : V. Nord-Ouest : Mantois et Vexin français.

En préparation : Paris. 3 volumes : 47e, 48e et 49e Séries : Paris. — 50e Série : Banlieue de Paris.

Le prospectus détaillé de la collection est envoye sur demande.

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

42e SÉRIE

RÉGION PARISIENNE : I. NORD-EST

Le Valois

ORXOIS — VALOIS — MULTIEN — GOËLE
SERVOIS — FRANCE

(Parties des départements de : *Aisne, Oise, Seine-et-Marne* et *Seine-et-Oise.*)

Avec 21 cartes ou croquis



BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY — 18, RUE DES GLACIS

1905

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 42e SÉRIE



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'Etat-major au 1/80 000e.

VOYAGE EN FRANCE

I

LA MARNE EN ORXOIS

En remontant la Marne. — Le méandre de Nanteuil. — Crouttes et Charly. — L'Orxois. — Château-Thierry. — La ville vue de la terrasse du château. — A travers la ville. — La maison de La Fontaine.

Château-Thierry. Mars.

Lorsqu'on passe souvent, à toute vapeur, sur une de ces lignes de fer où la locomotive dévore les distances, il est des coins rapidement entrevus s'imposant à la pensée et dont on garde le souvenir : village blotti au creux d'un vallon, maison blanche souriant au soleil entre une pelouse et un bosquet, moulin jaseur enjambant quelque ruisseau ignoré et tranquille. Qui ne possède ainsi, sur une route familière, le gîte immatériel où l'on aimerait vivre ?

Au long de la Marne il est toute une rangée de hameaux, de bourgades heureuses dont l'esprit ambitionne le calme apaisant. Après Meaux surtout, quand l'impression de banlieue parisienne a cessé et que les gens et les choses prennent un aspect de terroir faisant oublier le voisinage de la grande ville.

Cette sensation est vive sur les bords du méandre de Nanteuil, quand, à l'issue d'un tunnel, on débouche à nouveau sur l'étroite et calme rivière. Là se dresse une côte haute et raide, tapissée de vignes et de minuscules vergers révélant un autre pays et d'autres coutumes. C'est encore la Brie pour les géologues et les historiens, mais le voyageur de passage y voit la Champagne, celle des grands vins ; il reconnaît les mêmes paysages heureux que dans les « Montagnes » de Reims et d'Avize.

Au cours de mes voyages vers l'est, ce coin de vallée m'avait frappé et donné ce sentiment d'il fait bon vivre, dont je parlais tout à l'heure. Aussi, en entreprenant la visite de cette *isle de France* des vieux auteurs, enfermée entre la Marne, l'Oise et l'Aisne, suis-je descendu à la gare de Nanteuil, en face de la côte vineuse décrivant un hémicycle harmonieux dans lequel la Marne déroule un de ses grands plis.

La rivière est élargie par l'obstacle d'un barrage, ses eaux d'un vert sombre semblent dormir ; plus loin, elles tombent, blanches d'écume, par-dessus les fermettes, à côté de l'écluse où s'emprisonnent les gabarres. Dominant ces eaux agitées, un château à grande façade blanche est à demi enfoui sous les ombrages d'un parc. A côté, un village tout menu semble s'avancer sur la petite falaise pour mieux contempler le ruban étincelant des eaux, l'étroite plaine de Saacy et les collines qui portent les terres de la Brie Galevesse ou Pouilleuse, partie la moins riche de la Brie, « reine des blés » (1) !

Le village, Méry-sur-Marne, couronne, d'un côté, une haute crête, de l'autre, il couvre une colline en pente douce, allongée jusqu'à l'extrémité du contour que décrit la rivière. Vers le couchant il regarde une autre boucle, plus ample, où les bourgs et les hameaux sont nombreux. L'un d'eux, Luzancy, possède une vaste demeure dont la destination actuelle est touchante : elle appartient à la caisse des écoles du XVIIIe arrondissement de Paris, c'est-à-dire Montmartre, et sert de séjour d'été aux enfants anémiés de la « butte ». On peut loger là deux cents bambins ;

1. Sur la Brie, voyez la 43e série du *Voyage en France*.

pendant l'été, une foule d'enfants se succèdent sur ce riant rivage.

Un côté de Méry, celui qui regarde Luzancy, est terre à blé et à betteraves, l'autre est zone vinicole ; la côte produit des vins que les commerçants d'Épernay viennent acquérir pour les transformer en champagne. Ici donc commence ce que l'on pourrait appeler la Côte-d'Or du nord-est, comme on a baptisé les collines de Nuits et de Beaune. La plupart des habitants de Méry ont quelque petite bande de terre en pente très rapide où les pampres s'alignent. D'autres, peu nombreux, travaillent sur les métiers de passementiers qui font du village une dépendance de Saacy, bourg étalé largement sur l'autre rive [1].

Grâce à ces méandres de la Marne, aux différentes expositions offertes par les coteaux, les cultures sont fort variées. La vigne n'est pas le seul témoin de l'influence de ces écrans naturels : au fond de la boucle de Luzancy, sur la rive droite, la commune de Sainte-Aulde s'enrichit par la production des petits pois et des prunes de reine-Claude. Les pruniers forment vergers au-dessus

---

1. Sur Saacy, ses ateliers de passementiers et ses fabriques de corsets, voyez la 43e série du *Voyage en France*, chapitre X.

de la rangée de hameaux qui constitue Sainte-Aulde et jusque dans un vallon très étroit où coule un abondant ruisseau, descendu du plateau de l'Orxois.

Le vignoble occupe un versant encore plus ensoleillé, dessinant une courbe élégante divisée en bandes d'étroits domaines. Les plantations descendent presque jusqu'au bord de la Marne, elles enveloppent le joli village de Nanteuil relié à sa gare par un pont de fer peint en vert tendre. Les maisons amples et riantes s'harmonisent avec le paysage, on devine une population aisée.

Nanteuil, sur cette rive, est la dernière commune de Seine-et-Marne, un bourg voisin, Crouttes, appartient à l'Aisne. De loin il semble remplir une conque, ses maisons s'étalent en amphithéâtre sous l'église qui regarde, au delà du ruban des eaux, la petite plaine à demi circulaire de Citry dominée par les collines de la Brie, si charmantes par leurs rectangles alternés de cultures, leurs arbres fruitiers et leurs bois.

La partie basse de Crouttes, longue rue où sont les magasins et les auberges, aboutit au pied des collines, la chaussée doit s'élever très au-dessus de la Marne dont bientôt on voit le

cours harmonieusement dessiné en un grand repli faisant suite à un méandre qui enserre une étroite presqu'île. Le petit plateau incliné parcouru par le chemin est un vignoble où les ceps sont plantés en larges ados.

Sur l'autre rive, les collines bordières de la Brie offrent un singulier aspect par une ligne régulière tracée à leur flanc, épousant tous les creux et les contours sans jamais s'élever ni descendre; c'est l'aqueduc de la Dhuys qui conduit à Paris les eaux de l'abondante petite rivière de ce nom. Cette horizontalité n'est pas seulement apparente, on pourrait la considérer comme réelle puisque la pente totale de l'aqueduc est de 20 mètres pour une longueur de 131 kilomètres. En hiver surtout, lorsque les arbres sont dépouillés, ce long sillon des côtes, partout visible, frappe le regard.

Du point culminant de la route, la vallée est bien belle; jusqu'à Nogent-l'Artaud on voit se dérouler le ruban d'acier de la Marne entre le tapis vert des prairies. Les villages, particulièrement nombreux sur la rive droite, se suivent presque sans interruption, très blancs, au pied de leur clocher à pignon, fort élevé. De Charly à Romeny, ces centres, comme soudés par les hameaux, dessinent une longue rue.

La petite capitale de cette contrée, Charly, s'étend au milieu d'un vaste cirque où pénètre le ru de Domptin ou Gousset, échappé du vallon étroit qu'il s'est creusé au sein du plateau de l'Orxois. Toute cette partie de la Brie champenoise entre la Marne et l'Ourcq constitue une région naturelle sous ce nom d'Orxois, dérivant de la rivière d'Ourcq. On peut la définir : le plateau porté du côté de la Marne par une haute terrasse et descendant en pentes plus douces vers l'Ourcq.

C'est une plaine très découpée, indentée, ondulée beaucoup plus que celles du Valois et du Multien qu'elle confine, mais ses vallons sont courts. Le plus important, du côté de la Marne, aboutit à Charly après avoir prêté son pli au village de Domptin et à celui de Villiers, bizarrement nommé sur-Marne, bien que la rivière coule à une lieue au sud.

L'Orxois ne semble pas avoir eu d'existence politique, sinon lorsqu'il était *pagus* gallo-romain, mais il est si nettement délimité par ses deux principales rivières, il a une physionomie si propre qu'il a gardé jusqu'à nos jours, dans l'esprit des populations, le caractère de petite province ; son nom est couramment employé. Deux communes le portent, Chézy-en-Orxois,

Marigny-en-Orxois, cette dernière proche des sources du Gousset. Aucune ville, il est vrai, n'en fut la capitale ; les centres d'attraction sont Château-Thierry pour le versant de la Marne, La Ferté-Milon pour celui de l'Ourcq.

Le joli bourg de Charly possède un rôle secondaire dans l'économie du pays ; là aboutit la route qui parcourt tout l'Orxois, depuis La Ferté-Milon ; c'est le chef-lieu d'un des cantons qui se partagent la région. Un coteau vignoble encadre le site, l'épierrement a fait édifier de nombreux *murgers* que les broussailles ont envahi ; en ce moment prunelliers, ronces et églantiers n'ayant pas de feuilles font de ces amas de roches des monticules roux tranchant par leur teinte avec la couleur moins sombre du sol.

Joli bourg, ai-je dit ; les habitants voient en Charly une ville ; ses villas, ses jardins, les rues propres et gaies font pardonner l'exagération. L'industrie n'a pas troublé la placide cité, les quelques manufactures de la commune sont en dehors du centre.

La route ne cesse pas d'être bordée de maisons. Saulchery, étendu pendant plus d'un kilomètre, est un village où l'on semble avoir une intense frayeur de la foudre, nombre d'habitations ont des paratonnerres. Une d'elles est flan-

quée d'une tour portant le millésime de 1830 ; le constructeur dut être quelque fervent du *petit caporal,* à en juger par la statue de Napoléon dressée au sommet de l'édifice. L'extrémité de Saulchery se nomme le Pont ; là, en effet, est un passage de la Marne ; sur la rive opposée s'étend le bourg de Nogent-l'Artaud.

La nuit vient et la course au pied de la terrasse de l'Orxois est longue encore, pour gagner Château-Thierry ; je me suis résigné à achever le trajet par chemin de fer ; en quelques minutes on atteint la gare considérable où la Compagnie de l'Est fait terminer son service de banlieue dans la belle vallée. Il fait sombre, déjà le gaz est allumé sur la traditionnelle avenue de la gare et les beaux boulevards qui y aboutissent. Dans les élégantes maisons édifiées sur ces voies modernes, luit la lampe familiale.

Les routes de la rive gauche se réunissent à un rond-point orné d'un jardinet et se confondent en une rue de faubourg franchissant par un pont une sorte de canal aux eaux immobiles et rares : la fausse Marne, bras où coulent les eaux de crues. Au delà, une double rangée de réverbères donne l'illusion d'une rue de grande cité. Voici la Marne, large, tranquille, bordée de pro-

menades et reflétant des lumières. Aucun bruit, tout au plus un ou deux passants ; on se croirait à une heure avancée, pourtant la nuit commence à peine.

Dès le jour, je suis monté sur la colline allongée, ceinte de tours découronnées et de courtines arasées, qui donne encore si grand caractère à Château-Thierry. On y accède par un large escalier, établi à côté du charmant palais moderne dans le style de la Renaissance, construit pour recevoir la mairie. A mi-côte une avenue qui fut peut-être le chemin de ronde de la forteresse conduit dans un vieux faubourg, plus somnolent même que le reste de la ville et gardant sa physionomie du passé. On sort encore dans la campagne par la porte crénelée, flanquée de tours, où passèrent les armées qui se sont disputé la position — superbe avant la découverte de l'artillerie.

En arrière de cette issue de ville s'ouvre la poterne conduisant dans le château, ou plutôt dans le parc muraillé dont les beaux ombrages ont recouvert les débris du palais fortifié si souvent attaqué, pris et repris. Les mouvements du sol, les buttes qui le bossellent, quelques linéaments de murs laissent seuls deviner les

constructions qui couvrirent jadis cette aire. L'enceinte, décapitée de son couronnement de mâchicoulis et de tours, n'est plus que le parapet d'une terrasse d'où l'on a sous les yeux le



tableau de la ville, aux maisons blanches, de la rivière tranquille aux plis amples et des lointaines campagnes de la Brie.

Au-dessus des façades claires et des toits brunis se dressent quelques édifices : le campa-

nile ouvragé de l'hôtel de ville, une pittoresque tour flanquée de tourelles et dont le toit aigu à six pans est coiffé d'un lanterneau : le beffroi ou tour de Bothan; plus loin, à l'extrémité de la cité, le puissant clocher de l'église Saint-Crépin. Malgré ces fières silhouettes de monuments le tableau est placide et doux.

A l'intérieur des ruines, des chemins sinueux s'en vont sous les beaux arbres où grimpe le lierre, dominant des tapis de pervenches, des fourrés d'arbustes pleins de chants d'oiseaux. Un air fluide circule sous ces ramures où l'on évoque si volontiers le souvenir de Jean de La Fontaine, le plus illustre enfant de Château-Thierry. On aimerait à s'imaginer le futur fabuliste errant dans ces sentiers, saisissant sur le vif l'existence du petit monde d'oiseaux qui peuplent le bocage. Mais à l'époque où le fils du maître des eaux et forêts de Château-Thierry et de Jeanne Pidoux vagabondait autour de sa cité natale, la forteresse était debout encore et devait présenter un labyrinthe de salles et de couloirs dans une ceinture de hautes murailles et de tours, au lieu d'être un frais bosquet comme aujourd'hui.

Les ruines du château contemplèrent le rude combat du 12 février 1814, et virent la ruée

éperdue des Prussiens et des Russes fuyant des plaines de Brie sur la rive droite de la Marne, devant la charge superbe du général Letort et la poussée irrésistible de Napoléon. Les ennemis débandés vinrent contourner la base des murailles après avoir détruit le pont, et la déroute continua bien au delà, sur le plateau de l'Orxois. Mais combien avaient péri sur les hauteurs de Nesles, au bord de la Marne ou dans les rues de la ville dont les habitants, exaspérés par l'invasion, tuaient sans pitié tout homme isolé. Douze cents cadavres d'envahisseurs jonchaient le sol et dix-huit cents prisonniers furent amenés à l'Empereur.

Depuis cette glorieuse journée qui eut si peu de lendemains, hélas ! Château-Thierry s'est fort accrue. La population était de 4 000 âmes à peine, elle a presque doublé[1] et l'aspect général s'est bien modifié. Arthur Young, qui s'indignait si fort, en juillet 1789, de n'y pas trouver un seul café et un seul journal, et voyait dans ce fait une marque « d'abrutissement », serait calmé aujourd'hui. Non seulement on y vend tous les journaux de Paris, mais encore la cité a sa presse locale, dont les organes sont lus avec un intérêt

1. 7085 en 1901.

qui toucherait l'agronome anglais ; quant aux cafés ils sont nombreux, davantage qu'en Angleterre dans un centre d'égale importance.

La petite ville qui me fait songer à ces choses : au fabuliste, au vainqueur de Montmirail, au bon yeoman à qui nous devons ce *Voyage en France* de 1787 à 1789, si précieux comme tableau de notre pays, la petite ville s'éveille peu à peu, les fumées montent, bleues, au-dessus des toits ; des roulements de voiture, des bruits d'outils se font confusément entendre. Sur la longue route qui prolonge au sud la grande rue faubourienne commencent à déboucher les chars à bancs amenant les paysans au marché.

A travers le parc des ruines, les chemins atteignent l'extrémité de la colline, découpée en promontoire dominant le quartier de l'église. On descend par de raides sentiers et l'on revoit se profiler, sur des éboulis, la longue suite des courtines et des tours. D'ombreuses avenues, dont une, dite de Soissons, monte sur les côtes de l'Orxois, traversent le quartier solitaire, d'un calme monacal, où se dresse l'église, intéressant spécimen de gothique flamboyant, à côté de l'hôtel, très simple, de la sous-préfecture, entouré de rues et de places qui gardent intact le caractère du dix-huitième siècle.

Entre ce quartier et la colline du château, dans une voie calme et montueuse est la vieille maison, d'allure aristocratique, où naquit La Fontaine : Jean de La Fontaine, comme disent toutes les plaques municipales, dans la crainte que le grand homme soit confondu avec quelque édicule hydraulique. La demeure natale du bonhomme est au fond d'une cour séparée de la rue par une grille. Un perron à double évolution conduit au rez-de-chaussée. Comme en tant d'autres villes, on a modifié les lieux sous prétexte d'embellissement. La porte d'accès dans la cour a disparu, un plan d'alignement a fait couper un angle et entamé à moitié le cabinet de travail. Le mouvement du quartier n'explique guère un tel souci d'édilité. L'édifice, il est vrai, n'a connu qu'un La Fontaine auquel on n'aurait pu prédire ses destinées. Dans ce prétendu cabinet de travail, Jean ne travailla guère ; s'il y grossoya quelques dossiers pour son père, aucune des œuvres n'est éclose par lesquelles il s'est imposé à nous.

Un embryon de bibliothèque et un musée en expectative ont été installés. Livres, tableaux, sculptures sont en partie consacrés au poète. Château-Thierry est demeurée fière de lui, si elle l'a honoré par une statue assez médiocre

placée à l'entrée du pont ; la banalité de l'effigie est due à l'époque où elle fut modelée (1824). Parmi les choses qui purent voir La Fontaine, on signale une aubépine très vieille : elle serait plus de deux fois centenaire, si l'on en croit la tradition, puisque le fabuliste l'aurait plantée.

Le reste de la ville est d'intérêt moindre. Une grand'rue bordée de magasins, un beau quai avec un mail d'arbres majestueux, voilà tout ce qui arrête l'attention. Sur cette promenade se montre la façade du palais de justice. De nos jours, le monument a acquis quelque célébrité, grâce au président du tribunal, auquel des jugements retentissants par leurs attendus ont valu le titre de « Bon Juge ».

Malgré sa situation sur une grande voie navigable et une des plus importantes lignes de fer de la France, à la jonction de deux embranchements, Château-Thierry n'est pas devenue une ville industrielle, elle est seulement un centre commercial pour une partie de la vallée de la Marne, l'Orxois et la Brie Pouilleuse. Les manufactures qui s'y sont installées sont peu bruyantes, l'une d'elles fabrique des chaussures ; plusieurs ateliers se livrent à la fabrica-

tion des instruments de musique, sans faire de la ville champenoise un centre comparable à La Couture dans l'Eure ou Mirecourt dans les Vosges (1).

---

1. Sur la fabrication des instruments de musique, voyez la 6e série du *Voyage en France*, chapitre XVII (La Couture), et la 22e série, chapitre X (Mirecourt).

II

LE PAYS D'ORXOIS

Ascension du plateau de l'Orxois. — Essommes. — La source du Clignon. — Le Petit Château et Jean Macé. — Le ru d'Ordrimouille. — Armentières et ses oseraies. — Les peupliers de l'Ourcq. — Neuilly-Saint-Front.

Neuilly-Saint-Front. Mars.

Les vallons qui échancrent le plateau de l'Orxois, profondément creusés, sont d'aimables abîmes où des sources ruissellent, formant de petits cours d'eau prestes et clairs, ourlés de bandes de prairies ; sur les pentes s'étalent des vergers, quelques vignes. La verdure et les eaux ont attiré la population, elle a égrené les hameaux et les moulins au long de ces flots jaseurs. Sur la plaine supérieure, il n'y a guère que des fermes isolées, très amples, dont les grands bâtiments et les meules de blé tenues à l'écart sont, avec quelques bouquets de bois, les seuls accidents de ces grands espaces.

Les centres communaux se tiennent à la tête ou à l'issue de ces dépressions. Château-Thierry

est au débouché de l'une d'elles, entre deux autres ayant chacune un village au point où s'ouvre le petit val. En amont c'est Brasles, en aval Essommes où naquit le peintre Henri Pille. Essommes comprend à peine une poignée de maisons autour de l'église, un des plus précieux édifices que l'art ogival ait donné à la Champagne, province si riche en monuments du Moyen Age : chœur et transept dignes d'une cathédrale, stalles et boiseries merveilleusement fouillées. A cette église manque un clocher, elle ne possède qu'un pauvre campanile.

Le chemin de fer reliant Château-Thierry au Tardenois semblait devoir pénétrer dans le riant vallon d'Essommes, mais il se recourbe par un des plus singuliers tracés du réseau pour contourner la ville, s'élever au-dessus d'elle et remonter le vallon de Brasles. Sur ce plateau où les courses sont fastidieuses, la voie ferrée permet de se rendre rapidement compte de l'aspect général du pays et de découvrir de beaux horizons pendant l'ascension vers l'Orxois. La ville se présente d'abord dans son entier, sous sa colline couronnée de ruines, au bord de la vallée large et profonde où la Marne trace un étincelant sillon d'argent. Bientôt les débris de la forteresse masquent la cité, la vue est attirée par la vieille

porte Saint-Pierre encadrée de tours ; au delà se creuse le bassin de Brasles, d'abord étroit mais s'épanouissant près de son origine en un large hémicycle, frangé de ravins, encadré de bois. Au sommet d'un des plis le village de Verdilly est gentiment assis ; dans le val principal, sur des pentes tapissées de noyers, se suivent les maisons. Ces petits vaux sont partagés en champs exigus de céréales et de ceps.

Plusieurs vallons naissent autour de Bézu-Saint-Germain et de là rayonnent vers tous les points de l'horizon. Le plus long, arrosé par le Clignon, est bordé de villages. L'un d'eux, Monthiers, eut un rôle épisodique dans le grand mouvement qui a amené la diffusion de l'enseignement public en France. Là, vint s'installer Jean Macé, quand la perte de l'Alsace l'eut obligé à quitter le cher « petit château » de Beblenheim où il avait professé pendant tant d'années, où il avait écrit ses œuvres de vulgarisation scientifique. La maison d'éducation qu'il fonda à Monthiers fut appelée elle aussi le Petit Château. Cet ardent apôtre de l'instruction populaire repose dans le cimetière.

La petite rivière ou plutôt le ru du Clignon, car ses eaux sont longtemps rares avant de devenir assez abondantes pour que l'on ait fait


Oulchy-le Chau
Rozet-St Albin
Montgru St Hilaire
Nanteuil
Bruyères
Sergy
Cuvergnon
Marizy-St Mard
Neuilly-St Front
Marolles
Thury-en Valois
Boullarre
Neufchelles
Rouvres
Rozoy en Multien
Crouy
Coulombs
Gandelu
Chézy en Orxois
St Gengoulph
Priez
Courchamps
Hautevesnes
Torcy
Etrepilly
Bourèches
CHATEAU THIERRY
Lizy-sur Ourcq
Mary
Tancrou
Armantières
Dhuisy
Germigny-sous Coulombs
Marigny en Orxois
Montreuil-aux Lions
Domptin
Bonneil
Villers-sur Marne
Charly
Nogent l'Artaud
Chézy l'Abbaye
Essômes
Nesles
Condé en Brie
Montigny les Condé
Montlevon
Pargny
Viffort
Montfaucon
La Chapelle
Mont St Père
Epieds
Jaulgonne
Courtemont
Passy
Celles
Agnan
Coincy
Villeneuve sur Fère
Beuvardes
Cierges
Courmont
Ronchères
Le Charmel
Forêt de Fère
Rocourt
La Croix
Bézu le Guéry
Vendrest
Trocy
Bézu St Germain
Bézu les Fèves
Mont St Père
Latilly
Monnes
Dammard
Passy en Valois
Montron
Marizy St Geneviève
Autheuil
La Ferté Milon
Mareuil sur Ourcq
St Quentin
Brumetz
Lucy les Moines
Lucy le Bocage
Veuilly la Poterie
Varinfroy
Ocquerre
Vendrest
Cocherel
Trépoil
Les Essarts
Jaignes
Changis
Ussy
Reuil
Méry
Luzancy
Nanteuil sur Marne
Crouttes
Saulchery
Sammeron
St Jean les deux Jumeaux
LA FERTÉ sous Jouarre
Pavant
Romeny
Essises
Fossoy
Crézancy
Connigis
Monthurel
Blesmes
Chierry
Etampes
Nogentel
Azy
St Eugène
Courboin
Charmes
Brasles
Gland
Verdilly
Courlandon
Chamigny
Vaux
Cointicourt
Grisolles
Sommelans
Bonnes
Epaux
Monthiers
Bussiares
Belleau
Villiers
Coupru
Essommes
Bézu le Guéry
St Aulde
Ocquerre
Rademont
May en Multien
Fussey
Vendrest
Echampeu
Ste Aulde
Jouarre
CT
SP
X
B
O
R
228
225
203
163
145
134
60
50
Échelle au 1/320 000e.

d'elles un des moyens d'alimentation du canal de l'Ourcq, est au cœur de l'Orxois, sa vallée et ses vallons latéraux la traversent en entier et découpent profondément le plateau. Grâce à ces plis, aux pentes des collines que l'on découvre soudain en parcourant ce qui semble une plaine régulière, à la multitude de petits bois éparpillés entre les vastes cultures, ce pays n'a pas la monotonie de certaines parties du Valois et de la Brie, ses voisins. Vallée et vaux secondaires sont parfois charmants, grâce aux prairies des fonds, aux arbres des pentes, aux villages qui se suivent entre les grands peupliers.

On découvre une grande partie de l'Orxois vers la source du Clignon, au hameau de Bézuet : grands plis, larges ondulations où les guérets s'étendent, immenses ; dans les creux, de petits bois semblent blottis, des bosquets plus vastes couvrent le sommet des renflements. Parfois, les espaces boisés deviennent forêts ; à l'orient sont les grandes sylves de Fère et de Ris. Le pays fut jadis une nappe continue de bois, les essarts y ont constitué de vastes clairières de cultures, tandis que des prairies s'étendent au long des ruisseaux ; leur verdure fraîche est rendue plus douce par le manteau des arbres qui revêtent les pentes.

Ces nombreux filets d'eau, appelés *rus,* forment rapidement de prestes ruisseaux allant finir dans la vallée marécageuse où l'Ourcq se traîne. L'un d'eux, portant le nom bizarre d'Ordrimouille, est bordé de villages. La population s'est groupée surtout aux confluents; Brécy, au sommet d'une croupe allongée, domine celui du ru de Beuvardes ; au-dessous, dans le creux du val, l'église de Coincy surgit entre les toits pressés emplissant la cuvette. L'Ordrimouille perd alors de ses allures vives, il erre entre les prés humides et les plantations de peupliers; de même le ru du Lua descendu des plateaux du Tardenois.

La vallée s'élargit de plus en plus, de plus en plus devient humide pour se confondre avec la large dépression tourbeuse où l'Ourcq, déjà abondante, erre entre les rangées régulières de peupliers. Les collines riveraines sont échancrées par de nombreux vallons amenant d'un côté, au sud, les eaux de l'Orxois, de l'autre celles du Valois. Un de ces plis, parcouru par le ru Garnier, atteint l'Ourcq au charmant village d'Armentières, dont le vaste château féodal est transformé en ferme, mais qui garde encore fier aspect par ses tourelles à flèche de pierre. Armentières est un petit centre rural digne d'inté-

rêt, une sorte d'école pratique pour la culture de l'osier. Les plantations faites sur son territoire et ceux des communes voisines sont aujourd'hui célèbres, leurs produits ont figuré dans la plupart des expositions; cette année même (1904) ils portent à Saint-Louis d'Amérique ce que l'on pourrait appeler l'étendard des osiéristes français.

L'installation en Orxois de cette branche intéressante de l'activité agricole est un peu l'effet du hasard. Le châtelain d'Armentières, M. Gaston de la Barre, se croyait peu destiné à devenir un apôtre agronomique. Grand chasseur, il se désolait de ne pas avoir de couvert pour ses perdreaux et ses lièvres; afin de s'assurer rapidement la possession de remises à gibier, il eut l'idée de planter de l'osier, arbuste à croissance rapide; il le fit sur les terres du plateau. Ces essais furent narquoisement accueillis, car l'essence choisie est considérée comme se plaisant seulement dans les sols humides, au bord des cours d'eau. Mais quand les habitants des communes de La Croix et de Grisolles virent des brins atteindre 3 mètres, dès la seconde année, ils furent stupéfaits.

Le chasseur, chez M. de la Barre, n'a pas

étouffé l'homme pratique. Voyant l'état luxuriant de ses oseraies il résolut de les développer; peu à peu les plantations s'étendirent sur la plaine, aux pentes des coteaux, dans les combes et les vallons. Pour tirer parti des brins, s'ouvrir des débouchés, M. de la Barre se mit à étudier la vannerie et reconnut que la production de l'osier était empirique; il constata aussi que le commerce de ce produit de première nécessité manquait de bases sérieuses; c'est pourquoi les osiéristes, sauf ceux qui sont à côté des centres de vannerie, écoulent difficilement leur récolte, à des conditions dérisoires.

M. de la Barre résolut de donner aux cultivateurs d'osier les moyens de vendre leurs marchandises à des prix rémunérateurs; d'étudier, par la création de véritables champs d'expériences, les variétés si diverses d'osier, les maladies, les insectes dévastateurs, l'adaptation au sol. Débordant de son théâtre d'essai primitif, il a créé des oseraies à Armentières, à Oulchy-le-Château, à Cugny. Il a installé des ateliers de décortication où les anciens procédés ont été améliorés, où l'outillage est perfectionné. Là viennent les bottes d'osier de près de vingt variétés diverses, récoltée sur les deux versants de l'Ourcq. Le domaine de M. de la Barre com-

prend 25 hectares consacrés à l'osier sur 140 qui le composent et dont 80 sont boisés. Au printemps, en avril et mai, quatre-vingts ouvriers sont employés à la décortication; on les occuperait toute l'année si les gros salaires de la moisson et de la fenaison n'avaient si grand attrait.

L'apôtre de l'osier ne s'est pas confiné dans son petit coin de l'Orxois et du Valois. Il a prêché au sein des sociétés agricoles, s'est mis à la tête d'un syndicat d'osiéristes et jouit désormais d'une influence incontestée. Si les oseraies d'Armentières sont peu de chose auprès des grandes cultures de la haute vallée de l'Oise et du Ton, de celles des Ardennes et de la Haute-Marne, elles ont néanmoins une répercussion considérable sur un commerce auquel notre pays devrait prendre une part prépondérante.

J'ai signalé souvent la production de l'osier; j'ai dit comment, en Touraine, les vanniers de Villaines ont réussi à établir la coopération des producteurs; j'ai raconté la vie misérable des vanniers de la Thiérache, décrit le travail à Fays-Billot dans la Haute-Marne, à Vallabrègues dans le Gard. En ces études j'ai fait ressortir combien était parfois défectueuse l'organisation de la vannerie française, sans me douter que

dans un village champenois un homme d'activité et de cœur s'efforçait de résoudre le problème soupçonné [1].

L'influence des cultures expérimentales d'Armentières se fait sentir bien au delà de ce coin de la vallée de l'Ourcq, dans les départements de Meurthe-et-Moselle, des Ardennes, de la Haute-Marne, du Pas-de-Calais, de la Seine-Inférieure, de la Loire-Inférieure, de Vaucluse et du Gard où sont des centres osiéristes.

Si les coteaux et les plaines supérieures sont devenus terres à osier, la vallée de l'Ourcq reste le val de prédilection du peuplier. Ces terres tourbeuses, rebelles à une culture productive, ne sont guère propres qu'à fournir les arbres aquatiques. Le peuplier, plus commun à cause de la valeur de son bois, est l'objet d'une culture raisonnée; ses plantations en quinconce entre lesquelles l'Ourcq décrit ses méandres sont soigneusement tenues, les troncs débarrassés des branches inutiles sont d'une belle

---

1. Sur les vanniers de Villaines (Indre-et-Loire), voyez la 1re série du *Voyage en France,* chapitre XVIII; sur la culture de l'osier autour de Vouziers, la 21e série, chapitres XIX et XX; sur la vannerie en Thiérache, la même série, chapitres IV, V, VI et XIX; sur les vanniers de Fays-Billot, la 23e série, chapitre Ier; enfin, sur Vallabrègues, la 8e série, chapitre XIX.

venue. Parfois, entre les lignes de ces grands arbres sont des taillis d'aulnes aux cépées vigoureuses.

Des deux côtés de l'humide bande de terres planes, les coteaux montrent leur ossature de calcaire grossier, petites falaises ou carrières. Ces roches sont percées d'excavations ayant servi de demeures; parfois une muraille élevée devant l'orifice et percée de fenêtres et de portes forme façade. Ces habitations, appelées *boves,* sont nombreuses au-dessous de Brény, vers Rozet-Saint-Albin, village groupé autour de l'église et d'un château conservant une élégante tour à crochets.

Villages et hameaux se suivent sur les bords de l'Ourcq, mais les centres administratifs sont en des vallons latéraux : au nord Oulchy-le-Château, au sud Neuilly-Saint-Front sont des façons de petites villes, la première plus pittoresque, la seconde plus active et populeuse.

Neuilly est une longue bourgade assise au bord d'un ru assez abondant pour faire mouvoir des moulins dès sa naissance et qui atteint presque aussitôt l'Ourcq. La situation écartée du val n'a pas permis au chemin de fer de desservir directement le chef-lieu de canton, la gare est à plus de 2 kilomètres au bord de l'Ourcq, près

de l'embouchure du ru de Pudeval. Le site est solitaire : une ou deux auberges, une laiterie, où le lait recueilli dans la contrée est transformé à l'aide d'écrémeuses et de barattes mues par la rivière et la vapeur, l'avoisinent seules. Au hasard des coupes, on voit la vie se porter pour un temps dans la forêt palustre, grâce à des scieries foraines qui débitent les peupliers en planches, formant bientôt d'énormes piles.

Cette gare isolée possède un vaste quai militaire, bien fait pour surprendre, à cause de l'éloignement de la frontière, lorsqu'on ignore le rôle éventuel de la Montagne de Reims et des forêts du Tardenois. Ces deux massifs qui, en réalité, n'en font qu'un, constituent en quelque sorte la première ligne de défense de Paris ; la ligne de Trilport à Reims a été aménagée comme outil stratégique, plusieurs quais de débarquement permettraient d'amener rapidement des troupes nombreuses et de tenir le secteur entre la Marne et l'Aisne. La nature du terrain rendrait la résistance facile.

Telle est la raison d'être du développement donné aux installations de la gare de Neuilly-Saint-Front.

De cette station on ne voit pas le bourg, situé de l'autre côté d'une ondulation sur laquelle

s'élève une route bordée de grands peupliers. Au sommet de la croupe, le regard découvre des mouvements de terrain très nus; sauf un ou deux bouquets d'arbres à grande distance, rien n'arrête la vue. Ce sont de vastes champs de céréales ou des guérets préparés pour les betteraves à sucre; des bandes croassantes de corbeaux s'abattent sans cesse sur ces larges espaces où elles font des taches noires. Sur la rive opposée de l'Ourcq, une arête est couronnée par les maisons blanches de Chouy.

Le chemin descend rapidement vers la rue, longue d'un quart de lieue, qui constitue Neuilly-Saint-Front. Le centre est assez banal, cependant deux ou trois vieilles maisons à fenêtres à meneaux et un élégant hôtel de ville tranchent sur la vulgarité des constructions. Les magasins, nombreux, disent le rôle commercial de Neuilly pour les campagnes voisines. Les sources du ru sont captées et alimentent plusieurs fontaines; l'une d'elles, dans la partie haute de la ville, au faubourg de la Chapelle, est surmontée d'une statue de femme, portée sur un piédestal flanqué de quatre statues d'hommes, cariatides d'une anatomie plutôt naïve. A l'extrémité d'une avenue de tilleuls, un calvaire couronne un tertre gazonné d'où l'on découvre le grand

hémicycle marécageux de Neuilly, ouvert dans le plateau de l'Orxois. Au-dessus de la ville, le campanile de l'hôtel de ville, la croix de l'hospice, la flèche d'ardoise de l'église font décor.

Cette église est belle. La tour romane, où timidement s'essaie l'ogive, a conservé ses sculptures intactes. Le portail latéral mérite une visite ; la façade possède un porche à deux vantaux, œuvre élégante de la Renaissance. L'intérieur produit une heureuse impression par ses colonnes striées de colonnettes s'épanouissant en nervures qui vont former des caissons à la voûte. Un remarquable tableau de Simon Vouët : le *Vœu de Louis XIII,* a été « peint en 1633 et restauré en 1894 » dit une inscription. Malgré la lumière portant surtout sur le roi en grand costume : robe blanche fleurdelisée d'or, manteau d'hermine, collier de Saint-Michel ; malgré la beauté du corps du Christ en croix, le regard est d'abord sollicité par deux figures de femmes qui, à côté d'un apôtre, contemplent le divin supplicié.

Neuilly, chef-lieu d'un canton de trente-quatre communes dont celle de La Ferté-Milon, est le centre agricole de sa circonscription par la vaste sucrerie établie au-dessous du bourg, près de la

voie ferrée qui lui amène les betteraves d'une zone très étendue ([1]).

La sucrerie ne peut se servir de la rivière pour ses transports, l'Ourcq n'est point navigable encore, mais à moins de 8 kilomètres est établi le premier port sur ce cours d'eau transformé en canal pour le transport des bois de la forêt de Retz. Cet établissement, très actif jadis, et auquel aboutit un des premiers chemins de fer construits en France pour permettre d'amener les bûches, les fagots et les bois d'œuvre, est à l'embouchure de la Savières, près de Troësmes; l'étroit bassin où accèdent les bateaux se nomme le Port-aux-Perches ([2]).

Longtemps la petite ligne de fer venue de Villers-Cotterêts ne dépassa pas cette gare isolée, la construction de la grande voie de Trilport à Reims a permis d'amener les wagons dans la gare de La Ferté-Milon, centre principal de la vallée de l'Ourcq, bien que cette vieille cité du Valois n'ait pas été mise à la tête d'un canton.

1. La sucrerie de Neuilly-Saint-Front produit chaque année quarante-cinq mille sacs de sucre.

2. Voyez pages 62 et suivantes.

III

ENTRÉE EN VALOIS

La Ferté-Milon. — La statue et la maison de Racine. — Le château de La Ferté-Milon. — Le vallon du Chauday. — Oulchy-le-Château et ses *boves*. — Sur le plateau du Valois. — Les rochers d'Oulchy-la-Ville. — Saint-Remy-Blanzy et son val. — Villers-Hélon. — Les ruines de Longpont.

Longpont. Mars.

De l'embouchure du ru de Neuilly à La Ferté-Milon, la vallée de l'Ourcq se resserre. Au-dessus de la rive droite, à Noroy-sur-Ourcq, la façade blanche d'un château sourit au soleil. Plus loin, du haut d'une croupe, Troësnes contemple les moutonnantes étendues de la forêt de Villers-Cotterêts, dont une bande étroite vient toucher à la rivière.

Ici l'on est en Valois ; l'ancienne province s'étend jusque sur la rive gauche, même un des villages du plateau se nomme Passy-en-Valois. La Ferté-Milon était une des villes de ce pays. Pour garder cette partie de ses domaines, un des

princes royaux apanagistes du Valois, Louis d'Orléans. avait entrepris à La Ferté la construction d'une forteresse qui aurait dû être la plus colossale d'une région où l'on avait multiplié les châteaux forts. L'édifice ne fut jamais achevé, ce qui en reste constitue une des plus saisissantes ruines de l'Ile-de-France. A l'ombre de ces tours et de cette muraille énorme naquit Racine, dont le nom et les souvenirs remplissent la petite ville oubliée et endormie.

La Ferté-Milon se compose de deux rues, l'une, la Chaussée, va de colline à colline à travers la vallée en franchissant l'Ourcq ; l'autre longe le pied du coteau taillé en falaise sur lequel Louis d'Orléans voulut édifier son palais fortifié(1). Le faubourg de la Chaussée possède un château sur les pentes et une église près de la gare. œuvre de la Renaissance, dont le clocher, bas et lourd, flanqué de tourelles en poivrière, se termine par une singulière flèche d'ardoise. Ce petit monument, dédié à saint Nicolas, d'assez mauvais style d'ailleurs, a d'admirables vitraux.

Le faubourg se compose de maisons basses, construites de pierre de taille et auxquelles le temps a donné une patine morose ; cette voie se

1. Sur Pierrefonds, voyez le chapitre VI.

prolonge au delà de l'Ourcq à travers la ville proprement dite, ayant en perspective le haut clocher de l'église principale ; le toit de cet édifice, très écrasé, est flanqué de tourelles à flèche aiguë.

Au point où l'on franchit la rivière, contre le mur d'une humble mairie est la statue d'un monsieur à perruque, le buste nu, soutenant pudiquement un peignoir autour de la taille. Ce n'est pas l'enseigne d'un établissement de bains, comme on pourrait le supposer par le voisinage de la rivière ; cela représente Jean Racine, l'auteur de *Phèdre !* Lourde erreur de David d'Angers.

Au bord de l'Ourcq, retenue par une écluse destinée au passage des bateaux, quelques arbres forment promenade ; un bras de la rivière coule au pied de jardins et de maisons ; une de celles-ci, ayant quelque caractère, passe pour avoir abrité la naissance de Racine en 1639. Le poète résida peu de temps à La Ferté-Milon, il ne put s'y attacher comme le fit un moment La Fontaine à Château-Thierry : il n'avait pas quatre ans lorsqu'il devint orphelin, sa mère, fille d'un procureur du roi près des eaux et forêts, et son père, contrôleur du grenier à sel, étant morts à peu d'intervalle. Ce n'est donc pas dans le pay-

sage des bords de l'Ourcq, vite effacé en l'esprit de l'enfant, qu'il faut chercher les influences qui préparèrent son génie ; au point de vue intellectuel Racine est surtout le fils des campagnes riantes, solitaires et classiques aussi, de Port-Royal-des-Champs [1] où il passa sa jeunesse sous la direction du grand solitaire Antoine Le Maître.

Au pied de l'église où Racine fut baptisé, sur une place déclive, le poète est célébré par un autre monument, son buste surmonte une colonne sous laquelle jaillit un filet d'eau : la « fontaine Racine » ; quelques vieilles demeures qui virent le poète enfant encadrent le carrefour. L'église est un de ces édifices romans que des époques se croyant moins barbares au point de vue architectural ont profondément dénaturés. Les parties les plus anciennes sont noyées dans un ensemble dû à la Renaissance mais s'inspirant des formes ogivales, tout en faisant grand emploi des riches pendentifs. Le badigeon en empâte les lignes ; la grande beauté de Notre-Dame est dans ses verrières d'une extraordinaire vivacité de teintes.

---

1. Sur Port-Royal-des-Champs, près de Versailles, voyez la 45e série du *Voyage en France*.

Cette église fut le noyau de la cité ; tout autour dévalent des rues irrégulières bordées de vieilles bâtisses et pauvrement habitées, aboutissant à la terrasse qui porte les ruines du château ou plutôt d'une des façades, car le puissant palais garde une seule paroi, flanquée de quatre tours dont deux encadrent la porte, close sans avoir servi à l'entrée triomphale rêvée par le fondateur. Au-dessus de cette ouverture est une belle page de sculpture en ronde bosse, le *Couronnement de la Vierge;* chaque tour devait être ornée par une des statues des neuf preuses dont les images se retrouvent à Pierrefonds. Le vandalisme a décapité ces images.

La tour la plus puissante, gardant l'angle au-dessus de la ville, dite tour du Roi, devait sans doute servir de donjon.

Cette façade monumentale regarde la campagne et non la bourgade ; du côté de celle-ci il n'y a qu'un mur cyclopéen formant terrasse et qui, sans doute, ne fut jamais élevé plus haut. De ce parapet on a une vue charmante sur la mignonne cité, la forêt de peupliers de la vallée, les pentes couvertes de cultures, les lointains de la forêt de Villers-Cotterêts.

Ces débris méritent une visite, la contrée tout entière est d'ailleurs un merveilleux musée

archéologique. En dehors de La Ferté-Milon et de tant d'églises intéressantes, les ruines de Crouy-sur-Ourcq et de Fère-en-Tardenois[1] sont superbes, elles seraient célèbres si elles étaient en Allemagne et en Écosse. Elles ont le tort d'être en France, à une heure à peine de Paris !

La jonction des chemins de fer de Reims, de Villers-Cotterêts et, près de là, à Mareuil, de Crépy-en-Valois vaut à La Ferté-Milon, à défaut d'industrie, quelque activité commerciale. C'est un lieu de rendez-vous pour les habitants de l'Orxois surtout, car le Valois, dans la partie rapprochée, est couvert par la forêt et regarde plutôt vers Villers-Cotterêts. Au point de vue économique cette petite ville, restée simple commune, est plus active que Neuilly-Saint-Front son chef-lieu, plus active aussi qu'un autre centre cantonal, la minuscule et aimable bourgade d'Oulchy.

Celle-ci est en amont, dans un vallon latéral à l'Ourcq, arrosé par un de ces rus étroits et clairs entaillés dans le plateau crayeux et que l'on appellerait cluse, comme dans le Jura et les

---

1. Sur Crouy, voyez le présent volume, page 204 ; sur Fère-en-Tardenois, la 20e série, chapitre VII.

Alpes calcaires, si les parois étaient plus hautes. Le petit cours d'eau, le Chaudaȳ, descend du plateau où confinent le Soissonnais et le Valois, et atteint l'Ourcq à Brény, au sein de la forêt de peupliers. Ces arbres aquatiques alimentent une scierie entourée de tas de planches symétriquement rangés. Le ru de Chauday lui-même est bordé de vastes plantations de peupliers, de saules et d'aulnes encadrant des prairies. Les pentes des coteaux s'escarpent en falaise percée de carrières servant aujourd'hui d'habitation et connues sous le nom de *boves,* que l'on retrouve en Picardie. Parfois l'ouverture d'entrée et les fenêtres sont entaillées à même la roche, mais le plus souvent on a muraillé l'édifice et obtenu par la maçonnerie les baies de ces demeures souterraines. Aux abords d'Oulchy, les boves, particulièrement nombreuses, rappellent les paysages de troglodytes [1] du Blaisois et de la Touraine, au bord du Loir et du Cher. Si quelques boves sont gaies d'aspect, beaucoup se montrent misérables, derrière le rideau des peupliers transformant la route en avenue.

---

1. Sur les villages de troglodytes du centre de la France, voyez notamment la 1re série du *Voyage en France,* chapitre XV.

Bientôt apparaît Oulchy-le-Château, gentiment assis dans le vallon. Un des coteaux porte l'église, ample et belle, l'autre est couronné par un vaste château de simple architecture, appelé la Grand-Maison. Cet édifice n'est point celui qui donna un surnom au bourg féodal, le château primitif était sur le versant opposé, autour de l'église ; il en reste des débris informes, pans de murailles d'une puissante épaisseur. Contre l'église est une construction de la Renaissance bien dégradée mais charmante. Les portes sont flanquées de colonnes cannelées, de belles niches renferment des statues. Cette demeure, qui dut être superbe, encore habitée malgré son délabrement, sert de presbytère.

L'église est en meilleur état, tout en ayant subi elle aussi les ravages du temps. Dans cette contrée où les monuments religieux sont partout remarquables, l'église d'Oulchy peut passer pour une des plus belles et des plus vastes. D'origine romane, elle a subi des transformations qui ont fort altéré l'aspect primitif. Les voûtes ont disparu ou ne furent jamais construites, un plafond de planches couvre les trois nefs. Le chœur et le transept sont de belles choses. Un grand tableau moderne, signé Fougeray du Coudray, fait revivre une page de l'histoire du

bourg : Jeanne d'Arc entrant à Oulchy-le-Château. Le peintre représente la petite cité forte dans une enceinte flanquée de tours ; au-dessus surgit le lourd donjon accoté de tourelles et couronné de mâchicoulis ; à côté se dresse la haute église.

L'église et les ruines sont portées sur une terrasse ombragée d'où la vue est charmante sur l'humble ville assise à la jonction de deux courts vallons séparés par ce promontoire. Le pays se dessine comme une carte en relief, plateau très plissé, égayé par des bouquets de bois.

Le bourg propret, riant, mais exigu, est chef-lieu d'un canton rural où l'industrie est inconnue. Quelques boutiques révèlent pourtant un centre d'attraction pour les villages voisins, auxquels Oulchy-le-Château est relié par un beau réseau de routes.

Une de ces voies conduit au cœur du Valois par le bourg de Longpont aux splendides ruines. Elle s'élève au-dessus d'un val court, étroit et profond où gazouille un ruisseau de faible longueur mais assez abondant pour faire mouvoir des moulins presque dès sa source, dans le hameau d'Oulchy-la-Ville. Le plateau, que l'on atteint rapidement, est couvert d'ondulations revêtues de bouquets de bouleaux. Entre ces

arbres au feuillage grêle on distingue des blocs de grès dont les entassements rendent pittoresques les abords d'Oulchy-la-Ville. Ce groupe d'habitations couvertes de chaume est encadré d'énormes meules de blé ; une grande tour romane sert de clocher à l'église, de même style.

Les croupes se poursuivent, les pins se mêlent aux bouleaux et font mieux ressortir la teinte des rochers, d'un gris bleuâtre. Au delà, vers le nord, ondule le plateau jusqu'à la ligne de faîte qui sépare les bassins de la Marne et de l'Aisne. La partie culminante domine de haut les vallées, elle dépasse 200 mètres d'altitude. Sauf au flanc de ses buttes gréseuses et autour des fermes, le pays est nu. Aussi les arbres sont-ils des points de repère pour les habitants et pour la carte. Des aubépines séculaires, à la croisée de chemins, se nomment le Buisson de Laurendeau. Ce roncier est sur une croupe d'où le regard découvre de grands espaces recouverts de betteraves et de céréales et le sillon profondément creusé par le ru de Saint-Remy, qui deviendra une des plus belles solitudes du Valois, sous le nom de vallée du Gros-Chêne. De vastes fermes occupent la tête des plissements, là où sourdent les fontaines. Ce furent jadis des fiefs, à en juger par les constructions d'allure encore féodale.

Celle de Frontenoy est le type de ces demeures rurales du temps passé, ses bâtiments sont énormes, la grange est semblable à une église. Des noyers vigoureux enveloppent la ferme, un verger couvre les abords. Sans ces bosquets et de rares bouquets d'arbres le plateau serait fort morose, les immenses croupes paraîtraient désolées en dehors de la courte période de printemps et des jours d'été qui précèdent la moisson.

La fraîcheur et la vie sont réfugiées dans les plis. Au fond de son val, Saint-Remy s'étend en amphithéâtre, sous la lourde tour carrée de son église, portant au sommet un lanterneau couvert d'un dôme de pierre ; une mince tourelle flanque un des angles de ce clocher construit à la Renaissance tandis que le reste de l'édifice est de l'époque ogivale. De belles voûtes à nervures et des boiseries sculptées arrêtent un instant le visiteur. Ces lambris surprennent dans une église de village. mais ils ne furent pas fouillés pour elle, ce sont des épaves provenant de la splendide abbaye de Saint-Jean-des-Vignes à Soissons, dont les ruines sont d'un effet si grandiose [1].

La commune ajoute à son nom de Saint-Remy celui de Blanzy, hameau situé sur le pla-

---

1. Voyez la 20e série du *Voyage en France*, chapitre II.

teau, ayant pour noyau une grande ferme semblable à une forteresse et dominée par une tour de pierre. Ce groupe de maisons occupe un point culminant d'où rayonnent des plis et des ravins sans eau. Par une de ces ouvertures, on voit la vallée de Saint-Remy se creuser profondément pour aller finir à la Savières sous les premiers arbres de la forêt de Villers-Cotterêts. Des ruines indiquent que ce val tranquille eut jadis un rôle militaire.

La caractéristique de ce paysage est l'amplitude des ondulations. Les pentes en sont douces, le contraste est grand avec les vallées voisines allant à l'Oise à travers le Valois et qui offrent de nettes coupures. Partout les vues sont belles, surtout aux approches de Villers-Hélon, d'où l'on domine la dépression très creuse de la Savières. Les plateaux ondulés du Soissonnais se déroulent, presque déserts en apparence, les villages et les hameaux s'abritant dans les plis ou sur les pentes. Ainsi Villers-Hélon, village allongé entre des vergers de pommiers et de poiriers. Au milieu de cette corbeille de verdure se dresse l'église, d'origine romane, dotée d'un chœur plus élancé, œuvre ogivale. Un château entouré d'un beau parc accroît la beauté de ce site, d'autant plus aimable

que les campagnes environnantes paraissent plus nues.

Les autres hameaux sont moins riants. Louâtre et son voisin Violaine ont pour ceinture le rideau des grandes meules de paille ou de blé dont s'entourent orgueilleusement ici les centres ruraux, semblant proclamer leur rustique opulence.

La route descend maintenant, au flanc d'une raide pente boisée de grands hêtres abritant des taillis. Bientôt on voit s'ouvrir la vallée de la Savières, très verte ; au fond miroitent les eaux du bel étang de Luchet, par-dessus les arbres apparaissent les ruines de l'abbaye. Parvenue au fond de la dépression, la chaussée traverse ce qui fut le parc du couvent, en vue de l'ancienne demeure monastique : elle semble ainsi l'avenue maîtresse de ce beau domaine aux riches prairies, aux grands ombrages. Une pièce d'eau et des pelouses séparent seules le passant de l'aristocratique demeure établie dans l'ancien palais de l'abbé qui a conservé sur une des façades son aspect monacal.

Le village de Longpont, né à l'abri de la pieuse maison créée par un sire de Coucy, fut enveloppé de murailles par les moines pour résister aux routiers. De ces défenses il est resté

une porte de ville fort curieuse, surmontée de quatre tourelles à flèche de pierre. Par la baie de cette entrée de forteresse on voit se dresser les ruines de l'église abbatiale, un des plus remarquables monuments du Valois et du Soissonnais, dont l'état lamentable est dû à la Révolution.

Cette porte fortifiée, la petite place sur laquelle elle s'ouvre, les restes grandioses de l'église constituent un des beaux décors de la vieille France, il en est peu de plus saisissant. La façade à pignon reste debout, ajourée, les murs de la nef ont conservé leurs arcs-boutants d'une légèreté extrême appuyés à de lourds contreforts. La grande rose ayant perdu ses meneaux, s'ouvre, orbite énorme, sur la vaste nef privée de ses voûtes. Les porches ogivaux par lesquels on pénétrait dans l'église et que surmontent trois fenêtres aveugles du même pur style sont demeurés intacts. L'intérieur est d'une majesté mélancolique, les murs demeurent entiers, gardant leurs colonnes engagées. Le transept est lui aussi conservé. Il semble qu'il suffirait de jeter une voûte et de reconstruire le chœur pour rétablir dans son intégrité le majestueux vaisseau consacré en présence de saint Louis encore enfant. Le Moyen Age éleva peu d'édifices aussi

considérables : la longueur atteignait 105 mètres ; du sol à la voûte il y avait 26 mètres.

Ce serait trop pour l'humble paroisse de Longpont, à laquelle suffit aujourd'hui, comme église, l'ancien cellier des moines, construit au treizième siècle. Dans ce bâtiment, dont la destinée finale n'était guère prévue par les abbés, on a recueilli quelques restes du trésor de l'abbaye, chefs-d'œuvre des tailleurs d'ivoire. Le château est plus riche encore en joyaux du monastère, on a pu en constituer un petit musée.

L'abbaye était opulente, elle assurait 25 000 livres de revenus à son possesseur. A la veille de la Révolution qui allait ruiner ces constructions somptueuses récemment restaurées, l'abbé doté de ce bénéfice était M. de Saint-Marsault, évêque de Pergame, premier aumônier de Madame Adélaïde. Aujourd'hui le domaine, reconstitué après avoir été bien national, appartient à une des vieilles familles de Gascogne, les Montesquiou, dont le nom détonne un peu dans ce pays de Valois.

IV

LA FORÊT DE VILLERS-COTTERÊTS

De Soissonnais en Valois. — Vierzy. — Au long de la Savières. — La forêt de Retz. — Étang de la Grande-Ramée. — Villers-Cotterêts. — Alexandre Dumas et sa statue. — Le château. — Les ruisseaux forestiers et le flottage des bois. — Le chemin de fer de Port-aux-Perches. — Silly-la-Poterie. — L'Ourcq et la Savières. — Port-aux-Perches.

Port-aux-Perches. Mars.

Le passage du Soissonnais en Valois se fait dans l'obscurité pour les voyageurs du chemin de fer; la voie quitte la vallée de la Crise pour pénétrer dans celle de la Savières par un long tunnel débouchant au pied du village de Vierzy. Des carrières de pierre de taille et une vaste sucrerie donnent au site un caractère industriel qui ne parvient pas à détruire le côté pittoresque dû à l'église et au château. Celui-ci, transformé en exploitation rurale, garde encore les traces d'un passé opulent. Les tourelles conservent grand air à une partie de l'édifice.

Une source naît dans ce pli et va rejoindre la

Savières naissante à laquelle accourent des ruisselets ayant chacun creusé leur sillon dans les hautes terres. Ravins et vallons sont humides et verts, remplis d'arbres vigoureux. Le plateau, terrain à céréales et à betteraves, donne l'impression de la richesse rustique. De puissants attelages de six bœufs, parfois singulièrement disposés en flèche, conduisent dans les champs le fumier, gage des moissons futures. Tout ce pays fut domaine des moines de Longpont. Au bord d'un ruisseau descendu de Parcy, la vieille ferme de Montrembœuf rappelle cet ancien état de choses : la bergerie n'est autre que la chapelle d'un établissement dépendant de l'abbaye.

La Savières devient riviérette après avoir traversé Longpont ; sa vallée s'est faite sylvaine, son ourlet d'arbres aquatiques s'enchâsse entre les premières hêtraies de la forêt de Villers-Cotterêts, dont elle transportait jadis les branches et les bûches à l'Ourcq, qui les amenait à Paris. Les bois étaient continus sur chaque rive ; aujourd'hui les essarts ont écarté les arbres au-dessous de Corcy, mais jusqu'à ce village le paysage reste forestier. Un coin charmant, ce Corcy : une église gothique, des maisons blanches, un château à contrevents bleus, la nappe tranquille d'un étang constituent une de ces « fa-

briques » chères aux paysagistes. Sur les pentes, de vigoureuses cépées de hêtres forment colonnades. C'est la forêt de Villers-Cotterêts, couvrant un sol très plissé ; certains creux sont de délicieux abîmes.

Dans un de ces étroits vallons aboutissant à la Savières, les eaux venues des couverts s'accumulent en un étang allongé ; sur la chaussée est le hameau de la Grande-Ramée. L'étang, très poissonneux, va bientôt être livré aux pêcheurs : on y prendra de superbes carpes, fameuses dans la contrée. Quelques-unes, dites *laboureuses,* seront seules conservées pour la reproduction ; les carpillons échapperont aussi à la vente sur les marchés voisins.

Au sommet de l'étang, dans une étroite clairière en pente et au fond du val, s'éparpillent les maisons du gentil village de Fleury. Il ne faut pas aller loin pour trouver les ombrages de grands hêtres. Entre ces arbres, au-dessus de pentes découpées, Dampleux occupe une clairière assez étendue, mais les cultures ont moins d'importance que le travail des bois : la forêt est la nourricière pour les populations de cette partie du Valois.

Forêt de Retz, disent les affiches officielles annonçant les coupes et les adjudications, et

aussi les cartes, mais le public associe plus volontiers à la grande sylve le nom de la ville qu'elle encadre presque complètement. Malgré son étendue, plus de 13 000 hectares, elle n'est qu'un débris d'une masse boisée plus considérable couvrant jadis une vaste partie du Valois. Les défrichements ont étrangement déchiqueté la vieille solitude : dans l'ensemble, vue sur la carte, la forêt est comme la mâchoire d'un étau. Dans le vide de la mâchoire s'étendent d'amples cultures de céréales et de betteraves, dominant le sillon humide et verdoyant où coule l'Authonne limpide. La masse la plus compacte, à l'ouest et au sud de Villers-Cotterêts, est entourée par des clairières ayant chacune son groupe de population.

A l'époque où les grands bois s'étendaient sur les espaces aujourd'hui gagnés par la culture, la ville, alors village, devait être déjà, comme aujourd'hui, le principal lieu de passage. De là venait son nom de Villers-Col-de-Retz contracté en Cotterêts. Une telle forêt, confinant, sans solution de continuité, à celles de Compiègne et de Fère-en-Tardenois, elles-mêmes prolongées au loin par d'autres massifs forestiers considérables, était idéale pour la chasse. Les maîtres du Valois affectionnaient donc ces parages. Ils les peu-

plèrent de châteaux et de palais, les uns encore debout, beaucoup en ruines, d'autres disparus.

Le rôle princier de la forêt de Retz s'est effacé, la chasse à courre est donnée en adjudication et ce ne sont plus des gentilshommes qui l'exercent. Très accidentée, percée de longues avenues, presque entièrement aménagée en futaie dans laquelle le hêtre domine, la sylve se prête à merveille à ces chasses fastueuses.

La délimitation des départements a attribué la presque totalité de la superficie à l'Aisne : 12 000 hectares. Le reste fait partie de l'Oise.

La plus belle percée est constituée par la route de Soissons, qui s'élève sur l'arête de collines qui recouvrent les arbres ; le chemin de fer a profité d'une sorte de couloir pour projeter les quatre rubans de rails conduisant les voyageurs de Paris vers Laon, Guise et la frontière belge. Cette ligne doit une grande part de son activité au commerce des bois, non seulement de la forêt de Retz, mais encore de tous les massifs voisins, qui viennent se faire débiter dans les scieries de Villers-Cotterêts ou, à l'état de traverses, subir l'injection qui accroîtra leur durée. Villers-Cotterêts a trouvé dans la transformation de ses hêtres une source d'activité enrayant la décadence de cette ville, autrefois royale. La



les Fosses
Haramont
Largny
VILLERS-COTTERETS
la Faisanderie
l'Orangerie
Halte
St Remy
Tombe
Mln de Wallu
Noue Fe
Gare
Sciiries
le Port
Autonne
Pisseleux
Vauciennes
Covolles
Fleury
Dampleux
Garage
Vouty
Oigny
Faverolles
le Plessis-aux-Bois
Rond d'Orléans
Rond de Chartres
Cx St Georges
Fme St Martin
FORET DOMANIALE DE RETZ

population a presque doublé depuis le commencement du siècle ; cela est dû, il est vrai, au développement de l'asile hospitalier installé dans les pauvres restes du somptueux château.

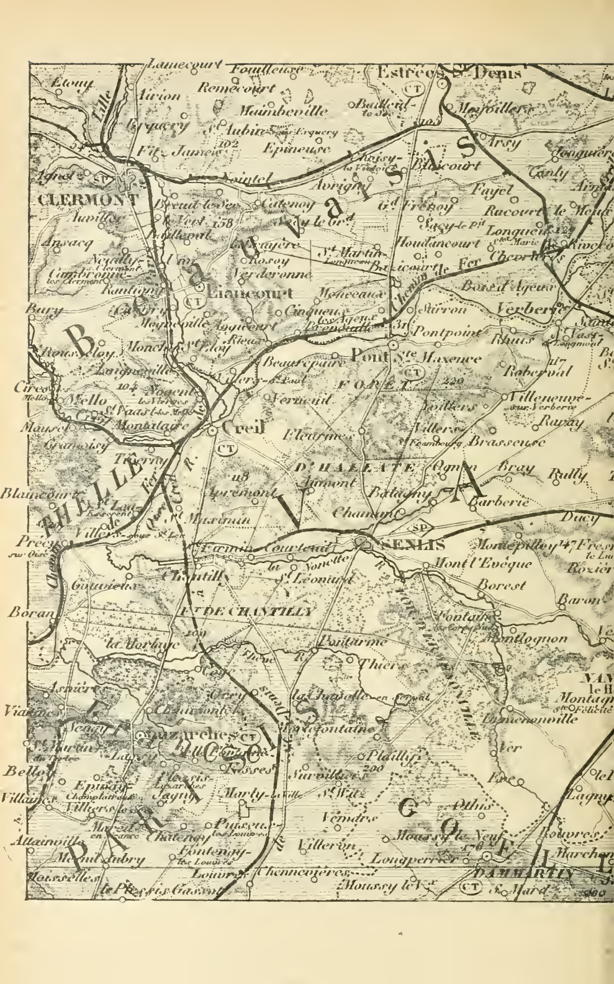
La gare est fort animée : elle le doit au croisement des lignes, surtout à celle de Compiègne de plus en plus fréquentée, grâce à Pierrefonds ; c'est un de ces tristes bâtiments de briques chers au réseau du Nord. Une courte avenue conduit à l'entrée de la ville, gardée par la statue d'Alexandre Dumas. Le grand conteur est debout, enveloppé dans une robe de chambre, costume qui doit fort dérouter les lecteurs des *Trois Mousquetaires* et de *Monte-Christo*. En cette effigie, Dumas semble s'ennuyer fort.

S'il revenait ici, il ne saurait reconnaître la cité placide où le hasard le fit naître, ce fils d'un gentilhomme à demi nègre qui, de marquis Dumas de la Pailleterie, devint, à la Révolution, sous le nom de Dumas, un général d'une incomparable bravoure. Les horizons de la forêt sont marqués par des fumées de locomotives et d'usines. D'immenses et interminables files de troncs, de madriers et de bûches bordent les voies d'une gare aux bois ; un pont roulant court à travers cela, ses agrès enlèvent, comme plume, les énormes hêtres ou chênes, les promènent et les

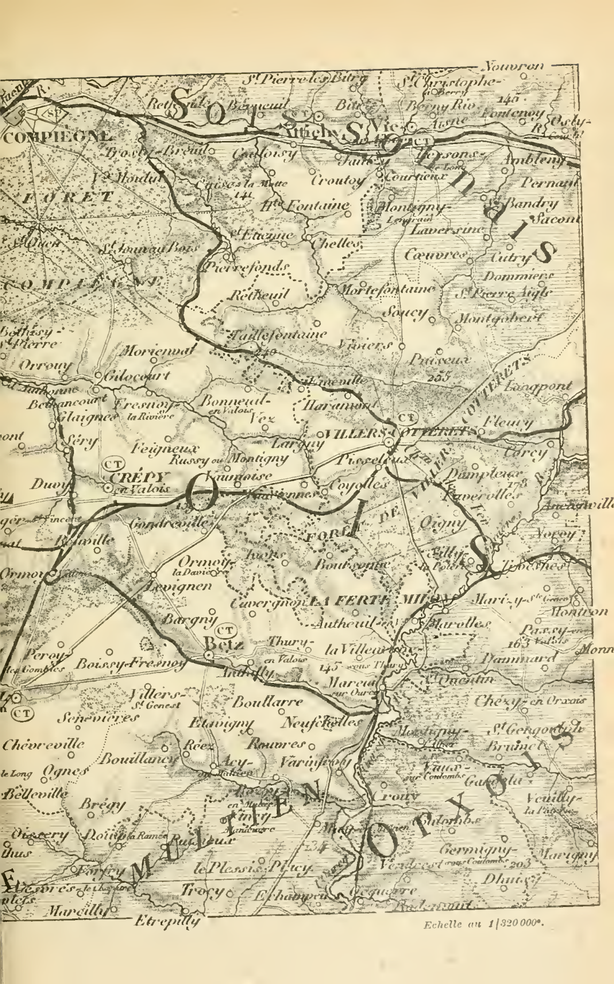
déposent sur les wagons. On entend les gémissements d'une scierie ; bien loin s'entassent les traverses de la Compagnie du Nord, dans un chantier que surmontent les réservoirs de tôle renfermant les liquides à injecter dans les veines du hêtre.

Du côté opposé s'ouvre une large rue tranquille et solitaire. Son calme est troublé un instant par le passage d'équipages où s'installent chasseurs et chasseresses en classique uniforme. Ces dernières portent le chapeau à ganse dorée, et cachent le reste du costume sous un manteau en peau de phoque ; les messieurs dissimulent sous de grands manteaux la tunique rouge et les culottes de peau. M. M..., le grand industriel, adjudicataire des chasses, et ses invités se dirigent vers le rendez-vous pour courir le cerf. Un moment Villers-Cotterêts s'éveille de sa torpeur, le silence se refait bientôt.

La longue voie par laquelle on pénètre dans la petite cité a quelques habitations, animées jadis, logis de gentilshommes ou gîtes d'auberges pour les diligences. Près de là se trouve la maison où naquit Alexandre Dumas ; sa mère était originaire de la bourgade ; le grand-père, prosaïquement nommé Claude Labouret, était devenu propriétaire de l'hôtel de l'*Écu,* après



Lamecourt
Foulleuse
Estrées S.t Denis
Étouy
Airion
Remécourt
Maimbeville
Bailleul-le-Soc
Moyvillers
Erquery
S.t Aubin sous Erquery
102
Épineuse
Arsy
Fitz James
Choisy-la Victoire
Blaincourt
Canly
Agnetz
CLERMONT
Nointel
Avrigny
Fayel
Breuil-le-Sec
Catenoy
G.d Frenoy
Racourt
Auvillers
158
Sacy-le P.t
Longueil S.te Marie
Ansacq
Rivecourt
Neuilly-s.-Clermont
Rosoy
S.t Martin Longueau
Houdancourt
Bazicourt
Chevrières
Cambronne-les-Clermont
Verderonne
Liancourt
Rantigny
Monceaux
Chemin de Fer
Bois d'Ageux
Verberie
Bury
Cauffry
Cinqueux
Mogneville
Angicourt
les Ageux
Brenouille
Sarron
31
Pontpoint
Rhuis
Rieux
S.t Vaast de Longmont
Monchy S.t Eloy
Rousseloy
Beaurepaire
Pont S.te Maxence
Roberval
117
Laigneville
FORÊT
220
Cires-les-Mello
104
Nogent-les-Vierges
Verneuil
Villeneuve-sur-Verberie
Mello
S.t Vaast-les-Mello
Montataire
Creil
Villers
Raray
Maysel
Brasseuse
D.t HALLATE
Ognon
Bray
Rully
118
Aumont
Blaincourt
Balagny
Barberie
Apremont
S.t Maximin
Villers-sous-S.t Leu
Chamant
Ducy
Précy sur Oise
Courteuil
SENLIS
Montépilloy
Mont l'Évêque
Chantilly
S.t Léonard
Gouvieux
Borest
Baron
Boran
F.t DE CHANTILLY
Fontaine
Montlognon
209
la Morlaye
Pontarmé
Thiers
Coye
la Chapelle-en-Serval
Asnières
Orry
Viarmes
Ermenonville
Montagny
S.te Félicité
Luzarches
Mortefontaine
Plailly
Ver
Belloy
Epinay
Champlatreux
Fosses
Survilliers
Ève
Villaines
Marly-la-Ville
S.t Witz
Othis
Lagny
Puiseux-les-Louvres
Vémars
Chatenay
Attainville
Villeron
Rouvres
Mesnil Aubry
Fontenay-les-Louvres
Longperrier
DAMMARTIN
Louvres
Chennevières
Moussy le V.x
S.t Mard
le Plessis Gassot



Echelle au 1/320 000e.

avoir rempli les fonctions de maître d'hôtel du châtelain, le duc d'Orléans, titulaire du duché de Valois. A la mort de son père, le futur romancier fut amené à Villers-Cotterêts, il y passa son enfance.

Sauf le souvenir du grand conteur, Villers-Cotterêts a peu de chose pour attirer la curiosité ; ses rues ont des maisons de pierre, confortables, mais basses et d'un aspect assez renfrogné. L'église ne mérite même pas une mention. Par contre, l'hôtel de ville, édifice assez élégant, fut sans doute la résidence de quelque officier ducal, car les ducs avaient leur petite cour et tout le personnel fastueux d'une capitainerie des chasses.

Le château qui servait de petit Versailles aux maîtres du Valois n'a pas survécu à la Révolution. Il en reste un corps de logis décoré avec un luxe trop violent par les artistes de la Renaissance. Il y a abus de sculptures et d'ornements, mais les uns et les autres sont traités avec un art merveilleux. C'est peu de chose pourtant auprès de ce que fut la princière demeure : la façade, un escalier, une salle superbe, jadis chapelle et dont on tente de faire un petit musée, voilà tout ce qui reste, noyé au milieu des bâtisses disparates d'un dépôt de mendicité appartenant au dépar-

tement de la Seine. Peut-être ne faut-il pas trop regretter ce vandalisme ; l'avant-dernier duc d'Orléans avait saccagé le château de François I[er] sous prétexte de l'accommoder au goût classique, comme un autre Orléans avait commencé à défigurer le château de Blois. La transformation n'a donc pas fait perdre grand'chose, mais elle n'en contraste pas moins avec la décoration somptueuse du pavillon resté debout et la misère dont on est entouré. Près de dix-sept cents pauvres hères traînent dans les cours, entre des bâtiments laids et moroses. On visite ce triste abri avec une impression de tristesse poignante. Le château de Villers-Cotterêts perd certainement à n'être point une ruine !

La ville doit cependant à cette institution née pendant le premier Empire d'avoir une population relativement considérable. Le commerce et l'industrie sont voués à l'exploitation du bois de la forêt ; de nombreux chantiers reçoivent les produits des coupes. Il ne s'est pas créé de ces métiers qui, ailleurs, tirent leur existence du hêtre (1) ; on n'a pas ici la vie ouvrière de la forêt comme on la rencontre par exemple près des

1. Sur les industries du bois de hêtre, voyez la 1[re] série du *Voyage en France*, chapitres XXVI et XXVIII.

grandes hêtraies du Maine et du Perche. Il faut toutefois signaler une usine où ces bois sont transformés en attelles pour colliers de chevaux, en sellettes de sculpteurs, battoirs, porte-manteaux, etc. On y fait aussi les jougs pour les bœufs, ustensiles d'un grand emploi dans les plaines du Valois et du Soissonnais. Dans la ville, d'autres ateliers sont uniquement occupés à préparer les jougs. A Villers-Cotterêts aussi se préparent les clous et les ferrures pour les placides animaux de race bovine, vie et poésie des guérets.

Les vieux livres signalent d'autres industries : verreries, faïenceries, fabrique de bas et de peignes ; tout cela a disparu. Ils disent aussi, les vieux livres, que Villers-Cotterêts est la patrie de Demoustier. Ils ajoutent heureusement pour notre édification, et les livres modernes avec eux, que Demoustier fut l'auteur des *Lettres à Émilie sur la Mythologie*. Demoustier a fait autre chose encore, mais ces lettres, dont nous ne saurions supporter la lecture, avaient seules surnagé. Ce fut, il est vrai, un beau succès de librairie. Qui lit ces épîtres aujourd'hui ? Mais qui donc, aussi, connaît la mythologie et s'intéresse aux déesses et aux héros ? Villers-Cotterêts, si fière jadis de son enfant, fils d'un exempt du roi,

ne lui a pas même fait l'aumône d'un buste ; elle s'est contentée de donner le nom de Demoustier à une rue.

Au temps où Demoustier vivait, la bourgade qui se glorifiait de lui et dans laquelle il vint mourir encore en pleine gloire avait déjà une importance économique par ses futaies. Si les chemins de fer n'existaient pas, les ducs d'Orléans avaient cependant résolu le problème d'envoyer les bois à Paris en aménageant les ruisseaux et riviérettes, courts mais abondants, nés dans la forêt ou sur la lisière. L'Authonne qui a sa source près de la ville, le Vandy qui va rejoindre l'Aisne près d'Attichy et ses deux branches supérieures, les rus de Timet et de Sainte-Clotilde, enfin la Savières à partir de l'étang du Luchet, au-dessus de Longpont, étaient canalisés ou côtoyés par un canal de flottage. Les premiers travaux remontent à 1652 et sont dus au duc Gaston. Cette œuvre, fort belle pour l'époque où elle fut entreprise, n'a été abandonnée qu'après le développement des chemins de fer. Mais pendant plus de deux siècles ces ruisseaux d'un débit constant furent la fortune du pays. Malheureusement, par les facilités offertes à l'exploitation des bois, ils ont amené la diminution de la surface couverte ; on défrichait au lieu d'amé-

nager comme aujourd'hui où l'on conserve précieusement les vastes restes de la forêt pour transformer en futaie tout ce qui demeure encore de taillis.

L'activité du commerce des bois est telle que l'un des premiers chemins de fer établis dans la région où ils constituent aujourd'hui un réseau si dense fut destiné à suppléer à l'absence de voies de flottage entre Villers-Cotterêts et le canal de l'Ourcq, route la plus courte vers Paris pour le transport par eau. Quand la ligne directe de Paris à Reims fut construite, le tronçon forestier s'y rattacha, mais les rails continuent à conduire les wagons sur le *port aux Perches,* lieu d'embarquement en bateau des produits de la forêt. Jadis la Savières, aménagée pour le flottage, amenait à Port-aux-Perches les bûches débitées autour de Longpont.

Ce chemin de fer de Port-aux-Perches traverse une des plus belles parties de la forêt. Les hêtres hauts et droits, entre lesquels sont souvent des chênes, des charmes ou des arbres de moindre valeur marchande, que les forestiers confondent sous le même nom de *blancs,* forment de longues et majestueuses avenues. On ne quitte guère les bois ; quand la ligne atteint la clairière où sont les villages de Dampleux et

d'Oigny, elle abandonne le plateau pour descendre dans un de ces plis profondément entaillés qui sont la caractéristique du Valois. En ce vallon la roche apparaît en escarpements et les eaux abondent, les ruisselets se réunissent en étang, puis le val s'élargit un peu, le fond, très humide, est planté d'arbres aquatiques, cépées d'aulnes, de trembles et de peupliers dont la verdure grasse contraste avec les pentes revêtues de hêtres aux troncs lisses et aux feuilles luisantes.

Étendus encore sur la rive droite du ruisseau où ils entourent la clairière de Silly-la-Poterie, les bois disparaissent de l'autre côté ; Faverolles et ses hameaux ont remplacé par leurs cultures de profondes hêtraies. La forêt finit à l'endroit où le ruisseau d'Oigny atteint la Savières pour aller, avec elle, affluer dans l'Ourcq, sous le village de Troësnes.

Là commence la navigation de l'Ourcq, tantôt rivière canalisée, tantôt ruisseau à demi sauvage, privé de ses eaux au profit du canal auquel il a donné son nom. Un bassin d'étendue assez médiocre sert de port, bordé par les rails et les constructions déjetées de la gare, aujourd'hui bien peu active. En aval, les bords de la rivière rappellent ceux de l'Yonne et de la

Cure[1] par les énormes piles de bois dressées sur les chantiers du rivage. La voie navigable est d'ailleurs d'assez piteux gabarit, sa largeur est bien inférieure à celle des autres cours d'eau artificiels de la région ; il ne peut s'y croiser que deux bateaux de 28m,50 de longueur sur 3m,05 de largeur, alors que le canal Saint-Denis, auquel elle se joint par le bassin de la Villette, reçoit des gabares ayant 8 mètres de bord à bord. Aussi le canal, en raison de son matériel spécial, est-il réduit aux seules relations avec Paris. Le trafic est considérable cependant, à cause de l'importance de ce débouché et de la quantité de bois et de matériaux de construction destinés à la capitale.

Le port aux Perches a perdu de son activité, une grande partie des bois de la forêt de Retz, la majeure partie même, le délaisse pour aller à Paris sur rails. Sur un mouvement total de 621 931 tonnes pour le canal entier (1902), ce port atteint moins de 31 000 tonnes[2]. Les bois forestiers entrent même pour une part bien

1. En ce qui concerne le flottage des bois sur ces rivières, voyez la 1re série du *Voyage en France,* chapitre Ier, et la 25e série, chapitre XIII.

2. Le total pour les bois, sur toute l'étendue du canal de l'Ourcq, a été seulement de 65 266 tonnes, un peu plus du dixième du mouvement général.

faible dans le trafic, les planches qui descendent à Paris sont fournies par les plantations de peupliers, si considérables dans la vallée.

Deux ou trois maisons, la gare de Silly-la-Poterie, une auberge forment le village du port, d'une tristesse poignante en ce crépuscule de mars. Une buée livide monte du val marécageux; un moulin sur la Savières fait à peine entendre un bruit d'eaux agitées, un roulement sourd annonce le passage de quelque express montant vers Reims. Dans les fourrés d'aulnes, une scierie volante s'est installée, des huttes en bardeaux abritent les ouvriers, une lueur filtre par les fenêtres de ce logis temporaire ; de hautes piles de planches s'alignent, d'une blancheur indécise. Des fumées lourdes montant entre les arbres révèlent l'existence d'autres cabanes de scieurs. Et cela est infiniment mélancolique mais captivant.

V

AUTOUR DE CRÉPY-EN-VALOIS

En quittant la Goële. — Le plateau du Valois. — Le sillon de la Nonette. — Nanteuil-le-Haudouin. — Crépy-en-Valois. — Une ancienne capitale. — Ruines d'églises et de châteaux. — La fabrication du meuble. — Les voies ferrées du Valois. — Le Bois-du-Roi. — Betz. — La culture du cresson. — Dans la vallée de l'Ourcq.

Mareuil-sur-Ourcq. Mars.

Les hauteurs de la Goële qui portent le bourg de Dammartin [1] dominent sur leur revers nord une vaste plaine que l'on devine coupée de vallées profondes et que borde, vers le nord, une ligne vaporeuse de collines boisées. Le Valois presque entier se découvre jusqu'à la limite de hauteurs bleuies par l'éloignement. Des buttes isolées constituées par les grès et les sables de Fontainebleau et revêtues de bouleaux et de chênes la hérissent, çà et là pointe quelque clocher ou surgit la silhouette d'une ruine féodale.

---

1. Voyez le chapitre XV.

Ces détails s'effacent lorsqu'on est descendu dans la plaine, près du village de Plessis-Belleville. Cependant les hauteurs d'Ermenonville sont encore un accident très saillant du pays. Haute et mince jaillit des terres régulières la flèche de Montagny-Sainte-Félicité. Le reste du plateau parcouru par la route et le chemin de fer de Villers-Cotterêts est banal et morose, sauf pendant la courte saison où les blés ondulent, où le trèfle incarnat et le sainfoin mettent leurs nappes pourpres ou roses. De distance en distance se dressent les vastes hangars où les sucreries font déposer les betteraves destinées à la diffusion. Quelque cheminée isolée dresse son fuseau, signalant une râperie de betteraves dont les jus seront dirigés par des conduites, longues de plusieurs lieues, jusqu'à des sucreries puissamment outillées, telle celle de Meaux.

Un bourg apparaît, à demi enfoui dans un pli du sol, on en devine à peine les quartiers supérieurs. Il porte un de ces noms qui évoquent, par simple consonance, le souvenir de toute une époque : Nanteuil-le-Haudouin. Le Moyen Age semble revivre dans ces fières syllabes.

Les approches, cependant, sont d'une modernité assez vulgaire, une distillerie de betteraves emplit la gare de ses fûts destinés à accroître la

plaie dont souffrent cette région et la Picardie voisine. L'eau-de-vie a pour compagnons, sur les quais de la gare, de grands paniers à claire-voie remplis de cresson. Ici commence la vallée de la Nonette dont les pures eaux sont consacrées à la culture de cette crucifère, jusqu'à la grande retenue formée par les étangs et les bassins de Chantilly [1].

Nanteuil est assez loin de sa gare. On y parvenait jadis par un chemin maussade, il se transforme en promenade charmante, grâce à l'aménagement d'une propriété particulière en jardin anglais, don d'un bourgeois de Nanteuil, un de ces citoyens de plus en plus rares qui aiment leur coin natal et veulent l'embellir. La route bordant ce jardin anglais est le boulevard Lejeune. De là, par des échappées entre les maisons, on découvre le val profond où coule la Nonette, sans cesse accrue de sources dont les pures eaux alimentent des cressonnières. La Nonette elle-même est issue de fortes fontaines qui ont valu à la petite ville son nom dérivé du celtique *nant*.

Nanteuil est une cité déchue. Comme tant de ses voisines elle eut son château princier, devenu

1. Voyez le chapitre XVI.

le domaine des Guise, il en reste à peine de pauvres et insignifiants débris. Au temps des diligences, elle avait une grande animation, car c'est un carrefour de routes. Celles-ci, s'étoilant d'une place triangulaire plantée d'arbres, sont de très rustique allure. L'église n'est pas sans intérêt, mais fort délabrée, sa lourde façade lui donne l'aspect d'une forteresse.

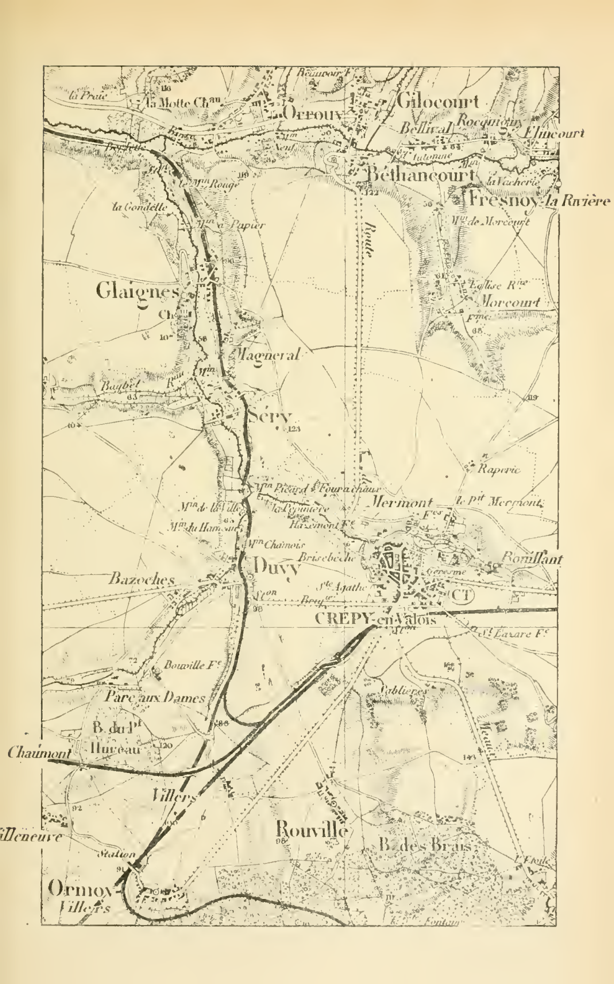
Peu de vie, cependant l'industrie parisienne a essaimé jusque-là, on y trouve une de ces fabriques de boutons dont les magasins occupent tant de rues vers le quartier du Sentier; îlot isolé pour cette industrie si répandue de l'autre côté de l'Oise, dans le pays de Thelle [1]. Des ateliers produisent des chaussures. Ces branches d'activité n'ont pas fait développer le bourg, il reste centre rural endormi. Un seul édifice relève le caractère banal de Nanteuil, l'hôpital moderne dont les murs de brique et de pierre blanche se détachent sur le fond vert d'un parc soigneusement entretenu.

La Nonette est le charme du paysage, sa vallée étroite et creuse, aux bords escarpés, est un heureux accident pour qui traverse le plateau. Le chemin de fer franchit ce val riant et frais par un

1. 17e série du *Voyage en France*, chapitre IX.

beau viaduc dont l'arche hardie supporte des arceaux sur lesquels la voie est posée ; sur la rive droite la région est plus variée, sauvage aussi. Pourtant une partie, composée d'un sol fertile reposant sur la meulière, rappelle la Beauce et la Brie, mais une longue bande de terrain sablonneux où émergent des blocs de grès serait vouée à la stérilité si une forêt n'en recouvrait les ondulations. C'est le Bois-du-Roi ; il croît sur un de ces lambeaux du terrain primitif respecté par les formidables courants qui ont déblayé le bassin parisien. Région de chasses soigneusement entretenues, où l'on rencontre pendant la saison les bandes de chasseurs et de rabatteurs occupés à l'extermination de centaines de pièces. Le gibier doit être nombreux car les maisonnettes de garde sont encloses de grillages destinés à préserver les jardinets de la dent des rongeurs.

Au delà de cette bande boisée, longue et large, on retrouve le plateau, en apparence très régulier, mais tout découpé par ces vallons d'érosion qui caractérisent le Valois. Les principaux sillons ont leur tête au milieu de la plaine ; le plus profond d'entre eux, aux pentes hardiment taillées dans la roche crayeuse, a servi de fossé à une ville modeste aujourd'hui, capitale du Valois jusqu'à la Révolution : Crépy-en-Valois, simple chef-lieu



la Motte Chau
Orrouy
Gilocourt
Béthancourt
Fresnoy-la Rivière
Glaignes
Magneral
Séry
Mermont
Duvy
Bazoches
CREPY-en-Valois
Bouville Fe
Parc aux Dames
Chaumont
Villers
Rouville
Ormoy-Villers
Station
Raperie
Bouillant
Morcourt
la Vacherie
Route

de canton de l'Oise, mais, plus encore que Villers-Cotterêts, cœur des communications.

La ville a gardé un certain air pimpant et noble à la fois, grâce à une municipalité du milieu du dix-huitième siècle qui s'efforça d'apporter un peu d'ordonnance dans la tenue citadine. Précédant les Turgot et les Étigny dont, cent cinquante ans plus tard, Haussmann devait s'inspirer, un maire, Charles Laurens, aménagea les promenades, remplaça par des grilles entre pilastres sculptés les anciennes portes féodales. Ces travaux ont été respectés; bien plus, le nom de leur auteur a été épargné par les démolisseurs de la Révolution, les plaques destinées à perpétuer sa mémoire et celle du subdélégué Bezin sont encore là. Dès l'entrée par la porte de Paris on apprend quels édiles firent élever ces pilastres somptueux, encadrant avec une pompe un peu puérile la perspective d'une banale grand'rue aux maisons basses. Pourtant la tour d'une église donne du caractère à cette entrée, elle dresse une flèche à crochets au-dessus des toits. Ce n'est malheureusement qu'un débris; l'édifice dont il fit partie se devine à peine par quelques arrachements, il fut une des plus belles basiliques de l'Ile-de-France, comparée pour les dimensions et la splendeur à la cathédrale de Senlis. Une

portion de la nef, demeurée debout, permet de soupçonner l'ampleur et la beauté du style ogival ; l'ornementation en était exquise.

La ville dut à son sous-sol des matériaux de choix qui permirent aux architectes du Moyen Age de construire des logis ayant une allure seigneuriale, digne d'une capitale de province. Mais il reste peu de traces de cette antique opulence, Crépy ayant été presque entièrement détruite par les Anglais après une prise d'assaut en 1431. Quinze cents maisons furent renversées. Les rares demeures anciennes ayant échappé au désastre font regretter cette destruction, leurs porches et leurs fenêtres à ogive disent combien devait être charmante cette cité construite en matériaux résistants grâce aux inépuisables assises de pierre sur lesquelles elle repose. Les carrières sont pour la plupart devenues des caves, parfois taillées en voûte gothique et formant un réseau où les habitants voient tout un système préconçu de communications souterraines.

La ville, simple et proprette, a d'élégants magasins. Un quartier tracé en 1778 sur l'emplacement des prisons seigneuriales que l'on transféra dans le château des ducs de Valois, déjà abandonné par les princes, est d'aristocratique allure. Ses maisons, gardant la majesté aimable du

dix-huitième siècle, entourent une promenade « arrangée » par l'infatigable maire Laurens. L'hôtel de ville y a été édifié, il se distingue par une jolie porte à cariatides. La place du Pilori rappelle le rôle judiciaire du carrefour au temps passé.

Il reste peu de monuments à Crépy, tant fut complet le sac de 1431. L'église Saint-Denis, qui échappa, était bien modeste auprès de Saint-Thomas ! Petite mais charmante. L'austérité de sa nef centrale à piliers carrés fait mieux ressortir l'élégance du chœur aux fines colonnes et la grâce des bas côtés avec leurs voûtes à nervures.

Saint-Denis avoisine les pauvres restes du château ducal, échappés à l'incendie allumé par les Anglais, sévère corps de logis conservant ses fenêtres gothiques, mais celles-ci ont été privées de leurs meneaux et transformées en baies vitrées destinées à éclairer une salle de spectacle. Les ducs ont d'ailleurs tenté d'utiliser ce qui restait de leur palais, à en juger par une porte à boisage ayant tous les caractères de la Renaissance, postérieure par conséquent à la dévastation de 1431.

Une sorte de donjon, de belle allure encore, flanque ces débris du château et se relie à des courtines arasées et à des bases de tours bordant une petite falaise très escarpée, formant

promontoire à la jonction de deux vallons, de ravins plutôt où sourdent des eaux abondantes et limpides. De lourdes murailles à contreforts portent les ruines et quelques habitations et reposent sur la roche toute creusée d'excavations. Une étroite bande de jardins remplit le fond de la ravine ; en face du château, cinq grandes arcades ogivales semblent placées là par quelque propriétaire épris de sites romantiques et qui aurait voulu compléter le décor. Ce sont les débris d'une église détruite pendant le siège de 1431.

Le pli qui servit de fossé au château aboutit à un autre vallon, plus large, où les eaux des fontaines sont réunies en étangs, ornement d'un parc aux arbres luxuriants. Là encore s'escarpe la roche blanche percée de grottes ; la ville possède sur le bord de la terrasse un mail superbe, relié à des boulevards ombreux et calmes.

Plus riante et aussi plus animée que Villers-Cotterêts, Crépy, aux yeux de la région voisine, reste vraiment le cœur du Valois. Le nom de l'ancienne province ne revient pas seulement à la suite de celui de sa capitale, on le retrouve sur des affiches commerciales ou électorales ; c'est aux « habitants du Valois » que l'on s'adresse. Cette persistance à évoquer le passé historique

est une des choses qui frappent le plus dans cet ancien domaine princier qui donna des rois à la France pendant une période à la fois brillante et tragique.

L'industrie, assez active, fait partie d'un rayon économique dont la vallée de l'Authonne est l'artère principale. Une grande fabrique de sièges et de meubles de fantaisie, une manufacture de chapeaux de paille occupent de nombreux ouvriers. La fabrication des sièges, à elle seule, en emploie douze cents, dont une grande partie se consacrent à la broderie d'ameublement. On y produit de véritables merveilles livrées en quantité, grâce aux machines à broder en marche dans de vastes ateliers. Crépy-en-Valois répand ses produits dans l'univers entier, le directeur de la manufacture, M. Clair, a su se plier aux exigences de chaque pays, produisant pour le nôtre les tissus élégants et sobres que recherchent les gens de goût, donnant aux contrées exotiques les couleurs voyantes et heurtées affectionnées par elles. Rideaux et portières de teintes extravagamment somptueuses dont nul ne voudrait en France, sont tissés à côté d'articles admirables par le dessin et les tons. La maison de Crépy est signalée dans les rapports du jury à l'Exposition de 1900 comme la plus puissante dans ce

genre d'industrie; elle offrait aux visiteurs « un véritable étincellement de richesses ».

Une fabrication aussi considérable a permis à Crépy-en-Valois sinon de retrouver son importance de jadis, au moins de voir plus que doubler sa population depuis le commencement du siècle. A peine avait-elle 2 000 âmes, elle en compte plus de 5 000 aujourd'hui[1]. Aussi joue-t-elle un rôle assez considérable dans l'économie de la petite province dont elle est la commune la plus populeuse après Compiègne et Senlis — encore cette dernière doit-elle la supériorité à sa garnison et à son rang de chef-lieu d'arrondissement. Crépy est même plus animée que celle-ci, les chemins de fer lui donnent davantage de vie, une sucrerie et une distillerie de betteraves y créent un centre d'attraction pour les campagnes.

Les voies ferrées font de Crépy le centre des échanges pour la vallée de l'Authonne, si active, et celle, très rurale, de la Grivette entaillée à la base du plateau du Multien[2]. Ces lignes ont la gare de Crépy pour point de réunion des trains de voyageurs, mais la jonction des lignes a lieu plus au sud, dans la vaste plaine d'Ormoy-Villers,

1. 5 213 au recensement de 1901.
2. Sur le Multien, voyez les chapitres XIII et XIV.

région de grande culture devant une splendeur rustique aux puissants attelages de quatre ou cinq bœufs qui conduisent la charrue et les lourds tombereaux. Les rails sont reliés, hors de la gare de Crépy, par des raccordements en apparence inextricables, mais dont le but est de rattacher Amiens à la ligne de Paris à Soissons et à celle de Paris à Reims.

Ces faisceaux de rails se croisent ou se superposent en vue d'Ormoy-Villers, humble village dominé par une haute église sans clocher dont la façade triangulaire est percée de fenêtres ogivales. Les maisons touchent au massif du Bois-du-Roi, taillis sous futaie que trouent des laies régulières. Cette forêt est peuplée de chênes mélangés de bouleaux et de pins relevant la monotonie du massif. Les parties hautes sont parfois couvertes de blocs de rochers entourés de bruyère. Pas de terre arable, ce sol est constitué de sable fin, le chemin de fer creusé en tranchées semble courir souvent entre des dunes. La ligne, jusqu'à la vallée de la Grivette, ne quitte pas les bois : en forêt est la coquette gare de Boissy-Levignon construite en pierre blanche. Mais le pays agricole n'est pas loin, il se révèle par une installation pour l'expédition du bétail ; si l'on charge beaucoup de bois on amène

aussi beaucoup de paille. La grande route par laquelle viennent ces produits forme une superbe avenue à travers la sylve.

Le terrain se creuse, les flancs du plissement sont encore revêtus d'arbres, mais des sources apparaissent et la culture gagne sur la forêt. Au point où sourdent les premières fontaines, est le hameau de Mocquelines, assis sous un vaste château entouré d'arbres verts. Le ruisseau ainsi formé a été approfondi, il coule en un chenal régulier sous les peupliers et les saules. Les bords du vallon se frangent par des ravins ou des combes sèches creusées dans le plateau. Plusieurs de ces plis, formant un bassin par leur jonction, ont fourni l'assiette d'un bourg d'où s'étoilent plusieurs chemins et que dominent les débris d'un château fort. L'endroit se nomme Betz, c'est le chef-lieu d'un canton formé de nombreuses communes prises en partie au Multien, le reste au Valois.

Betz est à peine un village, ne groupant guère plus de 400 habitants dans l'agglomération, mais il est charmant, vu de loin. Les maisons, dont quelques-unes sont anciennes, présentent une curieuse palette de teintes, toits de tuiles moussues, toits rouges, toits d'ardoise bleuâtre brillant au soleil. De grands peupliers encadrent la

mignonne bourgade qui semble très fière de l'église autour de laquelle elle se serre étroitement. C'est un édifice irrégulier flanqué d'une belle chapelle plus élevée que le clocher, et percé de hautes fenêtres gothiques ; au tympan de la porte, une petite plaque de marbre porte ces mots : « Ma maison est un lieu d'oraison. » L'intérieur, rétabli assez lourdement à l'époque de la Renaissance, a une jolie galerie de bois ornée de douze statuettes fort variées d'expression. La campagne environnante est très rustique : vastes fermes, grands guérets blonds ou roux avec des taches de sable blanc apparaissant dans les ravines latérales au cours de la Grivette.

Cette contrée rattachée à la Brie par son industrie agricole, cultive en grand la betterave soit pour une sucrerie locale, soit pour une râperie dont les jus vont à la sucrerie de Meaux. On y fait des fromages de Brie très appréciés sur le marché de cette ville[1]. Riche terroir mais assez monotone ; la grâce s'est réfugiée dans le pli de la Grivette ou Grinette, que l'on appelle aussi Collinance, à la fin de son cours. La fraîcheur est grande, même le fond du val est marécageux. Là, Antilly dresse son clocher à pignon au-dessus

---

1. 43[e] série du *Voyage en France,* chapitre XII.

d'une église basse. Dans les hauteurs de la rive gauche se creuse un vallon où pénètre le chemin de Thury-en-Valois, village du plateau, près des premiers massifs de la forêt de Retz, dans lesquels s'ouvre le vallon sec d'Ivors, qui deviendra frais par la naissance des sources d'Autheuil-en-Valois.

Toutes ces eaux sont d'une grande pureté, aussi les utilise-t-on pour la production du cresson en cultures nombreuses et superbes; une des plus grandes plantations allonge ses fossés remplis de l'herbe savoureuse et d'un vert doux sous une vieille et pittoresque maison à galeries de bois, surmontée de singulières cheminées de briques disposées en hélice. Le fond du val tout entier n'est qu'une cressonnière, les fosses disputent l'espace aux peupliers, surtout aux abords du château de Collinance dont les vastes constructions sont d'aspect monastique. Cet aménagement de la Grivette cesse lorsque le ruisseau va atteindre l'Ourcq près de Mareuil. Alors ses eaux sont captées pour concourir à l'alimentation du canal de l'Ourcq, comme celles des autres riviérettes de ce versant du Valois et de l'Orxois.

VI

AUTOUR DE PIERREFONDS

Aux sources de l'Authonne. — Les oseraies d'Haramont. — Les carrières d'Éméville et de Bonneuil-en-Valois. — Manches de fouets. — Le vallon du ru de Berne. — Pierrefonds et son château. — Saint-Pierre-en-Chastre. — Le mont Saint-Marc. — Vieux-Moulin.

Vieux-Moulin. Mars.

De trois côtés, Villers-Cotterêts est séparé de sa forêt par une étroite zone de culture. Vers l'ouest seulement l'horizon se montre lointain, sous le rideau des grands bois. Le plateau paraît très uni, mais il est profondément indenté par les ravins que parcourent des ruisselets allant rejoindre l'Authonne. Çà et là quelques bouquets d'arbres rompent l'uniformité de ces campagnes. L'un d'eux masque le pli où naît l'Authonne entre le hameau de Pisseleux et le château de Noue. Dans ce creux, la jolie rivière anime un site presque héroïque : la ferme de Noue est une vaste construction de la Renaissance et le château voisin a fière mine grâce à

son enceinte soutenue par des contreforts, flanquée de tourelles hardiment projetées et percée de meurtrières. Une construction des premières années du dix-neuvième siècle occupe l'intérieur; elle a remplacé un château féodal dont le donjon est encore debout.

La source de l'Authonne, qui a donné sans doute son nom au site — noue, lieu humide — est abondante; les eaux s'en vont, très pures; à moins de 2 000 mètres de là elles disparaissent dans un gouffre et renaissent peu après pour former l'étang de Coyolles, remplissant un des coins les plus aimables du Valois.

Le plateau contraste avec ces valleuses profondes et fraîches; céréales et betteraves couvrent le sol régulier. Jadis la forêt devait s'étendre jusqu'ici; elle a été défrichée; on n'a respecté que la partie formant le parc du château, close de murs dont les angles sont gardés par des tourelles à poivrière au toit aigu. Une admirable avenue traverse ce domaine et se poursuit à travers les grands bois jusqu'à la ligne de faîte, entre le versant de l'Aisne et celui de l'Authonne.

Cette zone de la forêt est peuplée de jeunes hêtres, hauts et droits. Les feuilles de l'an dernier forment sur le sol un tapis roux sur lequel se détachent avec vigueur les arbustes verts du sous-

bois, surtout les houx au feuillage luisant, très nombreux. La surface boisée est étroite d'ailleurs : ce n'est guère qu'une longue et haute arête, au pied de laquelle jaillissent des rus abondants et clairs. A chaque naissance de filet d'eau correspond un village ou un hameau : la population a été attirée par les flots vivifiants, et peu à peu a gagné autour d'elle le terrain nécessaire à la culture. Les noms de lieux gardent le souvenir de l'ancien aspect. La ferme de l'Essart rappelle le déboisement ; le hameau de Selve dit encore qu'il fut en pleine forêt ; il y confine d'ailleurs : ses maisons touchent à la hêtraie d'un côté, de l'autre elles se confondent avec le riant village d'Haramont éparpillé au bord d'une ravine remplie de vergers. La culture est ici consacrée à l'osier ; les oseraies s'étendent jusqu'à la lisière des bois ; le sol frais leur convient à merveille. Les produits de ces plantations sont traités sur place et dans toute la vallée de l'Authonne, vers Béthisy surtout. Une dizaine de vanneries animent le village par leur travail familial.

Le site d'Haramont est heureux et humble à souhait ; l'église, bel édifice du treizième siècle, restaurée au quinzième, couverte d'un grand comble, porte un pauvre campanile ; on y voit un tableau attribué à Jouvenet. Les habitations

dévalent jusqu'au ruisseau qui se forme au fond du val par des sources assez constantes pour lui permettre de faire mouvoir des moulins. Ces eaux sont utilisées dans un établissement de pisciculture.

Le ruisseau, très vif, va frôler le château des Fossés et arroser l'ancien domaine abbatial de Longpré, devenu ferme et laiterie. Il y eut là des religieuses appartenant à la règle de Fontevrault; leur souvenir est depuis longtemps effacé.

Dans une petite plaine de culture traversée par l'idéale frontière entre l'Aisne et l'Oise, un chemin rural conduit de Longpré à Éméville, en vue de molles ondulations recouvertes par les hêtraies. Le clocher d'Éméville, haute tour terminée par quatre pignons, signale de loin le village. Bientôt celui-ci se montre en entier, adossé à la forêt, précédé de vergers opulents. Lui encore est à l'entrée d'un vallon où la roche apparaît sur les pentes : les carriers l'ont creusée ; de là sont sortis une grande partie des matériaux qui ont servi à peupler le Valois des monuments que nous admirons encore ou dont les ruines sont si fières. Les carrières se poursuivent sur le territoire de Bonneuil-en-Valois, commune à demi sylvaine où les bois de la forêt sont débités par des tourneurs et transformés en manches de

fouets. Cette industrie a amené la fabrication des cravaches et des fouets. Bonneuil est un des centres les plus vivants de cette région de l'Authonne, où le travail en ateliers anime la plupart des villages; le ruisseau qui le traverse va rejoindre la rivière près des restes curieux de l'abbaye de Lieu-Restauré ([1]). La forêt a quelques cantons peuplés d'arbres dont le tronc noueux et ramifié ravit l'artiste. s'il fait le désespoir des marchands de bois. Les hêtres, au lieu de monter droit, envoient des branches divergentes. Beaucoup aussi de chênes et de charmes, dans ces vallonnements qui donnent tant de beauté à la sylve.

Entre ces plis qui indentent profondément le plateau, celui-ci constitue une succession de petites plaines ondulées donnant l'impression de la Beauce, mais une Beauce plus morose à cause de l'uniformité trop grande des cultures : céréales et betteraves. Du sommet de ces ondulations, la vue est grandiose sur les forêts de Retz et de Compiègne.

Ces deux vastes massifs, jadis nappe continue de futaies, sont aujourd'hui séparés par une sorte d'isthme de culture où passe la ligne de faîte

---

1. Voyez page 122

entre l'Authonne, le ru de Berne et le Vandy. Le nom d'une ferme assise au point culminant, près des sources de ces deux dernières rivières, rappelle l'état ancien du sol : c'est l'Essart-l'Abbesse. Quelque supérieure d'abbaye fit sans doute *essarter* ces bois.

Le ru de Berne naît au pied du mamelon de l'Essart. Un hameau s'est créé vers la fontaine. Ce petit centre, Palesne, égrène gentiment ses maisons, mariant les toits rouges et les toits d'ardoises. A l'écart est une église moderne, de style vaguement byzantin. La forêt de Compiègne vient jusqu'aux abords. Ce pli du Valois est charmant ; il attire les visiteurs grâce au voisinage de Pierrefonds et se transforme en lieu de villégiature. Sur une pente une grande demeure blanche se détache contre le fond sombre des arbres.

Soudain le vallon s'élargit, entre des coteaux couverts de villas, et l'on voit apparaître, gigantesque, la masse blanche d'un château féodal ceint de lourdes tours, portant fièrement dans le ciel de hauts toits d'ardoises coniques. Cette forteresse n'est pas une fantaisie de bourgeois cossu voulant se donner un palais imité du vieux temps : c'est bien un authentique castel princier ou plutôt la reconstitution, dans l'enveloppe ex-

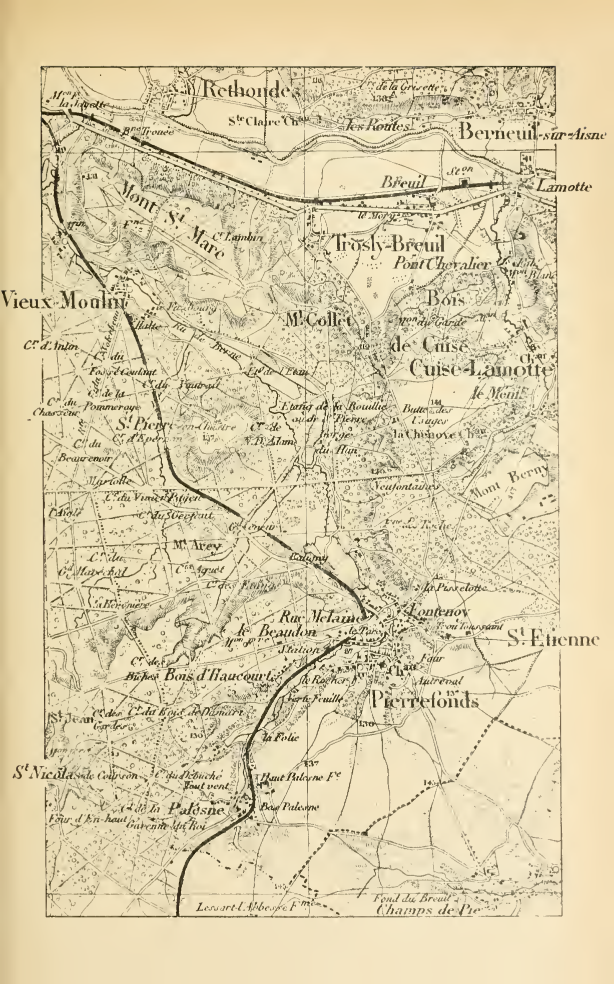
térieure demeurée intacte, d'une des plus puissantes œuvres architecturales d'autrefois :

Le château de Pierrefonds.

L'apparition est superbe ; cependant elle ne donne pas l'impression attendue, du moins à qui arrive par le vallon de Palesne, et l'on comprend les regrets des artistes qui ont vu le château à l'état de ruines gigantesques dont on nous a gardé le souvenir par les dessins des artistes romantiques, accentuant peut-être l'aspect fantastique du site.

Si Pierrefonds, œuvre de Louis d'Orléans, prince d'un goût éclairé, était déjà inspiré par le souffle auquel l'on dut Blois, Chenonceaux, Chambord et tant d'autres palais merveilleux, il était aussi et surtout une forteresse. De là ces murailles et ces tours restées sans ouvertures afin de n'offrir aucune prise au canon, aucune facilité à l'escalade. La vie se réfugiait à l'intérieur, les fenêtres prenant jour sur la cour d'honneur. Pour voir la campagne il fallait circuler dans les galeries crénelées ou monter sur les tours.

A ces nécessités est dû l'aspect farouche de Pierrefonds, aperçu de ce côté, c'est-à-dire vers le village et son lac. La blancheur des murailles restaurées, les créneaux, les grands combles, les



Rethondes
Ste Claire
les Routes
Berneuil-sur-Aisne
Breuil
Lamotte
Mont St Marc
Trosly-Breuil
Pont Chevalier
Vieux-Moulin
Mt Collet
Bois
de Cuise
Cuise-Lamotte
le Ménil
Étang de la Rouillie
Butte des Usages
St Pierre-en-Chastre
la Chênoye
Neufontaine
Mont Berny
Mt Arey
la Pisselotte
Rue Melaine
le Beaudon
Fontenoy
St Étienne
Station
Bois d'Haucourt
le Rocher
Vertefeuille
Pierrefonds
St Jean
la Folie
St Nicolas de Courson
Haut Palesne Fe
Bas Palesne
Palesne
Four d'En-haut
Garenne du Roi
Lessart-l'Abbesse Fme
Fond du Breuil
Champs de Pie

toits coniques des tours, les hautes et sveltes guettes relèvent cependant le caractère de l'édifice. Quand on aperçoit celui-ci de loin, du plateau de Saint-Étienne par exemple, le château, vu sur une face où les tours et le donjon sont mieux groupés, prend une silhouette autrement belle.

Cependant le décor est émouvant. Le ru de Berne, retenu par une chaussée, a reflué en étang ; sur le terre-plein s'est édifié la bourgade, des villas et l'église bordent les rives, un établissement thermal se montre entre les arbres d'un parc. Car Pierrefonds est une station balnéaire exploitant une source ferrugineuse et une fontaine sulfureuse. Tout cela peigné, un brin artificiel, mais heureux de lignes.

Le bourg est assez éparpillé. Le quartier central, autour de la chaussée de l'étang, semble un peu décor d'opéra-comique. Jadis très humble, il s'est développé depuis que la reconstruction du château, l'ayant doté d'une attraction de premier ordre, attire sans cesse des visiteurs. Les hôtels et les boutiques sont surtout destinés à cet élément touriste ; il n'y a ici ni industrie ni commerce bien actif, sinon, dans la campagne voisine, une vaste sucrerie.

Même sans la forteresse, le paysage serait inté-

ressant; l'église, construite au onzième siècle et remaniée à diverses époques, mérite une visite et les vallons voisins ont plus d'un coin pittoresque. Mais la foule se porte surtout au château. Comme les autres édifices anciens rétablis par Viollet-le-Duc, celui-ci a soulevé bien des discussions. On a reproché au grand architecte d'avoir davantage puisé dans son génie créateur et plutôt interprété la pensée de l'architecte primitif que suivi scrupuleusement les plans de celui-ci. Chicanes dont le grand public n'a cure : il voit le résultat et applaudit à la maîtrise de l'artiste qui a restitué avec tant de magie sinon le réel château de Louis d'Orléans, du moins le palais féodal tel qu'eût pu le concevoir un architecte ayant appris à fond toutes les nécessités sociales et militaires de son temps. Les savants, eux, ne peuvent pardonner la moindre infraction à leur conception propre ; comme pour Saint-Front-de-Périgueux et la cité de Carcassonne, ils eussent préféré la ruine définitive à une restauration ne répondant pas à leur idéal. Et qui nous dit que cet idéal n'est pas plus loin de la vérité que celui, rendu tangible, de Viollet-le-Duc (1) !

---

1. Sur Saint-Front-de-Périgueux, voyez la 29e série du *Voyage en France*. Sur Carcassonne, la 38e série.

D'ailleurs une partie de l'œuvre de Viollet-le-Duc n'a suscité aucune controverse : c'est le côté purement militaire. Approches et défenses du réduit sont d'une scrupuleuse fidélité : comme à Carcassonne, le grand architecte a su reproduire toutes les chicanes d'une époque où l'on devait user de malice dans la défense autant que de ruse dans l attaque. Mais si les archéologues peuvent apprécier une telle œuvre, le public n'a guère souci de ces ouvrages de défense : le château seul l'intéresse. Pour y pénétrer, il faut cependant parcourir des approches, longer les tours aux noms mythologiques, bibliques ou moyenâgeux, portant chacune la statue de leur parrain : Arthur, Alexandre, Godefroy de Bouillon, Josué, Hector, Judas Macchabée et Charlemagne. Ayant ainsi contourné la forteresse, on passe dans la barbacane pour atteindre les grandes lices, franchir le châtelet, et, par la porte Saint-Georges ouverte au flanc de la tour de César, pénétrer dans la cour d'honneur.

Celle-ci est d'une belle et sévère majesté, avec ses arcs en anse de panier sous lesquels s'étend un préau et supportant une galerie. La statue équestre de Louis d'Orléans se dresse devant le grand escalier. Sur un des côtés ouvre la chapelle, œuvre exquise dans laquelle l'intuition de

Viollet-le-Duc a été servie à merveille par les débris de l'église primitive recueillis dans les ruines. L'architecte a scrupuleusement suivi les indications que lui fournissaient ces restes, mais il s'est écarté de la décoration primitive en plaçant aux jambages de la porte les statues de Louis d'Orléans et de sa femme Valentine de Milan.

La chapelle, dont le chœur est formé par la convexité de la tour de Judas Macchabée, est séparée du donjon, partie capitale de l'édifice, par la cour des pourvéances ou pourvoirie — qui servait aux approvisionnements. Dans ce donjon, Viollet-le-Duc a rétabli avec beaucoup de licence sans doute un intérieur princier au seizième siècle. Salle de réception, chambre à coucher, cabinet de travail font honneur à la science et à l'esprit artistique de l'illustre restaurateur. Le donjon se relie à la tour d'Arthur par un corps de logis renfermant la salle des neuf preuses, la plus remarquable de l'immense palais. Là, face à une rangée de statues de héros : Turpin, Roland, Charlemagne, Olivier de Clisson et Guillaume d'Orange, sont neuf statues de femmes (des *preuses* célèbres au Moyen Age et dont les noms, sauf celui de Sémiramis, ne disent pas grand'chose à des esprits modernes) qui furent : Tammaris et Deifamme, Lampredo et Hippo-

lyte, Pentésilée et Tancqua, Déisille et Ménélippe.

Sauf la salle des gardes, située au-dessous de celle des preuses, la plupart des autres pièces n'ont pas encore reçu de décoration : elles restent blanches et nues. Pierrefonds, né d'un caprice romantique de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie, n'était pas achevé quand le second Empire sombra avec Sedan. Le souverain avait surtout fait de la forteresse restaurée à grands frais un musée d'armes et d'armures. La collection, restituée au fondateur, a été dispersée. Et Pierrefonds reste bien vide en dépit de la décoration de quelques salles. Il serait à souhaiter que l'on achevât l'œuvre de Viollet-le-Duc par une reconstitution complète du mobilier et de l'armement d'une forteresse à la fin du Moyen Age.

Tel qu'il est aujourd'hui, le château n'en est pas moins un de nos monuments les plus curieux et les plus intéressants. Ceux qui regrettent l'aspect plus pittoresque et farouche des ruines peuvent se consoler en parcourant le Valois où tant d'autres débris sollicitent l'attention. La Ferté-Milon et Montépilloy, pour citer seulement ces restes, ne sont pas loin du castel relevé par un architecte qui fut un artiste de premier ordre et un archéologue d'une rare sagacité.

Un des charmes de Pierrefonds est la forêt de Compiègne, ici fort variée d'aspect. Le sol se dresse en collines que la futaie revêt et que recouvrent des ruines ou d'antiques édifices. Entre ces hauteurs, des vallons se creusent où coulent des ruisseaux, où des étangs s'amassent. Du ru de Vaudy à l'Authonne, c'est une terrasse très découpée où chaque pli recèle quelque solitude aimable. Le ruisseau venu de Palesne, le ru de Berne, parcourt une des parties les plus charmantes de la vaste sylve, essartée juste assez pour permettre à de petits hameaux d'avoir le soleil et la lumière. La forêt, aux abords de ces clairières étroites, est peuplée d'arbres noueux, hêtres et chênes. Les parties les plus humides sont des *boulaies* où, sous le feuillage grêle surmontant les troncs blancs, croissent de grandes bruyères. Parfois la haute végétation disparaît, faisant place à des zones tapissées de bruyères roses que commencent à conquérir les pins. Ce canton est dominé par une butte si régulière qu'on la dirait façonnée de main d'homme ; sans les arbres qui recouvrent ses flancs, on se pourrait croire en présence d'un de ces tells de Babylonie formés par le lent délitage des briques cuites au soleil.

Au sommet de ce monticule sont les ruines

d'un prieuré qui fut lui-même édifié sur d'autres ruines. Les Romains, ces grands apôtres de la castramétation, ne pouvaient négliger une position de défense si facile; ils avaient donc occupé ce « mont ». Trois forts flanquaient le camp établi par eux, peût-être sur l'emplacement de quelque forteresse gauloise. Le souvenir en persista longtemps ; du mot *castrum* est venu *châtre,* encore employé aujourd'hui. Quand des moines y établirent le prieuré de Saint-Pierre, celui-ci devint Saint-Pierre-en-Chastre. Jusqu'à la Révolution subsista la pieuse demeure, puis ce fut la dévastation et la ruine. Le temps s'est emparé des murs croulants; une tourelle, une grande paroi percée de fenêtres sont enveloppées de lierre. Des vestiges de sculpture révèlent que l'église dut être belle. Ces ruines qu'avoisine un petit hameau sont d'un grand charme.

La source « des miracles » coule au pied du logis où les religieux logeaient les pèlerins de marque; elle était l'objet d'une sorte de culte aujourd'hui effacé. Les eaux furent sans doute une des causes qui attirèrent la population dans cette partie de la forêt.

Les pentes raides des mamelons, tapissées de hêtres d'un aspect souvent étrange, tombent brusquement sur les vallons, l'un étroit et sau-

vage emprunté par le chemin de fer, l'autre plus large parcouru par le ru de Berne formant les étangs de Saint-Pierre, bien encadrés de bois. La plus vaste de ces nappes, l'étang de Rouilla, était un séjour favori de l'impératrice Eugénie ; elle y avait fait construire un chalet devenu maison de garde. Le lieu est charmant, comme plus loin l'étang de l'Étau qu'entourent des arbres superbes et dans lequel se mirent les pentes boisées du mont Collet.

Ce *mont,* car tel est le nom donné aux modestes coteaux forestiers de Compiègne, fait partie d'une chaîne de terrasses à demi isolées, témoins de la prodigieuse érosion qui a découpé le plateau du Valois. Une de ses tables, le mont Saint-Marc, s'étend, très longue, entre le ru de Berne et la vallée très large où l'Aisne déroule son ruban d'eau tranquille. Cette plate-forme est entourée à la crête par une belle chaussée, la route tournante du mont Saint-Marc, où l'on a aménagé de beaux points de vue : sur la forêt tout entière dont moutonnent les futaies pendant près de quatre lieues ; sur la vallée de l'Aisne, les plateaux du Soissonnais et la forêt de l'Aigle, autre débris considérable de l'antique forêt de Cuise qui couvrait, au temps des Romains, tout le nord du pays destiné à devenir

l'Ile-de-France [1]. Il est peu de panoramas comparables dans cette contrée.

Au pied du mont Saint-Marc, sur le versant du ru de Berne qui traverse des prairies tourbeuses, le village de Vieux-Moulin compose un joli site. Simple hameau de bûcherons, autrefois, il a suivi la fortune de Pierrefonds. Des touristes, séduits par la solitude, la majesté des bois et le miroir des étangs, en ont fait choix pour séjour d'été. Les artistes et les littérateurs sont venus, sur la foi du poète André Lemoyne, qui s'était épris de ce val comme Léon Duvauchel de Saint-Jean-au-Bois. Des maisons blanches, des villas coquettes dont le nombre s'accroît chaque jour ont transformé le rustique hameau. Mais tout autour, la forêt conserve son grand silence et la solennité de ses colonnades de hêtres. Malgré la locomotive jetant sa rumeur et son panache de fumée, on peut se croire bien loin des villes. Cependant Compiègne est proche ; une avenue longue de près de deux lieues, large et droite, relie l'ancienne résidence royale et impériale à la combe verdoyante où grandit Vieux-Moulin.

1. Sur cette région, anciens petits pays du Noyonnais et du Soissonnais, voyez la 17e série du *Voyage en France*.

VII

EN FORÊT DE COMPIÈGNE

Pêcheurs parisiens. — Au bord de l'Aisne. — Les ateliers de Trosly-Breuil. — En remontant le Vaudy. — Les fabriques d'instruments d'optique. — Cuise et ses souvenirs mérovingiens. — Le Vaudy et le flottage des bois. — Le mont Berny et ses ruines romaines. — En forêt. — Le ruisseau des Planchettes. — Saint-Jean-aux-Bois, son église, le monument de Duvauchel. — Sous les hêtres. — Arrivée à Saint-Sauveur.

Saint-Sauveur (Oise). Mars.

J'ai débarqué à Rethondes par le premier train du matin, en compagnie d'une multitude de gens coiffés de chapeaux de paille, armés d'étuis renfermant des gaules à coulisses, d'épuisettes, de paniers de forme particulière fermés d'un couvercle percé d'un trou carré. A ce signalement vous avez reconnu des pêcheurs. Tous venaient de Paris ; partis à minuit pour arriver à 4 heures du matin, ils repartent seulement à 9 heures du soir, ayant dépensé des provisions parfois considérables de blé cuit et de pain de chènevis apportées pour appâter le poisson.

L'affluence est due à la réputation de l'Aisne ; la grande rivière est très poissonneuse, particulièrement dans cette partie de son cours proche du confluent de l'Oise. C'est pourquoi il y a tant de pêcheurs au bord de ses eaux placides retenues par les barrages et que parcourent lentement les gabares et les chalands.

Le mont Saint-Marc tombe brusquement sur la petite plaine, en terrasse si régulière que route et chemin de fer ont pu être tracés au cordeau au pied de ces ressauts indentés de vallonnements remplis de hêtres. La verdoyante et puissante muraille finit au village de Trosly, gentiment assis dans une sorte d'hémicycle dessiné par les futaies.

La forêt, ici coupée de clairières, va finir au-dessus de la gracieuse vallée où le Vaudy roule des eaux claires et actives. Ce ru abondant, dont on avait fait jadis une voie flottable pour amener à l'Aisne les bois de la forêt de Villers-Cotterêts, a de nos jours été conquis par l'industrie. Les moulins d'autrefois sont devenus des manufactures où l'on fabrique des instruments d'optique. Et ce bassin exigu constitue un intéressant foyer de travail.

Trosly et son hameau de Breuil font partie de ce petit groupe. La population y débite le bois

de la forêt pour la production des jouets d'enfants. Le hêtre se prête à merveille à la production des pelles, des râteaux, des petites voitures qui peuplent tant de bazars des villes, tant de boutiques des villages.

Le Vaudy débouche de son vallon et atteint l'Aisne en face de la sucrerie de Berneuil. Les cheminées de cette usine, celles d'une autre grande fabrique voisine de la gare de Lamotte-Breuil donnent un aspect très manufacturier au paysage, caractère accru par les coquettes maisons ouvrières qui constituent en partie le village voisin. Il n'y avait là qu'un hameau, de grandes routes, et, au bord de la petite rivière, des logis de pittoresque architecture avec leurs pignons en dents de scie et leurs mansardes. Ces demeures confortables, car elles sont construites au moyen de l'excellente pierre de taille des environs de Vic-sur-Aisne (1), ont servi de type à beaucoup d'habitations modernes dans le vallon.

Un joli chemin remonte au long de la rivière, en vue d'une des fabriques d'instruments d'optique, installée au Pont Chevalier. Il passe devant des

1. Sur la vallée de l'Aisne, jusqu'à Soissons, voyez la 20 série du *Voyage en France*.

constructions singulières : deux pavillons qui semblent surmonter des fours ; l'un a des fenêtres ogivales percées dans une sorte de clocher carré, l'autre possède quatre fenêtres rondes. Sur la rive opposée, une grande fabrique d'instruments d'optique est entourée d'une cité ouvrière formée de maisons blanches et gaies. Le vallon tout entier est d'un aspect heureux ; de vieilles demeures à pignons indentés, couvertes de chaume, bordent la route ; moins cossues que celles couvertes d'ardoises ou de tuiles, elles s'harmonisent mieux au paysage.

C'est l'heure de la rentrée à l'usine : je croise sans cesse des groupes d'ouvriers. Ici j'ai une surprise heureuse en retrouvant cette politesse aisée, naturelle et simple qui disparaît trop des campagnes : tous ces passants me saluent.

Voici le village de Cuise, d'où sortent les travailleurs. Il doit à ses maisons à pignons, à la gaîté et à l'imprévu de leurs lignes une physionomie vivante. L'église domine les toits ; assise à mi-côte, elle offre d'intéressants détails romans, notamment des chapiteaux et des fenêtres de l'abside, où l'arc gothique repose sur des piliers d'un âge plus reculé. L'époque ogivale a dénaturé le caractère de cet édifice par des additions, mais les parties anciennes évoquent le

souvenir d'une époque de splendeur ; l'église de Cuise, comme le bourg lui-même, est bâtie sur l'emplacement de la villa mérovingienne où se déroulèrent des scènes historiques évoquées par Augustin Thierry. Il y eut ici comme le Versailles de la première race, rendez-vous de chasse, plus que capitale; la forêt de Cuise était peut-être alors la plus vaste de l'ancienne Gaule après la géante forêt d'Ardenne, car celles de Villers-Cotterêts, de Compiègne et de Laigle n'en sont que des débris. Les bois enveloppent encore le village ; le cimetière, confinant à l'église, est lui-même à demi sylvain.

L'église de Cuise a été dotée d'objets d'art pendant le séjour de la cour de Napoléon III à Compiègne. Le souverain lui donna un tableau ; un autre fut offert par le général de Failly, vainqueur de Mentana contre Garibaldi, général moins heureux contre les Prussiens. — C'est lui, on le sait, qui commandait à Beaumont, où son manque de prévoyance nous valut un désastre. Le général possédait un château près de Cuise. Devant le portail on a transformé en dalles des pierres tumulaires, notamment celle de M. Jean-Antoine Varanguier de Villepin, « écuyer de Monsieur, frère du Roi ».

De la terrasse qui précède l'édifice, on jouit

d'une vue charmante sur le vallon et le village. Au premier plan est un petit castel entouré d'un parc. Sur les bords de la rivière, moulins et usines apparaissent entourés d'arbres. Les fabriques ne dérangent pas l'harmonie de ce cadre heureux qui a attiré quelques hôtes d'été pour lesquels s'est édifié un hameau de fantaisie nommé la Parisis. Une des villas est entourée d'une élégante colonnade.

Un autre hameau, Genancourt, est peuplé d'ouvriers. Les uns travaillent aux usines, d'autres se livrent à domicile au montage des jumelles. Assis près des fenêtres, ils placent les verres optiques et les roues qui allongent ou raccourcissent les tubes oculaires. Je retrouve avec plaisir ce tableau du travail familial.

Le Vaudy coule très clair dans un lit régularisé sur bien des points, vestige des travaux de canalisation effectués par le duc Gaston d'Orléans en 1652. Ce prince voulut ainsi faciliter l'exploitation de ses bois de Villers-Cotterêts et de Compiègne. Le ru est d'un débit fort modeste, 500 litres au plus à la seconde, mais il ne tarit jamais ; cependant cela ne pouvant suffire au transport des radeaux, les ingénieurs du duc établirent deux étangs destinés à soutenir le flot pendant la période de flottage. Le lit fut

régularisé et creusé, la largeur portée à trois mètres avec une banquette de halage. Les travaux s'étendaient jusqu'au hameau de Thimet dans la paroisse de Retheuil, à moins d'une demi-lieue de la forêt de Villers-Cotterêts ; le flottage avait ainsi lieu pendant dix kilomètres ; en outre un affluent, le ruisseau de Sainte-Clotilde, recevait les bûches sur les deux derniers kilomètres de son cours.

Pendant plus de deux cents ans le Vaudy remplit le rôle assigné par Gaston d'Orléans ; la construction des routes et des chemins vicinaux, la création des voies ferrées surtout ont rapidement enlevé toute importance à cette voie hydraulique, d'ailleurs peu à peu accaparée par les riverains qui avaient mis les berges en culture et empêchaient ainsi la circulation des convoyeurs pendant une partie de l'année. Ce fut une sorte de désastre pour le val, pour le port de Lamotte surtout où les bois flottés étaient recueillis et chargés sur les bateaux de l'Aisne. Près de deux cent cinquante débardeurs étaient occupés à ce travail et, le flottage disparu, durent abandonner le pays [1].

---

1. Sur le flottage des rus de la forêt de Villers-Cotterêts, le lecteur pourra encore se reporter aux pages 61 et suivantes du présent volume.

De raides collines dominent Genancourt ; l'une est la butte des Usages, l'autre le « mont » Berny, hauteur célèbre dans le monde de l'archéologie. Entre les deux un ravin très profond, aux pentes boisées, va mourir dans les premières futaies de Compiègne ; sur la butte des Usages se dresse puissante, surmontée d'une flèche aiguë, la tour du château de Chesnoy, ancienne résidence du général de Failly.

Un chemin ardu monte, sous bois, au flanc du mont de Berny ; entre les arbres, on découvre le paysage calme et doux de la vallée de Cuise dominée par l'église du village, de nombreux hameaux assis à la base de pentes couronnées de bois. Bientôt le sommet du mont est atteint : c'est un plateau nu [1], creusé de carrières où l'on extrait une pierre de contexture lâche et du sable. Le sol est tout bosselé, mais ce n'est pas l'œuvre des carriers : ces creux et ces amas de terre sont les vestiges d'une bourgade romaine qui a fait couler beaucoup d'encre, grâce surtout à l'intervention de Napoléon III dans le conflit. Ce souverain, qui se piquait d'archéologie gallo-romaine depuis qu'il avait écrit la vie de César, subventionna les

1. Voir la carte, page 89.

fouilles qui ont fait reconnaître le tracé de l'oppidum celtique devenu poste romain. Les archéologues eurent la joie d'identifier ces vagues substructions avec un temple, des bains, d'autres choses encore. Je n'ai rien distingué de cela.

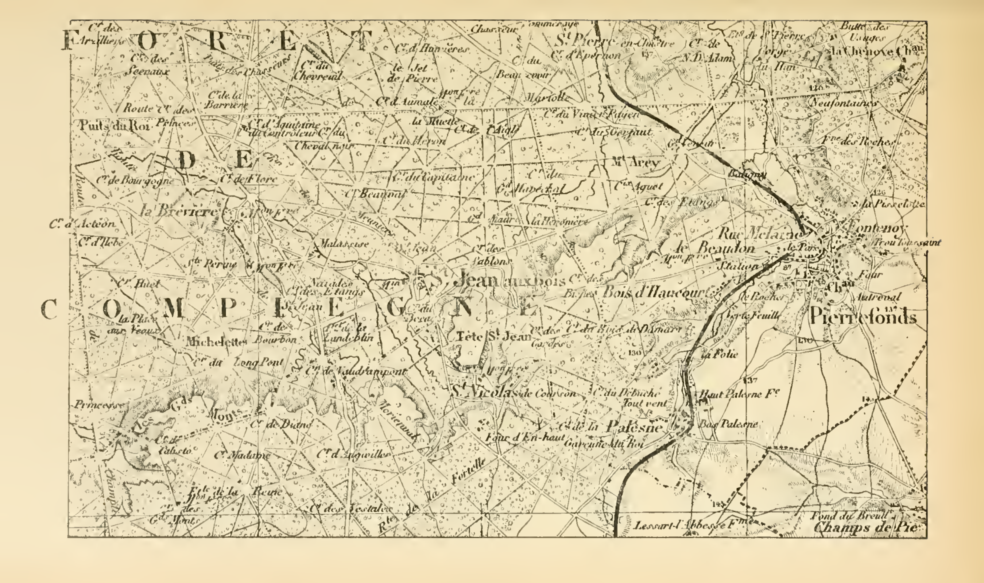
Le plus intéressant au mont Berny, c'est le paysage, surtout le vallon supérieur du Vaudy qui se creuse vers le sud, et, par l'ouverture du ru de Sainte-Clotilde, se prolonge jusqu'à la forêt de Villers-Cotterêts. Au premier plan, le joli hameau de la Rue-du-Bois garde l'ouverture de l'adorable conque aux vastes cultures que des rangées et des bouquets d'arbres transforment en parc naturel. A peine devine-t-on le village de Chelles qui se poursuit par des hameaux sur chaque rive du ru.

Descendu du mont Berny, je pars à travers la forêt dont les grands hêtres sont débités par les bûcherons. Oublieux des indications placées aux carrefours, je m'enfonce sous bois et bientôt il faut reconnaître que je me suis égaré. Mais il n'y a là qu'une bande exiguë de la grande sylve de Compiègne ; je finis par apercevoir la lumière entre les arbres, voici bientôt une lisière d'où j'ai la surprise de découvrir les tours, les guettes et les créneaux de Pierrefonds, dressés au-

dessus du val creusé dans le plateau de cultures. Un sentier y conduit, sous les pins, les chênes et les hêtres du bord de la forêt. Entre les arbres se montre sans cesse le château ; assombri par l'éloignement, il se profile sur un ciel gris et prend sa plus féodale allure, avec laquelle contraste étrangement une vaste sucrerie, bâtie sur le plateau et dont les mâchefers ont servi à assainir les chemins en comblant les ornières.

Le sentier parcourt un moment les champs de céréales et de betteraves puis descend dans un val où coule une fontaine ; le rocher y perce le sol. On retrouve cette assise jusqu'aux premières maisons de Pierrefonds.

Plus belle encore qu'au mont Saint-Marc et à Saint-Pierre-en-Chastre, est la forêt entre Pierrefonds et Saint-Sauveur. Le plateau du Valois se termine au milieu des futaies par une ligne d'escarpements très indentés où naissent des ruisseaux parcourant la partie basse, la plus vaste mais la moins curieuse de la grande sylve. Les plis ont reçu quelque vie humaine, des religieux avaient choisi ces solitudes pour s'y retirer et, peu à peu, un petit noyau de population s'est formé autour des pieuses maisons. Celles-ci ont disparu, mais les habitants laïques ont


FORÊT DE COMPIÈGNE
St. Pierre-en-Chastre
Puits du Roi
la Brévière
St. Jean aux bois
Tête St. Jean
St. Nicolas de Courson
Bois d'Haucourt
le Beaudon
Rue Mélanie
Fontenoy
Pierrefonds
Mt. Arcy
Neufontaines
la Chenoye
Butte des Vanges
Michelettes
Haut Palesne Fe.
Bas Palesne
la Palesne
la Folie
Station
Four d'En-haut
Garenne du Roi
Toutvent
Lessart-l'Abbesse Fme.
Fond du Breuil
Champs de Pie
Malassise
la Muette
Cr. d'Aumale
Cr. du Capitaine
Cr. de Bourgogne
Cr. de Flore
Cr. d'Actéon
la Plaine aux Veaux
Cr. de Diane
Cr. Madame
Cr. d'Aiguilles
Cr. des Vestales

fait souche. Une commune, Saint-Jean-aux-Bois, a son village en pleine forêt, relié au reste du pays par d'adorables chemins aboutissant à la station de Palesne, assise au fond du val du ru de Berne, sous un coteau portant les vastes constructions d'une ferme semblable à une forteresse. Le hameau égrène ses maisons sur les pentes et au bord du ru.

Un raide chemin monte en forêt ; il y pénètre par une belle hêtraie, de cépées et non de troncs ; les brins s'élancent très haut et s'épanouissent en éventail. Le calme est profond : pas un murmure, pas un cri d'animal, pas un chant d'oiseau. Bientôt le sol s'abaisse, le chemin descend, très rapide, dans le ravin des Planchettes où miroite une mare alimentée par une fontaine née entre les roches. Du bassin s'écoule un ruisseau qui, de pierre en pierre, avec un bruit perceptible à peine, va remplir un réservoir plus grand. Sur une racine noueuse, baignée par l'onde vive, un merle sautille ; ma présence ne l'intimide pas, mais quand je me remets en route après un instant de repos, il prend son vol vers le bas du vallon comme pour m'indiquer l'existence d'autres êtres à l'issue de ce cirque délicieusement solitaire.

La forêt n'est pas toujours aussi morte : des

stères de bûches, des tas de traverses de chemin de fer révèlent la présence récente des bûcherons. Soudain cela s'éclaire, le vallon montre un pan d'essart, des pelouses entourent les constructions pittoresques de Saint-Nicolas-de-Courson. Ce sont les demeures des gardes forestiers; elles encadrent les restes d'un vieil édifice flanqué de lourds contreforts, une façade conserve sa haute fenêtre ogivale, une flèche sculptée se dresse au-dessus du bâtiment qui montre encore un pignon percé d'une fenêtre gothique et un perron de pierre. Des bâtiments délabrés entourent ce charmant édifice, dernier vestige d'un prieuré remontant à une époque très proche des origines du christianisme en Gaule, puisqu'il fut dévasté par les Normands. Des maisons abandonnées, à demi ruinées, entourent les logis des gardes et accroissent l'impression mélancolique produite par cette clairière. Les habitants élèvent quelque bétail; autour des demeures les oiseaux sont nombreux : rouges-gorges, pinsons, moineaux que l'on chercherait en vain dans les futaies voisines, semblent heureux de trouver ici la grande lumière et le voisinage de l'homme.

En quelques instants on a parcouru la clairière et rejoint la route de Villers-Cotterêts par

laquelle on atteint Saint-Jean-aux-Bois. Cette partie de la forêt a été exploitée, mais on a réservé de chaque côté du chemin de vieux hêtres noueux, parfois superbes de port et d'allure ; les troncs en sont hauts, droits et bien ramifiés. Cela constitue une avenue jusqu'à Saint-Jean-aux-Bois, assis au milieu d'une petite plaine encadrée par les futaies. Une étroite ceinture de prairies entremêlées d'oseraies, des jardins soigneusement enclos de treillages pour interdire l'accès aux cerfs, aux chevreuils et autres hôtes de la forêt, entourent ce joli centre composé de maisonnettes de pierre.

Saint-Jean mérite une visite, même après Pierrefonds. Ce fut un prieuré autour duquel s'édifièrent des habitations ; les religieux entourèrent leur domaine d'une muraille percée de deux portes — encore debout. L'une d'elles, ouverte entre des tours, garde l'amorce des mâchicoulis qui la couronnaient. Au cœur du hameau est l'église, un des plus purs spécimens de l'époque ogivale naissante dans la région de Paris. Très simple de plan, mais de belles proportions, elle offre un intérieur d'une extrême élégance. Les voûtes sont soutenues par des nervures s'élançant de consoles sculptées. Dans le transept, deux minces colonnes

s'épanouissent en faisceaux. La lumière pénètre dans la nef par les larges verrières de la façade. Les fonts baptismaux sont l'œuvre de l'abbé Brémens, curé de la paroisse, devenu plus tard curé de Vieux-Moulin où il a sculpté un chemin de croix remarquable par son caractère hiératique.

A la porte latérale, entre deux contreforts, est un tombeau gothique, celui, croit-on, de la reine Adélaïde, veuve de Louis le Gros, qui fonda à Saint-Jean une abbaye de bénédictines, sur l'emplacement d'une villa des rois francs. De l'autre côté de l'église subsiste la salle capitulaire ; on y accède par un porche ogival primaire ouvert entre deux fenêtres romanes. C'est un vaisseau élégant, aux voûtes supportées par de belles colonnes.

A côté de l'église, le cimetière renferme une croix, œuvre de l'abbé Brémens, et le tombeau du poète et romancier Léon Duvauchel, qui a écrit des œuvres curieuses sur la Picardie. J'ai eu l'occasion de signaler un de ses romans, *l'Hortillonne,* qui décrit si fidèlement l'existence des maraîchers des palustres jardins d'Amiens [1]. Les amis de l'écrivain ont accompli son vœu de

1. 17e série du *Voyage en France,* chapitre XVI.

reposer dans ce village forestier dont il était épris. Contre le mur du cimetière se dresse une haute stèle de pierre blanche, sur laquelle est sculptée l'image d'une paysanne écrivant sur un tronc de hêtre le titre des principales œuvres du poète. La ramure de l'arbre domine le buste de Léon Duvauchel; au-dessous sont gravés ces vers :

Dans la sincérité d'une âme de poète,
Voilà quel est mon rêve et mon désir secret,
Quand la nuit du tombeau pour mes yeux sera faite,
Mon cœur à mon amour, mon corps à la forêt.

Saint-Jean-aux-Bois mérite d'inspirer cette affection jusque par delà la mort. C'est une idéale retraite dont on ne s'arrache pas volontiers. La forêt atteint toute sa beauté aux environs du village qu'avoisinent Saint-Nicolas-de-Courson et La Brévière. Les ruisseaux y coulent au fond d'étroites vallées ; l'un d'eux forme un étang recouvert par les ramures des hêtres et des chênes.

L'heure avance ; il faut me hâter si je veux atteindre Saint-Sauveur avant la nuit, et les chemins forestiers sont difficiles à reconnaître tant ils sont nombreux, tant les carrefours se multi-

plient. Il y a bien les indications des croisements, mais beaucoup sont tombées de vétusté ou ont été renversées par des vandales. Je me suis orienté auprès des gens du village : ils paraissent croire d'ailleurs que je vais m'égarer. Après quelque hésitation je me fie au plan de la forêt et prends une large avenue tracée à travers un canton peuplé de hêtres merveilleux. Ce sont d'énormes arbres, parfois formés par la soudure de deux troncs ; ceux-ci ne se sont pas réunis sur toute leur étendue et de grands vides se montrent dans la souche commune. Les uns lisses, les autres verruqueux, ces arbres constituent une suite d'étranges tableaux sylvains.

L'avenue aboutit à un enclos ceint de murs, le « parquet » de la Landeblin, où jadis on élevait les faisandeaux. Au delà recommence la hêtraie, moins curieuse : ce sont des brins hauts et effilés, entre lesquels se montrent de beaux sujets. Dans l'intérieur du parquet, quelques chênes et hêtres sont de majestueuse dimension.

Voici le grand carrefour Bourbon, où se croisent plusieurs voies forestières et une large chaussée formant une avenue immense : la route de Crépy-en-Valois. Ici les indications de chemins ont en partie disparu et cela me vaut une première erreur : croyant prendre la route du

grand Octogone, je me suis engagé dans une large allée qui escalade une pente rocheuse. Après l'ascension je trouve une plaque « *Carrefour* de Diane » ; en continuant j'irais non à Saint-Sauveur mais à Orrouy, dans la vallée de l'Authonne. Il faut changer de direction pour retrouver le carrefour des Princesses.

Cette partie de la forêt, très accidentée, se nomme les Grands Monts. Le plateau du Valois se termine sur la plaine sylvaine par des pentes raides revêtues de hêtres. Quelques-uns de ces arbres, entre le carrefour de Diane et celui de Calisto, auraient séduit les peintres de Barbizon par leur ramure touffue, leurs troncs et leurs branches tordus. Les chênes sont nombreux aussi. Au carrefour des Eluas, la hêtraie, épaisse, est disposée en élégantes cépées. En ce moment le sous-bois est un vaste chantier ; les troncs de hêtres se transforment en traverses sous la hache des bûcherons. Les huttes de terre battue, d'où un nuage de fumée bleue s'échappe par un tuyau de tôle, forment de petits hameaux temporaires évoquant l'image de l'existence primitive. Les cognées résonnent, les scies grincent ; à ces bruits du travail s'allient des chants et des pépiements d'oiseaux. Aussitôt l'homme installé, fût-ce en campement fugitif, on voit apparaître

ces hôtes ailés : merles, pinsons ou rouges-gorges; on dirait que la solitude leur pèse, tant ils évitent les futaies solitaires. Peut-être aussi se sentent-ils en sécurité dans les lieux où la seule présence des êtres humains fait fuir les bêtes de proie.

Une large avenue partant du carrefour de Calisto descend des Grands Monts au carrefour des Princesses, étoile de laies et de layons dans une partie humide où les chênes dominent, mêlés aux arbres qui se plaisent dans les sols tourbeux. Des fossés et des ruisseaux à l'eau teintée de rouille découpent les fourrés : Grand ru, ru aux Feuilles, ru des Malineaux, ru de la Font-Jean naissent au pied de la terrasse dans des cirques revêtus de chênes et sont franchis par la route des prés du Rosoir. Cette voie traverse le carrefour de la Sente-aux-Poireaux et atteint le sommet des collines au-dessus du ravin où naît la font Saint-Jean. Et voici de nouveau la plaine des cultures, que je quitte pour descendre à Saint-Sauveur par un chemin creux profondément entaillé.

VIII

LA VALLÉE DE L'AUTHONNE

Aux sources de l'Authonne. — Coyolles. — Le plateau de Vauciennes. — Les grandes cultures du Valois. — Le château de Vez. — Ruines de Lieu-Restauré. — Les églises des bords de l'Authonne. — Morienval. — Orrouy. — La ville gallo-romaine de Champlieu. — Le ru de Saint-Denis et ses cressonnières. — Les deux Béthisy et leurs usines. — Au mont Cornon.

Saintines. Mars.

Crépy-en-Valois n'a rien gardé du caractère forestier qu'elle dut avoir jadis; tout autour ce ne sont que grandes cultures, céréales et betteraves surtout. Vers l'est, l'essartage a été arrêté à trois quarts de lieue de la ville, et la forêt de Retz, préservée dans son état actuel par son caractère domanial, commence par une bande allongée que parcourent la route et le chemin de fer de Soissons. Entre la ville et la lisière, de grandes fermes rompent la monotonie des cultures; près de l'une d'elles, à la naissance du ravin de Crépy, la chapelle Saint-Germain reste debout : combien vieille, combien misé-

rable ! malgré la pureté de ses lignes ogivales. Plus loin surgit la butte Montigny, aux flancs boisés, couronnée par un haut pavillon de brique avec cordon de pierre blanche. Ce belvédère domine d'immenses horizons, les forêts, le plateau découpé par de profonds vallons d'érosion où naissent des ruisseaux abondants et clairs allant gonfler l'Authonne. Chacun de ces plis, à sa naissance, abrite un village : Coyolles, Vauciennes, Vaumoise, Russy, Feigneux, Morcourt.

Ces petits abîmes sont charmants, surtout ceux qui ont leur tête à la forêt. Du haut de son promontoire, Coyolles contemple le plus beau. Près du village est la masse majestueuse d'un château. L'église, qui domine le vallon dans lequel se perd l'Authonne, est un intéressant édifice de l'époque ogivale primaire. En face, au pied de la terrasse du plateau, Vauciennes aligne ses maisons ; là encore l'église mérite une visite : c'est une des plus charmantes de ce pays de Valois que le Moyen Age a peuplé d'édifices précieux.

Des prairies mouillées, des lignes de peupliers, des pentes abruptes où perce la roche blanche, tel est l'aspect de ces vaux étroits et courts. Sur le plateau pas d'arbres, de vastes champs entourant de grandes fermes, la chemi-

née de quelque usine rurale, sucrerie ou râperie destinées à alimenter celle-ci. Entre Vauciennes et Vaumoise est le plus important de ces établissements, la sucrerie de Vauciennes, d'où sortent chaque année cinquante mille sacs de sucre. Elle est au nombre des plus grands producteurs de France.

Près de l'usine se creuse un des ravins ; un sentier abrupt y descend. Val mélancolique dans lequel sourd la fontaine des Clercs. Le chemin, rocailleux, remonte sur l'autre versant pour atteindre Fontenay, une de ces fermes amples et solitaires qui accidentent le plateau du Valois. Des abords, les vues sont étendues, mais bornées au sud par le rideau sombre de la forêt. Le détail saillant du paysage est la sucrerie, ensemble énorme de constructions d'où s'élèvent de hautes cheminées. Vers le nord la vue est arrêtée par l'autre lisière de la forêt de Retz ; on devine la vallée de l'Authonne en voyant poindre la partie supérieure du donjon de Vez, l'église et le château du village.

Les cultures, ici, ont une ampleur que les

---

1. Je ne reviendrai pas sur la fabrication du sucre de betteraves, dont j'ai parlé souvent, notamment dans la 19e série du *Voyage en France,* chapitre XVI : *La plus grande sucrerie du monde.*

Flandres elles-mêmes sont loin d'égaler. Je traverse un guéret brun ayant plus d'une demi-lieue en tous sens. De puissants attelages de bœufs, pour la plupart charollais, à en juger par leur pelage rosé, s'en vont dans ces terres meubles ; six bêtes à la fois conduisent les engrais et les défécations de la sucrerie.

A travers ce paysage monotone, je gagne le bord de la terrasse sous laquelle coule l'Authonne. Un grand site apparaît. Sur une pointe entre la vallée et un vallon latéral, est dressée la vieille forteresse de Vez qui fut, avant Crépy, la capitale du Valois. Le château à haute toiture aiguë est flanqué d'une tourelle ; en arrière est la masse superbe du donjon couronné d'une galerie à mâchicoulis rétabli après un labeur de sept années par M. Drut, propriétaire de ce castel historique (1).

L'ensemble est enfermé dans une enceinte puissante, où l'art de l'ingénieur féodal se montre dans toute sa force et son ingéniosité. Assis sur des pentes raides d'accès difficile, le château était suffisamment fort pour qu'on ne l'ait point

1. Depuis mon passage, M. Drut est mort, en laissant à l'État le beau monument militaire restauré par ses soins, les collections artistiques et archéologiques qu'il avait rassemblées et une rente de 44 000 fr. pour l'entretien.

protégé par d'autres défenses, mais à la racine du promontoire, un fossé sépare la muraille de l'humble village de Vez, dont l'église mérite une visite pour ses tableaux.

De la crête où je me suis assis, près de la grande ferme de Saint-Mard, jadis monastère, Vez produit une impression profonde. C'est vraiment un très beau morceau d'architecture féodale. S'il n'offre point la masse formidable de Pierrefonds, il y a de la gaîté dans la fierté de ses lignes.

Sous le château, l'Authonne donne la vie à une petite usine, la première, en dehors des moulins, sur le cours de l'active riviérette. On y produit des boutons. La manufacture et la forteresse ne se nuisent pas dans le paysage: celle-ci semble couver celle-là.

Voici la route parallèle à l'Authonne qui suit la vallée jusqu'à l'Oise en desservant les villages pressés au pied des collines. A la jonction des vallons de Vaumoise et de Vauciennes aboutit un autre chemin sous les murs d'une ferme, renfermant les ruines d'une église remarquable, restes d'une abbaye de prémontrés. Les religieux, qui rétablirent le monastère en pleine Renaissance et lui donnèrent son nom actuel de Lieu-Restauré, ne voulurent pas sacrifier au goût du

siècle en adoptant le style à demi païen de l'an 1540 : ils firent choix de l'ogival flamboyant. La conception a été heureuse, l'édifice dut être superbe, quand les hauts pignons à crochets sculptés étaient reliés par une toiture ; mais les combles ont disparu, remplacés par un toit plat destiné à abriter les gerbes de la moisson. Au pignon de la façade s'ouvre une grande rose, veuve de ses verrières, mais belle encore, plus belle même que si elle n'était ainsi privée des images auxquelles elle devait servir de cadre : on peut mieux juger de l'art parfait qui présida à la construction.

Les bâtiments de l'abbaye sont en partie détruits ; ce qui reste est méconnaissable dans l'ensemble des corps de logis et des granges. Au-dessus de Lieu-Restauré, une ferme très ample, d'un aspect plus monacal, domine des pentes raides et incultes tapissées d'un gazon court et de touffes pyramidales de genévriers ; sur une sorte d'éperon de la rive gauche, le hameau de Bémont se groupe autour d'un haut clocher.

Pas de gros villages ici, mais des agglomérations de quelques feux, autrefois paroisses, blotties dans une anfractuosité des raides collines.

Le Berval, voisin d'une humble chapelle du

douzième siècle, dut jadis refléter ses cheminées dans le miroir du vaste étang de Lieu-Restauré, nappe asséchée aujourd'hui, mais sa chaussée de retenue, restée intacte, sert au passage du chemin de Bémont et de Russy. Le hameau du Pressoir qui borde la digue rappelle, sans doute, le pressoir des prémontrés. Quand les eaux de l'Authonne refluaient en lac, le paysage devait avoir une beauté plus grande. La vallée est charmante encore ; très large, elle a remplacé les eaux où abondaient brochets et carpes par un tapis régulier de prairies ; de chaque côté sont des collines fort hautes, sectionnées par des vallons latéraux ; sur les promontoires, des bois de pins et de bouleaux rompent avec l'horizontalité trop grande des lèvres du plateau.

La plus grande des découpures ressemble aux valleuses normandes par les indentations qui la frangent. A l'origine, dominant les prairies palustres, est le village de Feigneux dont l'église, comme la plupart de celles du Valois, a subi toutes les fluctuations du goût. Les lignes sobres du onzième siècle ont été remaniées à l'époque gothique d'abord, puis à la Renaissance, qui dota l'humble paroisse de belles verrières.

Les eaux descendues du vallon vont rejoindre l'Authonne régularisée et coulant dans un lit

rectiligne entre de luxuriantes prairies. Un peu plus loin, à Pontdran, la rivière reçoit le clair et vif ruisseau de Bonneuil, descendu de la forêt de Villers-Cotterêts. Au confluent, les tourelles d'un château pointent au-dessus des grands sapins d'un parc. Ici encore il dut y avoir un étang : le hameau de Pontdran en occupe la chaussée. L'église, charmant édifice du douzième siècle, possède un haut clocher.

Les habitants, en partie maraîchers, cultivent l'artichaut dans les terres tourbeuses. Mais la zone de jardinage est de peu d'étendue : le fond du val se transforme en une sorte de forêt peuplée d'aulnes, amis des sols mouillés ; entre ces arbres l'Authonne s'en va rapide, comme pressée d'actionner les usines de Fresnoy-la-Rivière.

Ce village, chef-lieu d'une commune dont les nombreux hameaux remplissent le val et les plis latéraux, s'allonge sur une pente, dans un cadre riant de grands arbres ; il doit un aspect presque citadin à sa vaste église ogivale, œuvre de la Renaissance, comme Lieu-Restauré. Fresnoy a pour principale industrie la fonderie du cuivre, destinée à fournir de menus objets les manufactures de l'Oise.

Très creux, aboutit ici le vallon de Morienval,

au hameau d'Élincourt. Cette érosion ou *cavée* a été choisie pour site d'une abbaye de bénédictines, dont il reste un corps de logis et surtout l'église, réduction de cathédrale qui n'a pas fait couler moins d'encre que les ruines du mont Berny ou celles de Champlieu. Ce bel édifice roman possède un déambulatoire dans lequel une école d'architectes et d'archéologues voit le premier essai de style ogival ; la construction de l'édifice entier aurait été achevée vers le milieu du onzième siècle. Cela faisait en effet du déambulatoire de Morienval la première tentative connue vers la brisure de l'arc ; mais cette hypothèse renversait toutes les idées admises et un clan s'est levé contre les audacieux pour faire reléguer cette partie de l'église dans le premier quart du douzième siècle.

Celle-ci a d'ailleurs subi de nombreuses transformations ; si elle ne possède rien de l'abbaye primitive fondée, dit-on, par le bon et légendaire roi Dagobert, elle a servi de chantier aux architectes romans et gothiques ; ceux de la Renaissance sont venus ensuite, et, à l'époque de Richelieu, une abbesse fit reconstruire les voûtes. Malgré, ou plutôt à cause de ces travaux désordonnés, la pauvre église s'en allait en ruine ; on s'efforce aujourd'hui de la restaurer, l'œuvre est

en bonne voie. Détail curieux, le temple doit le salut à Renan : le grand écrivain s'était épris de passion pour lui.

Le village de Morienval est purement agricole, mais ses dépendances vers l'Authonne sont animées par l'industrie. Élincourt possède une fabrique de roulettes et d'appliques de cuivre pour meubles, dont l'existence loin de toute grande cité de travail est singulière ; elle s'explique cependant par la force motrice de la rivière, le bas prix de la main-d'œuvre et l'espèce d'attraction exercée par le voisinage d'autres manufactures.

Le paysage s'anime, les hameaux font place à des villages plus étendus, dont la population cultive les betteraves traitées dans les râperies et les sucreries voisines, et les pommes de terre demandées par plusieurs féculeries. A l'issue d'un pli, Gilocourt avoisine un élégant château entouré d'un parc bien dessiné où de grands sapins se mirent dans une nappe d'eau. De l'autre côté de la vallée, Béthancourt occupe le débouché de la route de Crépy-en-Valois. Ce village, comme Gilocourt, renferme une église intéressante; les deux édifices ont subi les mêmes transformations imposées par les changements de goût.

A un kilomètre plus loin, Orrouy couvre la

crête d'un coteau ; son église, bien campée, est une des plus intéressantes de cette contrée où presque tous les édifices religieux méritent une visite ; la tour romane, le chœur percé de hautes et élégantes fenêtres aux belles verrières, composent, avec un château flanqué de tours, un fort pittoresque décor. Orrouy est pour la vallée un centre important, près de là débouche le chemin de fer de Crépy à Compiègne ; sur le plateau sont les célèbres ruines de Champlieu, où l'on a cru retrouver l'emplacement de la bourgade de *Rotomagus* ou *Rotumacus,* capitale du pays des Sylvanectes jusqu'au moment où ce rang fut dévolu à Senlis.

Pour la majorité des touristes, la visite des ruines est une déception. Il n'y a là que des linéaments d'édifices mis à jour sur l'initiative de Napoléon III. Quand on a quelque teinture d'archéologie on peut reconnaître ici un théâtre, là des bains, ailleurs la trace d'un temple. Mais la plupart des visiteurs ne se douteraient guère du rôle passé de ces substructions sans le guide qui, à force de répéter sa leçon, semble revoir en entier la ville des Sylvanectes. La partie la plus apparente est le mur extérieur du théâtre resté debout sur six à sept mètres de hauteur. Ce théâtre a restitué de nombreuses sculptures

sculptures d'un art assez médiocre, témoignage d'une époque de décadence.

Les fouilles, un moment conduites avec activité, alors que Viollet-le-Duc en était chargé par l'empereur, n'ont pas été poursuivies au delà des trois monuments ainsi révélés; cependant les œuvres d'art trouvées dans les ruines du temple semblent faire présager d'intéressantes découvertes dans les terrains non explorés encore. Les recherches se sont portées surtout sur les amas de terre qui laissaient deviner des débris antiques et appelés les Tournelles : on y trouva le temple et de nombreuses sculptures; on explora le Fer à Cheval dont la disposition faisait deviner un théâtre.

Rotomagus fut un camp avant de devenir une bourgade; il défendait un passage de la chaussée romaine de Senlis à Soissons — aujourd'hui chaussée Brunehaut — à l'une des entrées de la forêt de Cuise. La tête du ravin des Eluats qui finit à Orrouy et celle du ravin de Champlieu formaient fossé à ce réduit militaire qui surveillait la vallée de Sainte-Marie conduisant au cœur du Valois et suivie aujourd'hui par le chemin de fer de Crépy.

Elle est gracieuse, cette vallée secondaire roulant des eaux si pures que la culture du cres-

son s'y fait en grand. Quand on la descend on a sans cesse de charmants tableaux sous les yeux. Elle se constitue par trois branches dont la plus grande naît vers Auger-Saint-Vincent; une autre a sa tête vers le nœud de voies ferrées d'Ormoy-Villers; enfin Crépy domine le troisième ravin. Ces plis ont aussi de beaux restes d'architecture; le val d'Auger-Saint-Vincent possédait l'abbaye du Parc-aux-Dames; il en subsiste le chœur très élégant de l'église. Le ruisseau alimente toujours l'ancien étang du monastère devenu pièce d'eau d'un parc; au-dessous il arrose un val très étroit et encaissé qui va s'épanouir à Duvy, où la riviérette se constitue. Des oseraies, des prés, puis de grandes cressonnières emplissant tout le fond du vallon, Duvy assis sur un banc de rochers en face du hameau de Bazoches, le ruisseau de Crépy descendant entre des parois taillées en falaise, composent un des jolis sites du Valois. Les eaux des fontaines sont abondantes; aussi de grands moulins se sont-ils établis.

Et c'est une suite de coins aimables. Étroites prairies, plantations de peupliers, groupes de trembles argentés, hêtres sur les pentes, débouché du val de Baybel amenant les eaux de la fontaine de Rocquemont, château et villages de

Séry-Magneval dont l'église du treizième siècle a conservé à travers les âges et les guerres une statuette de saint Jean-Baptiste contemporaine de la construction.

Cela devient plus riant encore vers Glaignes; à mi-côte un château domine un grand parc avec pièce d'eau et cascatelle; les prés, les eaux, les bois semblent faire du vallon tout entier une dépendance du domaine. Glaignes, comme ses voisins, conserve une église digne de visite, un des derniers spécimens de l'architecture romane, construite cependant au treizième siècle, alors que l'art ogival avait déjà donné ses chefs-d'œuvre les plus admirables. Une jolie tour domine l'édifice où l'on remarque surtout les fonts baptismaux. Glaignes fait partie du rayon industriel de l'Authonne; il possède une fabrique de brosses. La gare, desservant en même temps Orrouy, est reliée à Champlieu par un beau chemin.

La riviérette de Sainte-Marie donne à l'Authonne son débit définitif, aussi les usines sont-elles plus nombreuses désormais; elles font des deux villages jumeaux Béthisy-Saint-Martin et Béthisy-Saint-Pierre une agglomération populeuse en comparaison des autres centres de la

vallée[1]. Il y eut là une puissante situation militaire constituée par un château assis au sommet d'une butte entourée par les rues de Béthisy-Saint-Pierre. La forteresse est l'œuvre de la reine Constance, femme du roi Robert, qui l'édifia vers 1026 pour servir de place d'armes à son fils favori. qu'elle aurait voulu faire couronner à la place d'Henri Ier. La place joua un grand rôle dans toutes les guerres; peu à peu ruinée elle fut rétablie par Catherine de Médicis et finalement eut le sort de tant d'autres châteaux que Richelieu fit démanteler. Bien que la destruction ait été poursuivie longtemps, on peut juger encore de la valeur de cet ouvrage dont les murs et le donjon étaient de force à résister aux attaques les plus vives. Les débris, de fière allure, semblent maîtriser la bourgade étalée sur les pentes. Un autre château, résidence et non plus forteresse, existe à Béthisy : il se nomme la Douy. L'église est belle, toujours de cet aspect composite dû aux remaniements imposés par la Renaissance aux monuments romans ou de la première époque ogivale ; la tour du clocher dresse une flèche dentelée. Béthisy-Saint-Martin possède égale-

1. Béthisy-Saint-Martin, 885 habitants ; Béthisy-Saint-Pierre, 1 810.

ment une haute flèche de pierre. Ces tours, les châteaux, le nombre des constructions donnent à l'agglomération l'apparence d'une ville plus considérable.

La population se livre à des occupations très variées ; un grand nombre d'habitants sont vanniers et mettent en œuvre les osiers recueillis dans la vallée de l'Authonne et les ravins latéraux ; les objets livrés par les ateliers se composent surtout de fauteuils d'osier et de carcasses légères pour voitures d'enfants ; on produit aussi beaucoup de vannerie artistique. L'industrie principale est celle du bois : les hêtres de la forêt sont transformés en dos de brosses ; les arbres des terrains bas — peupliers, aulnes, bouleaux — sont débités dans de grandes scieries. L'exploitation des carrières complète les sources d'activité de cette travailleuse bourgade ; un plan incliné va chercher les pierres sur les collines de la rive gauche, au-dessus du ravin de la Doue-de-Vaucelles, que domine vers la naissance du ruisseau le village de Néry, lui-même dominé par son remarquable clocher roman.

Néry, traversé par la chaussée Brunehaut se dirigeant vers Senlis, est sous le rebord du grand plateau du Valois, couvert de champs sans fin de céréales et de betteraves. Des sucreries dressent

leurs cheminées dans ces campagnes monotones ; l'une d'elles au village même de Néry. Au milieu de la plaine unie, un petit massif isolé commande les campagnes d'une hauteur moyenne de 60 mètres ; c'est le « mont » Cornon, en partie boisé, à la base duquel s'étendent des hameaux. Celui de Huleux renferme une ferme jadis château, présentant d'intéressants détails de la Renaissance.

Le mont Cornon, s'il n'est pas le point culminant du Valois, est cependant un de ses plus remarquables belvédères, grâce à son isolement. De là on découvre d'immenses horizons : les forêts de Retz, de Compiègne, d'Ermenonville, d'Halatte, restes immenses encore de l'antique forêt de Cuise et qui mériteraient au Valois de garder le nom de pays des Sylvanectes. Puis c'est la vallée de l'Oise et, par-delà, le Beauvaisis, terre de forêts entourée d'immenses cultures.

———

IX

COMPIÈGNE ET LA NAVIGATION DE L'OISE

Saint-Sauveur et l'industrie du bois. — Les grandes avenues de la forêt de Compiègne. — Le grand et le petit Octogone. — Compiègne. — La ville et le château. — Le pont. — La navigation de l'Oise. — Royallieu. — La Croix Saint-Ouen.

Verberie. Mars.

Pour traverser la forêt de Compiègne dans la partie en plaine, je suis allé coucher à Saint-Sauveur, afin d'entreprendre de grand matin l'excursion. C'est un long village, à demi forestier, les habitants sont bûcherons ou metteurs en œuvre des bois de hêtres. Quelques ateliers, parfois mus par la vapeur, font des jouets d'enfants, peu compliqués : pelles, rateaux, seaux de bois dont s'amuseront les bébés sur le sable des plages ou les graviers des promenades. Le hêtre encore fournit les castagnettes qui cliquètent dans les danses espagnoles. Dans le hêtre toujours, des usines débitent le bois des brosses qui seront montées à Beauvais et dans

ses campagnes[1]; la fabrication des dos de brosses a fait naître aussi des ateliers de brosserie qui fournissent à l'élément féminin une précieuse source de travail. Ce n'est pas tout : la forêt alimente une petite manufacture de cadres à miroirs. Malgré cette activité, les vastes futaies du Valois n'ont pas suscité les industries pittoresques, autant qu'on pourrait le supposer. Les hêtres du Maine, les sapins du Jura ont à ce point de vue autrement d'intérêt.

Comme les communes voisines, Saint-Sauveur a une remarquable église, œuvre de la Renaissance, mais offrant moins d'intérêt que celles dont la vallée de l'Authonne est peuplée. Le bourg est dans un cadre de collines boisées qu'il faut gravir pour atteindre l'intérieur de la forêt. Au delà, celle-ci est belle toujours, mais par sa végétation et la profondeur des percées, non par les accidents du sol. Il n'y a de mouvement de terrain un peu saillant que sur les rives des ruisseaux : ru des Planchettes, ru du Pain cher.

Les avenues, innombrables, se croisent en tous sens. Aucune de nos grandes forêts n'offre un

1. Sur la brosserie dans l'Oise, voyez la 17e série du *Voyage en France,* chapitre X.

réseau aussi complet, aussi géométrique. Pour cette surface de 14 441 hectares, on ne compte pas moins de trois cent cinquante-quatre routes se croisant à deux cent soixante-dix-huit carrefours et se développant sur 146 kilomètres, dont 70 pour les voies publiques, 76 pour les chaussées forestières empierrées; mais ce n'est là qu'une faible partie des trouées! l'étendue des laies et layons est autrement considérable : on l'évalue à environ 350 lieues. Certaines avenues offrent des lignes droites pendant une marche de près de deux heures, ainsi la route de Champlieu dépasse 11 kilomètres.

L'itinéraire adopté m'a conduit sur la route du pont de la Reine, au carrefour d'Orbay où aboutit la grande voie décrivant au cœur de la forêt un circuit à huit pans, et appelé pour cette raison route du grand Octogone. Près du tiers de la surface totale est circonscrit dans cette enceinte, au centre de laquelle la route du petit Octogone reproduit cette même découpure géométrique, décrite plus loin encore par les pans d'une laie. Au milieu se croisent les principales routes de la forêt; celle de Carnois prolongée sous le nom de Mariolle, allant de l'est à l'ouest, n'a pas moins de 15 kilomètres. Le point de rencontre, le carrefour du Puits du Roi, est une étoile à huit bran-

ches offrant dans toutes les directions des perspectives infinies.

J'ai suivi une de ces magiques avenues, appelée la route de Berne et dirigée en ligne droite jusqu'à l'Aisne. Longtemps on est dans la plaine; toute la beauté de la forêt est due à ses arbres et à ses voies aux perspectives profondes. Mais si l'on ne trouve ni grands accidents, ni bizarreries du sol, les hêtres et les chênes atteignent toute leur splendeur. A mon sens, pour être moins célèbre que celle de Fontainebleau, la forêt de Compiègne ne lui cède en rien, même elle a plus de beauté vraiment sylvaine : les arbres y sont autrement vigoureux et la fraîcheur est merveilleuse. Quant aux parties mouvementées : les Beaux-Monts, la vallée du ru de Berne, les collines entre Saint-Jean-aux-Bois et Morienval, elles ont toute la grâce refusée aux gorges de Franchard et d'Apremont.

Après deux heures de marche en plaine sous la voûte des chênes et des hêtres, voici enfin des accidents de terrain avec les Beaux-Monts sur lesquels monte l'avenue de ce nom reliant Compiègne à Vieux-Moulin, massif de relief très accusé, dont les sommets ont été aménagés en belvédère offrant une vue fort belle sur la forêt tout entière.

Des Beaux-Monts j'ai gagné la station de Rethondes par le carrefour du Précipice, d'où le panorama est superbe encore. A la descente j'ai la surprise, jusqu'alors refusée, de rencontrer un troupeau de cerf et de biches. Mon passage n'a pas troublé les jolies bêtes; les biches ont à peine tendu l'oreille et ont continué à brouter pendant que le mâle, ayant encore de courts andouillers, me suivait du regard. Ces animaux sont moins nombreux que l'étendue des bois ne pourrait le faire supposer. Avec les daims on compte à peine quatre cents têtes.

La station de Rethondes, en plein bois, où se fait la jonction des lignes de Soissons et de Pierrefonds, est fréquentée par des trains multiples. Je n'attends pas longtemps dans la petite auberge où je trouve un déjeuner plutôt sommaire. Quelques minutes plus tard, Compiègne.

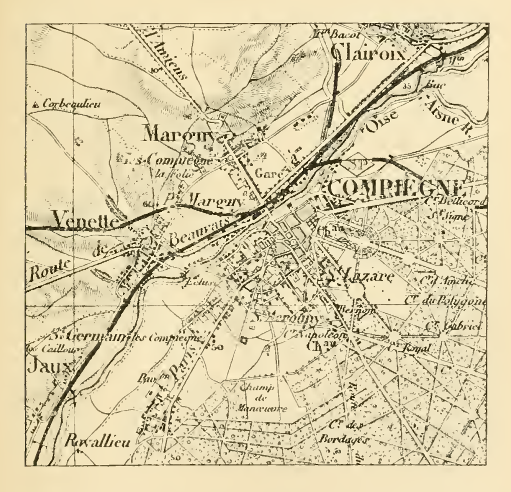
L'arrivée manque un peu de majesté; la gare, très animée, ne répond pas à l'idée que l'on se fait volontiers d'une ville de plaisance où les souverains résidèrent longtemps. Sa façade regarde la classique et banale rangée de cafés et d'hôtels que l'on trouve presque partout. Cependant, le nombre et la tenue des équipages stationnés dans les cours, les voitures de place,

révèlent la vie mondaine de ce chef-lieu d'arrondissement. Compiègne est en effet un lieu de séjour pour une colonie nombreuse, des Anglais surtout. On y réside davantage qu'à Fontainebleau si l'on y vient moins en excursion. Le parc et les forêts sont un attrait. Aussi, malgré l'abandon du château depuis la chute du second Empire, la population continue à s'accroître. De douze mille âmes à la veille de la guerre, elle est passée à plus de seize mille; ce chiffre dépasse même vingt mille si l'on compte, dans l'agglomération, les deux communes de Venette et de Margny sur la rive droite de l'Oise, celle-ci possédant la gare[1].

L'Oise qui vient de recevoir l'Aisne à 2 kilcmètres en amont et devenue, depuis Janville où aboutit le canal latéral, une des grandes voies navigables de France, borde la ville, peu majestueusement d'ailleurs, Compiègne n'ayant pas édifié de belles constructions au long de la rivière. Un pont, œuvre du dix-huitième siècle, franchit, en trois arches, le large ruban d'eaux sans cesse animé par la batellerie; sauf la Seine, aucune de nos artères fluviales n'est aussi fréquentée.

1. Compiègne, 16 503 habitants, dont 2 494 pour la garnison, le collège, etc.; Margny-lès-Compiègne, 2 284; Venette, 1 195.

Le mouvement est toujours considérable à l'entrée de la ville ; la rue Solférino, qui fait suite au pont, a plus de foule que ne le laisserait supposer le nombre d'habitants, mais, au delà,



de chaque côté, c'est le calme provincial complet, sauf aux jours de marché. Cette voie d'accès aboutit devant l'hôtel de ville, édifice intéressant construit à la Renaissance et que l'on a complété de nos jours, avec goût, dans le style de cette même époque. Le palais municipal est une digne

préface aux maisons communes que l'on découvrira en continuant le voyage vers nos villes du nord et la Belgique. Des statues ornent la façade; au centre, Louis XII est représenté à cheval.

Jeanne d'Arc, figurée par une des statues de l'hôtel de ville, est encore en effigie au milieu de la place, la piété des habitants voulut que l'image de l'héroïne se dressât au cœur de la cité où son martyre commença. Compiègne, on le sait, doit son principal renom à la capture de Jeanne dans une sortie malheureuse. Aussi le souvenir de la bonne Lorraine est-il resté vivant.

L'église Saint-Jacques, la principale de Compiègne, rappelle aussi le séjour de Jeanne ; elle y vint communier. C'est un monument intéressant ; certaines parties, notamment le triforium, sont de la belle époque gothique. L'édifice a malheureusement subi des transformations qui lui ont fait perdre en élégance ce qu'il a gagné en somptuosité. Les colonnes de la nef ont été revêtues de boiseries, les faisceaux de colonnettes du chœur furent enrobés dans le marbre, le triforium a reçu la décoration singulière d'une galerie de marbre aux balustres dorés. Extérieurement les lignes sont sèches. En somme, Saint-Jacques de Compiègne ne saurait soutenir

la comparaison avec les cathédrales voisines : Beauvais, Noyon et Senlis.

Du chevet de l'église une rue conduit au château. Ce palais célèbre présente une façade classique et froide. Sur le parc, l'ordonnance a d'ailleurs plus de beauté et de majesté ; elle développe des lignes très nobles en face de superbes parterres et des grands horizons de la forêt.

Le palais de Compiègne n'est plus qu'une sorte de musée formé de l'ameublement et des œuvres d'art réunis par les derniers hôtes. Les souvenirs des Bonaparte dominent.

Le parc, sans être comparable à celui de Versailles, ni même à Rambouillet, est d'un grand charme. Il a plus d'intimité que ses rivaux ; certaines parties sont adorables. Les oiseaux le hantent en foule : au printemps leur concert est incessant. Vertes pelouses, massifs fleuris, statues et vases constituent un ensemble harmonieux et gai, la longue perspective de l'avenue des Beaux-Monts en accroît la magnificence. Le public va surtout visiter la longue galerie de fer revêtue de pampres, rappelant une galanterie de Napoléon à l'adresse de Marie-Louise : il fit établir cette voûte de verdure sur 1 400 mètres de longueur en souvenir d'une tonnelle de Schœnbrunn, affectionnée par l'archiduchesse.

Ce parc et la forêt dans laquelle il fut dessiné, grand charme de Compiègne, lui ont valu de devenir ville de repos et de séjour. A leurs abords s'est créé le quartier des avenues composé de cottages rappelant certaines cités anglaises et séparé du reste de la ville par d'importantes sections du rempart que défendit Jeanne d'Arc. On trouve d'autres débris de murailles entre les habitations de la vieille cité, notamment une tour éventrée à laquelle la tradition donne les noms de Charles le Chauve et de Jeanne d'Arc. Elle fit partie du château fort que les Carlovingiens avaient construit comme citadelle de leur ville. C'est une ruine mal encadrée, au fond d'une cour (1), dans un quartier riche en maisons anciennes. La rue de Paris renferme l'ancien hôtel du Bœuf où Jeanne d'Arc logea. Là encore sont l'église Saint-Antoine, les pauvres restes de la somptueuse abbaye de Saint-Corneille, la charmante église Saint-Germain et la chapelle Saint-Nicolas.

Compiègne n'est pas seulement une ville de caractère aristocratique, elle joue un rôle économique important par sa situation au point de

1. En dépit des efforts de la municipalité et du Touring Club, ce monument vient d'être mutilé par le propriétaire dont on ne voulait pas accepter les prétentions pour la vente.

jonction de plusieurs lignes de chemins de fer et des plus importantes voies navigables du nord de la France. Il est même surprenant qu'un grand centre industriel ne soit pas né sur ce point où les houilles du Nord et de la Belgique, les minerais et les fontes de l'Est peuvent arriver facilement et à bas prix. Les usines sont variées sinon nombreuses, mais, sauf la chapellerie de feutre qui possède une très importante manufacture à Margny, le tissage de toiles dites des Pyrénées — à Margny, — la bonneterie et une fabrique de chocolat, les principales branches d'activité se rattachent aux transports par eau : fabrication de cordages, construction de bateaux, tissage et préparation des sacs et des bâches.

Margny, commune autonome, mais véritable faubourg, renferme les principaux établissements; outre ceux déjà cités, il faut signaler une sucrerie, des carrières, une fabrique de plâtre, une fabrique de produits chimiques, une autre faisant des outils pour cordonniers; la vannerie occupe aussi beaucoup de bras. Cette sèche nomenclature explique la population considérable du groupe et l'importance des affaires traitées par la succursale de la Banque de France. Compiègne fut au soixante-dix-huitième rang en

1903, avec un mouvement de 30 267 700 fr. Elle venait avant d'autres villes plus populeuses ou industrieuses, comme Avignon, Annonay, Montluçon, Lorient, Cherbourg, Périgueux, etc. En 1904 elle passait au cinquante-huitième rang, avant Toulon et Poitiers.

Les trains qui passent incessamment dans la gare, en vue des quais de la rivière et parmi lesquels sont les grands express reliant Paris à la Belgique, à l'Allemagne du Nord, aux pays scandinaves et à la Russie, la circulation incessante des flottes marchandes sur l'Oise, font de Compiègne le théâtre d'une activité intense. L'écluse de Venette qui retient les eaux dans le bief reçut 24 329 bateaux en 1903 ; ils transportaient 3 399 506 tonnes.

De ce mouvement colossal, une bien faible part eut Compiègne pour point de départ et d'arrivée. 35 000 tonnes seulement ont été manutentionnées dans les deux ports de la ville et celui de Venette ; sur ce chiffre de tonnes plus des deux tiers ont été débarquées ; les houilles constituent le grand élément de fret. Des deux ports l'un se nomme le *port à charbons,* l'autre le *port à vins ;* ce dernier seul a quelque outillage : une grue de quatre tonnes.

Compiègne n'est donc qu'un lieu de passage

pour la flotte de milliers de chalands qui parcourt l'Oise et les canaux. Pour voir les réunions de bateaux et la préparation des trains, il faut remonter jusqu'à Janville où aboutit le canal latéral à l'Oise, prolongement du canal de Saint-Quentin. Les bateaux descendus du Nord à l'aide de relais, ceux que l'Aisne a amenés de Lorraine, des Ardennes et de Champagne y sont réunis en convois que les quarante remorqueurs de la rivière conduisent jusqu'à Conflans-Sainte-Honorine pour les confier au touage et au remorquage de la Seine. Les types de bateaux sont assez nombreux pour que l'administration ait dû les classer en huit catégories. La plus importante, placée en tête, compte de 80 à 90 °/₀ de l'effectif; ce sont les lourds bateaux de Flandre et du Hainaut, péniches aux extrémités légèrement arrondies, bélandres à proue et à poupe prismatiques, chalands de canal à avant et arrière bombés. Les plus grands de ces bateaux, dont les dimensions correspondent à celles des écluses, portent jusqu'à 305 tonnes. Plus puissants sont les bateaux des quatrième et cinquième catégories, *picards* et *chalands de rivière;* les premiers, consacrés au trafic entre Chauny et la Seine, portent de 350 à 375 tonnes; les seconds, naviguant seulement sur l'Oise et la Seine, ont

un chargement de 450 à 500 tonnes ; ce sont les Léviathans du réseau.

Parmi les autres catégories, il y a les ardennais, meusiens et mignoles venus par l'Aisne ; les bateaux amenant les houilles et les fers de la Sarre, et appelés bateaux prussiens par les mariniers ; les flûtes, guinois et bateaux d'Arras venus de l'Artois et du Calaisis ; on voit aussi des bateaux hollandais amenés des lointains polders à travers le lacis des canaux du Rhin et de la Meuse ; enfin, une dernière catégorie constitue la flotte de Lilliput : petits bateaux, pontons et margotas.

Les bateaux à vapeur porteurs sont moins nombreux entre Paris et la Belgique ; on en compte de quinze à vingt pouvant transporter chacun de 160 à 220 tonnes par voyage, mais naturellement ces voyages sont plus fréquents, la vitesse dépassant considérablement celle des chalands, réduits, sur les canaux, à 2 kilomètres à l'heure par le halage à l'aide de chevaux, tandis que la vapeur assure une vitesse triple.

Sauf le chemin de halage, aucune voie ne permet de suivre l'Oise, et la rivière ne possède pas de service de bateau à vapeur pour voyageur, puisque la vallée est desservie par une des

grandes lignes de fer européennes. D'ailleurs, il n'y a pas beaucoup de centres de population sur les rives ; excepté Verberie, Pont-Sainte-Maxence et Creil, on ne rencontre que des hameaux sur un long parcours et les grandes routes se tiennent à l'intérieur, loin de la zone des terres inondables.

Jusqu'à l'Authonne, la route de Senlis ne quitte guère la forêt, mais la partie boisée est étroite entre le grand chemin et les prairies riveraines de l'Oise, et l'on a sans cesse des échappées sur la large vallée par l'issue des voies forestières. La course est charmante ; à peine les derniers faubourgs de Compiègne disparus, on voit au bout d'une étroite plaine la ligne sombre des grands bois. Du côté de la rivière apparaît Venette, au pied de pentes douces où les cerisiers abondent. Les fruits, d'une variété noire, sont l'objet d'un commerce assez considérable avec l'Angleterre.

A l'endroit où la route atteint la forêt, s'étend le hameau de Royallieu ; il doit son nom à une maison royale de chasse qui avoisinait une abbaye de bénédictines fondée par Philippe le Bel. Il reste quelques constructions de ce monastère, mais de médiocre intérêt. A la Révolution, l'abbaye existait encore.

Pendant deux lieues la route court sous l'ombrage des chênes et des hêtres, sans cesse traversée par les chemins forestiers offrant des perspectives proches sur la vallée, infinies dans la profondeur des bois, et atteint Lacroix-Saint-Ouen, véritable capitale industrielle de la forêt par ses multiples industries. C'est presque une petite ville où tout le monde est occupé à transformer les arbres forestiers. Les gros troncs, les traverses, les planches, les poutres alimentent un commerce considérable ; le bois de chauffage s'empile dans les chantiers. Le côté curieux du travail local est la production des boîtes en planches et planchettes de hêtre ou des divers bois blancs obtenus dans les coupes. La confiserie s'alimente en grande partie à Lacroix-Saint-Ouen pour ses emballages coquets ; de même la parfumerie et les multiples industries qui ont besoin de caissettes légères ou utilisent le système des colis postaux. Des machines à imprimer ou des fers rougis mettent les noms et les marques de fabrique. Tous ces produits ont leur débouché principal à Paris.

Lacroix-Saint-Ouen n'offre pas d'édifices comparables à ceux des villages de la vallée de l'Authonne ; l'église est ancienne, cependant, et remonte à l'époque romane. Comme la plu-

part des centres de la contrée, le bourg a ses souvenirs mérovingiens. Le bon roi Dagobert, étant à la chasse aux environs avec saint Ouen son confesseur, vit une croix blanche se dessiner sur le sol. De là le nom et le surnom du bourg.

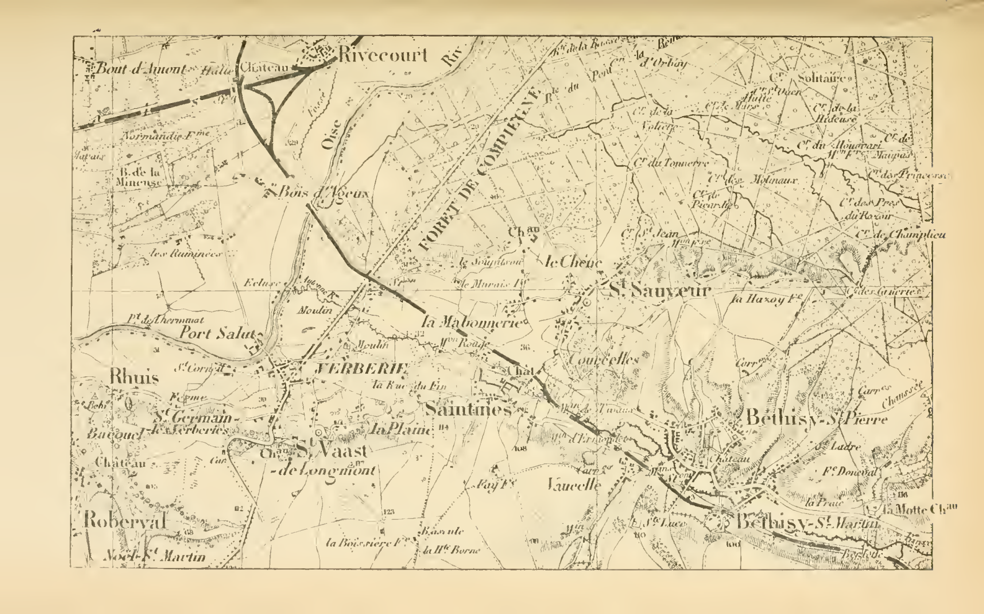
X

LA LIEUE ARCHÉOLOGIQUE

Saintines, les feux de la Saint-Jean et les allumettes. — Un calembour de Henri IV. — Verberie et ses industries. — Faux-cols et manchettes. — Le port de Moru. — La lieue archéologique. — Roberval. — L'abbaye du Moncel. — Pont-Sainte-Maxence. — Une œuvre de Perronet. — La céramique. — Premier tombeau de Voltaire.

Pont-Sainte-Maxence. Avril.

Comment l'État a-t-il été amené à choisir Saintines pour siège d'une de ses manufactures d'allumettes? Un brave homme que j'ai interrogé m'a sérieusement confié que ça devait être à cause des feux de la Saint-Jean. L'usage de faire flamber des fagots en guise de réjouissance en l'honneur du saint a gardé toute sa popularité dans ce village des bords de l'Authonne. On procède à cette illumination à l'occasion d'un pèlerinage attirant près d'une fontaine une foule considérable. Les gens du plateau de Néry et ceux de la vallée profitaient de ce rendez-vous pour vider leurs querelles. De cette coutume de



Rivecourt
Bout d'Amont
Château
Oise
Normandie Fme.
B. de la Mineuse
Bois d'Ageux
FORET DE COMPIEGNE
Solitaire
Cr. du Tonnerre
Cr. des Molinaux
Cr. de Champlieu
le Chêne
St. Sauveur
la Haxoy Fe.
la Mabonnerie
Port Salut
Moulin
Rhuis
VERBERIE
Saintines
St. Germain-lès-Verberie
Bacquel
La Plaine
St. Vaast -de Longmont
Château
Courcelles
Vaucelle
Béthisy-St. Pierre
Béthisy-St. Martin
la Motte Châu
Roberval
Noël-St. Martin
la Boissière Fe.

feux et de ces passions locales, mon interlocuteur concluait donc qu'une fabrique d'allumettes était tout indiquée à Saintines !

La raison serait bien subtile. On ne voit pas les ingénieurs sortis de l'École polytechnique et les graves fonctionnaires de la régie se laisser guider par de telles raisons pour le choix d'un établissement. D'ailleurs, ils n'ont pas eu la peine de chercher. Bien avant la guerre qui nous a obligés à créer le monopole des allumettes pour aider à payer la rançon imposée par les Allemands, Saintines possédait sa fabrique ; l'État n'eut qu'à continuer l'industrie dont il avait exproprié les possesseurs ; il l'a peu à peu développée et transformée. Mais, sans doute, jamais on n'eût songé à ce village écarté pour y installer un semblable établissement.

Saintines est un des plus riants villages de la vallée de l'Authonne ; son château, un peu à l'écart, lui donne un caractère pittoresque, grâce au donjon flanqué de mâchicoulis demeuré debout malgré les changements apportés par les années. Cette tour a son anecdote dans la vie du bon roi Henri. Le Béarnais était venu rendre visite à un de ses fidèles, le seigneur de Saintines, baron de Vieux-Pont ; ce dernier n'avait sans doute pas fait fortune au service de son roi, car voyant

celui-ci s'engager sur le pont-levis délabré, il fut saisi d'effroi et prévint le souverain qu'il y avait danger. A quoi Henri répondit en riant : « Je me plais sur ce *vieux pont!* »

Et le baron de Vieux-Pont, ravi du calembour, prit la phrase royale pour devise de sa maison.

Le vieux pont restauré est solide désormais, mais la famille qui le mit dans ses armes n'en est plus possesseur; existe-t-il même encore des Vieux-Pont? Ceux qui reposent sous les dalles de la belle église du douzième siècle dressant une élégante flèche, sont peut-être les derniers de ces vaillants qui méritèrent la visite de Henri IV.

Avec Saintines finit la longue rue de hameaux, de villages et de bourgs, bordant presque sans interruption la jolie et active rivière d'Authonne. Celle-ci échappe en même temps aux collines; dans une large et verte plaine, elle va rejoindre l'Oise en actionnant encore des moulins. Le dernier pont qui la traverse porte la chaussée de Compiègne à Senlis, formant la rue principale de Verberie, humble bourgade aujourd'hui, mais ancienne résidence des premiers rois français. Là vint mourir Charles-Martel, là commença contre Louis le Débonnaire la lutte de ses fils

Pépin et Louis. Jusqu'à François Ier ce fut un domaine royal, une ville close possédant un palais que les Valois abandonnèrent pour leurs résidences de la vallée de la Loire.

L'illustre cité n'a rien gardé de ce passé ; c'est un bourg allongé depuis le pied des collines jusqu'au pont de l'Oise, ayant toute la banalité des petites villes industrielles du Nord. Car Verberie est surtout un centre de travail : usines et ateliers sont nombreux. A l'embouchure de l'Authonne, de pittoresques constructions anciennes abritent des chamoiseurs ; sur l'autre rive de l'Oise, au hameau de Port-Salut qui dépend de Longueil-Sainte-Marie, de grandes usines (sucrerie, glucoserie), où l'on traite le maïs et les pommes de terre, embrument de leurs fumées un placide paysage. L'industrie principale, celle qui occupe le plus de bras et répand le bien-être, est une occupation féminine : la lingerie. Verberie est le grand centre pour la couture, l'apprêtage et le glaçage des faux-cols, des manchettes, des plastrons et autres accessoires de la chemiserie. Divers ateliers se rencontrent encore dans la ville ; les plus importants fabriquent des poignées de valises et de paniers, en cuir et en métal, des ceintures, des courroies et des agrafes pour la vannerie fine ; la production des

bretelles, celle des chapeaux de femmes et enfin la brosserie complètent les ressources si diverses de l'antique capitale mérovingienne.

L'entrée de Verberie par l'avenue de Compiègne est assez gaie ; de belles demeures bordent cette voie ; au centre, des maisons vieillottes évoquent le temps des diligences ; de sordides quartiers aboutissent au pont de l'Oise, constitué par deux arches de fer supportant un étroit tablier. A côté, au milieu d'un parc apparaît la masse d'un château.

Les rues offrent le spectacle animé du travail des lingères et des repasseuses ; des femmes assises aux fenêtres ou à même la rue cousent la fine toile ; d'autres, debout devant des tables supportant des fourneaux à gaz, donnent du corps, de la raideur et un lustre nacré aux manchettes et aux faux-cols. Cette activité s'étend jusqu'en Beauvaisis, car Longueil-Sainte-Marie possède aussi ses ateliers de lingerie.

Peu d'édifices intéressants à Verberie. La ville royale fut l'objet de saccages tels par les Normands, plus tard par les Anglais, que rien n'est demeuré du passé. Le palais lui-même a été démoli pierre à pierre par les habitants auxquels on l'abandonna pour construire des maisons. Les remparts étaient tombés avant la Révolution.

Cependant l'église a gardé quelques traces du douzième siècle dans les parties respectées par les restaurateurs de la Renaissance, qui sévirent ici comme dans le reste du Valois. Une demeure noble, échappée à l'incendie allumé par les Anglais, fut habitée par Pierre Coquerel, secrétaire de Philippe de Valois ; son logis se nomme aujourd'hui le *Petit Coppy*. Ce personnage affectionnait Verberie ; elle lui doit une chapelle, aujourd'hui ferme, située au pied de la côte de Saint-Vaast-de-Longmont, village que signale de loin la tour romane de son église.

Le plateau du Valois finit ici par un talus assez raide, dominant de près de 90 mètres le calme ruban des eaux de l'Oise. Un point trigonométrique dominant Saint-Vaast, l'Ormelet de Verberie, nom dû à un orme isolé, domine de larges horizons, une grande partie du pays dont la ville était le chef-lieu seigneurial et judiciaire. Car, malgré sa déchéance, Verberie avait gardé un rang administratif supérieur à celui d'aujourd'hui. La justice fut longtemps rendue à l'Ormelet.

Vers l'Oise, le regard se perd sur l'infini des plaines du Beauvaisis, ondulées, accidentées par de petits coteaux isolés ou formant à l'ouest de

Compiègne un massif plus compact dont Jonquières occupe le centre. De toutes parts rayonnent des voies ferrées, vers Compiègne ou Estrées-Saint-Denis ; un autre croisement a lieu près de Rivecourt. Cette région très plane et humide possède de grandes fermes. L'une d'elles, Le Bois-d'Ageux, semblable à une petite place forte par ses murs d'enceinte et ses nombreux bâtiments, avoisine les restes d'un manoir encore entouré de ses douves pleines d'eau ; le colombier féodal est toujours debout. Le terroir dépend de Longueil-Sainte-Marie, village où s'accomplirent les exploits du Grand Ferré, le robuste paysan qui démolissait les Anglais à la douzaine à l'aide de sa hache. Comme Jeanne d'Arc, ce héros sorti de la plèbe a sa statue ; elle se dresse sur la curieuse place de Longueil [1].

J'ai voulu suivre l'Oise par le chemin de halage jusqu'à Pont-Sainte-Maxence. La course est longue, monotone aussi, la rivière se tenant à distance des collines qui portent les hameaux et les bourgs ; mais l'attention est sans cesse solli-

1. Sur Longueil-Sainte-Marie, voyez la 20e série du *Voyage en France,* chapitre II. Sur le Beauvaisis, la 17e série.

citée par les convois de bateaux montant et descendant.

La solitude est complète en dehors de la rivière, les berges ne possèdent aucune habitation ; vers le sud se montre le clocher de Rhuis, au pied d'une colline. A 3 kilomètres du pont de Verberie, voici pourtant la vie : un port bordé de chalands ; des tombereaux viennent au rivage et versent soit sur le quai, soit à même les bateaux, une matière d'un blanc éblouissant. C'est du sable. Ici viennent s'embarquer les produits des importantes carrières de Villeneuve-sur-Verberie, ouvertes à la lisière de la forêt d'Halatte ; ces sables, très recherchés par les usines de Chauny et les verreries du Nord, font de ce rivage sans bourg le deuxième port de l'Oise canalisée. Il porte le nom de Moru, hameau de la commune de Pontpoint, et vient aussitôt après celui de Mériel-et-Méry qui charge des plâtres[1]. Tout ce mouvement de plus de 56 000 tonnes se fait à l'embarquement : Moru ne reçoit pas de marchandises.

Le port de Moru est à l'embouchure d'un ruisseau court mais abondant, formé par des

1. Mouvement du port de Moru en 1903 : 56 418 tonnes ; du port de Mériel-et-Méry, 57 414.

sources nées autour de Roberval et qui fait mouvoir plusieurs moulins pendant sa brève course dans un riant vallon ou dans la plaine de l'Oise. Sur ce vallon s'ouvrent de petits plis où des hameaux se blottissent; il a pour centre Roberval, infime village dont l'église intéressante, bâtie à la jonction de trois ravines, possède une remarquable verrière. Dans un val adjacent, Noël-Saint-Martin montre les ruines d'une des plus curieuses églises romanes du Valois.

Toute la contrée est un véritable musée architectural. Jusqu'à Pont-Sainte-Maxence, centre commercial et administratif de ces bords de l'Oise, les édifices anciens sont si nombreux que l'on a donné le nom de lieue archéologique à la portion de route entre Rhuis et la petite ville. Roberval, outre les églises de son territoire, possède un beau château assis dans un site heureux, au point où se réunissent les divers ruisselets alimentant le ru. Les pentes boisées forment parc et se terminent au-dessus de Rhuis par une sorte de promontoire que couronne un édicule de style antique, belvédère d'où la vue s'étend sur la vallée de l'Oise, dans laquelle étincelle la large, calme et sinueuse rivière sans cesse animée par les convois de

chalands conduits par les remorqueurs et les toueurs.

Rhuis, assis en marge de la plaine, a dans son cimetière une des plus anciennes églises de la contrée, de pur style roman. Le village est infime : poignée de maisons autour de l'antique édifice que domine une tour vénérable.

Après le ru de Roberval, la route de Verberie longe les pentes raides qui partent du plateau de Valois jusqu'à une large échancrure par laquelle on aperçoit les premières futaies de la forêt d'Halatte. Dans ce pli, le hameau de Saint-Pierre-de-Pontpoint s'est formé autour d'une église dont il ne reste que des ruines, mais bien belles ; plus loin, dans la cour d'une ferme, on rencontre les débris d'une chapelle, romane d'origine, comme la plupart des édifices de la contrée. Romane encore, bien que modifiée intérieurement à l'âge gothique, est l'église de Pontpoint placée sous le vocable de Saint-Gervais. Celle-ci, construite peu après l'an mil, est délicieusement obscure, le jour y pénètre très avarement par les étroites fenêtres.

Pontpoint est le cœur de ce canton archéologique. Les simples curieux n'y trouveront peut-être pas sujet d'extase, sinon par la grâce du paysage ; mais les artistes et les savants visitent

avec intérêt tant de vestiges d'époques où l'architecture civile le disputait à l'architecture religieuse pour la science et le goût. Un manoir du quatorzième siècle, appelé Saint-Symphorien, et devenu ferme, a gardé ses belles fenêtres en ogive et à meneaux. Plus loin est une petite chapelle ou oratoire, Notre-Dame de la Paix.

L'Oise, qui a fait un long détour, et dans laquelle s'est miré le village de Sarron, vient retrouver les hauteurs du Valois ; elle anime un des plus beaux sites de sa vallée où l'on retrouve intactes, sauf l'église, les constructions d'une riche abbaye de filles, bâtie à côté du château royal de Fécamp. Grâce à l'intelligence et au goût des propriétaires qui se sont succédé depuis la Révolution, l'opulente demeure monastique a été conservée dans son intégrité. Rares sont aujourd'hui ces palais religieux ; si l'on veut comprendre la vie monastique, il faut venir au Moncel : on y retrouvera la maison de l'abbesse, construite avec une remarquable élégance ; le réfectoire gardant la chaire où l'aumônier faisait de pieuses lectures pendant le repas; la salle capitulaire, une portion du cloître. Ces bâtiments construits avec un grand luxe de matériaux reposent sur des caves monumentales, où l'art qui

inspira les cryptes des cathédrales s'est retrouvé pour abriter, par des voûtes ogivales reposant sur des piliers historiés, la provision de vin des religieuses.

Le Moncel touche à Pont-Sainte-Maxence; c'est le prolongement d'un faubourg de la petite ville qui remplit une des courtes vallées d'érosion du plateau de Valois et ne se compose guère que d'une rue unique, fort large, formée par la grande route de Lille, chaussée très élevée, en contre-bas de laquelle sont des voies anciennes et tranquilles. Cette disposition singulière est l'œuvre du dix-huitième siècle. A cette époque, le grand ingénieur Perronet, qui apporta des transformations si profondes dans l'art des ponts, jeta ici, sur l'Oise, une de ses œuvres les plus hardies, nécessitant le surélèvement des voies d'accès. Ce pont comprend trois arches portées sur quatre piliers ronds accolés par deux, chaque groupe étant relié à l'aide d'une voûte. Sur les culées ainsi formées se dressent des obélisques. La plate-forme, très horizontale, est, avec celles des ponts de Neuilly et de Courbevoie, une des premières applications du principe nouveau qui abandonnait la courbure jusqu'alors employée et qui fut souvent un dos d'âne très accentué.

Mais pour obtenir ce résultat, il fallait élever beaucoup les chaussées au-dessus du sol riverain. C'est pourquoi la grande route, devenue voie maîtresse de la ville, domine les vieux quartiers.

Un autre pont avait précédé celui-ci ; l'Oise fut sans doute franchie dès les temps historiques par un ouvrage fixe : de là ce nom donné à la bourgade d'entrée dans le pays des Sylvanectes. Le surnom de Sainte-Maxence n'est guère utilisé dans le langage local ; déjà, quand Arthur Young était l'hôte de la famille de Larochefoucauld à Liancourt, on disait : Pont — tout court.

La ville s'étend sur chaque rive ; au nord la direction vers les provinces flamandes a valu au quartier prolongé jusqu'à la gare le nom de faubourg de Flandres. La route s'élance en ligne droite dans les campagnes du Beauvaisis pour s'infléchir près du château de Plessis-Villette où fut longtemps déposé le cœur de Voltaire, le reste du corps étant à l'abbaye de Sellières, près de Romilly-sur-Seine[1]. Le philosophe y habita longtemps, attiré par « Belle et Bonne », la charmante Mlle de Varicourt, qui épousa ce grand

1. 21e série du *Voyage en France,* chapitre V.

libertin de marquis de Villette. On conserve dans la bibliothèque de nombreux autographes de Voltaire et d'autres écrivains. Le château est au milieu d'une région très humide, ancien marais desséché exploité pour la tourbe.

Le faubourg de Flandres est le quartier industriel de Pont-Sainte-Maxence ; là sont de grandes usines céramiques, produisant surtout des carrelages et pavages ; là encore sont des ateliers pour la préparation des brosses et des soies et diverses matières premières de la brosserie. D'autres industries fort actives animent Pont. On y fabrique les tubes en carton employés dans les filatures pour enrouler les fils. La production des lampes, la passementerie, les produits chimiques, la féculerie occupent beaucoup de bras. La manufacture de carreaux et pavés de grès ordinaire ou teinté est une immigration de notre chère Lorraine perdue ; elle a été transportée de Sarreguemines en 1882.

La rive gauche, c'est-à-dire la ville proprement dite, a moins l'aspect manufacturier ; cependant la chaussée centrale, si large et régulière, a reçu les rails d'un chemin de fer industriel amenant les sables des environs de Fleurines, dans la forêt d'Halatte. Cette matière est embarquée sur le port de Pont en quantité moins considé-

rable qu'à Moru [1], mais entretient cependant beaucoup d'animation sur ce rivage de l'Oise. Les terres pour la céramique, les houilles, les mélasses achèvent de donner au port un rang important.

La grande chaussée centrale franchit sur des ponts les vieilles ruelles de la ville primitive ; elle laisse à l'écart les anciens quartiers commerçants et la belle église Sainte-Maxence, édifice ogival construit à l'époque de la Renaissance : l'art nouveau auquel on dut tant de palais superbes et de si médiocres églises a largement marqué son influence ; la haute tour servant de clocher en est complètement imprégnée. L'ensemble a de la grandeur et ne dépare pas ce musée monumental qu'est le Valois.

Pas d'autres traces du passé, sinon un pan de murailles percé d'une grande porte et de deux fenêtres à croisillons où la tradition locale voit les restes du *palais de l'Yvraine,* habitation des ducs de Bourgogne.

Malgré son activité manufacturière et son port, Pont-Sainte-Maxence ne s'est pas accrue depuis le commencement du siècle ; deux fois plus popu-

---

1. 36 790 tonnes, pour la plupart de sable, ont été embarquées en 1902.

leuse jadis que Creil, elle est aujourd'hui bien dépassée par celle-ci, devenue une des ruches ouvrières de la région de Paris [1]. Mais Creil eut la bonne fortune d'être à l'un des principaux points de jonction des chemins de fer, ce qui lui a attiré la grande industrie.

---

1. Creil, qui avait 1 161 habitants au commencement du dix-neuvième siècle, en compte 9 125 au recensement de 1901 ; près de 20 000 (exactement 19 422) avec Montataire et Nogent-les-Vierges qui lui sont contigus. Pont-Sainte-Maxence, pendant la même période, est passée de 2 589 à 2 615.

XI

LE PAYS DES SYLVANECTES

Entrée dans la forêt d'Halatte. — Le mont Pagnotte. — Les sablières de Fleurines. — A travers la forêt. — Arrivée à Senlis. — Une ville déchue. — La cathédrale et les églises désaffectées. — Les cressonnières de la Nonette. — L'exemple d'Erfurt.

Senlis. Avril.

Échappée à la double rangée de maisons qui en faisait la principale rue de Pont-Sainte-Maxence, la grande route de Paris s'élève dans le vallon, dont les eaux s'amassent en étangs ; d'énormes remblais lui permettent d'atteindre, à une hauteur grande déjà, les flancs de la colline portant les futaies d'Halatte. La pente se fait raide, pourtant les rails du chemin de fer des sablières suivent fidèlement la chaussée. La petite locomotive peut monter allègrement, elle remorque alors des wagons vides. A la descente, elle devra plutôt retenir sa file de véhicules.

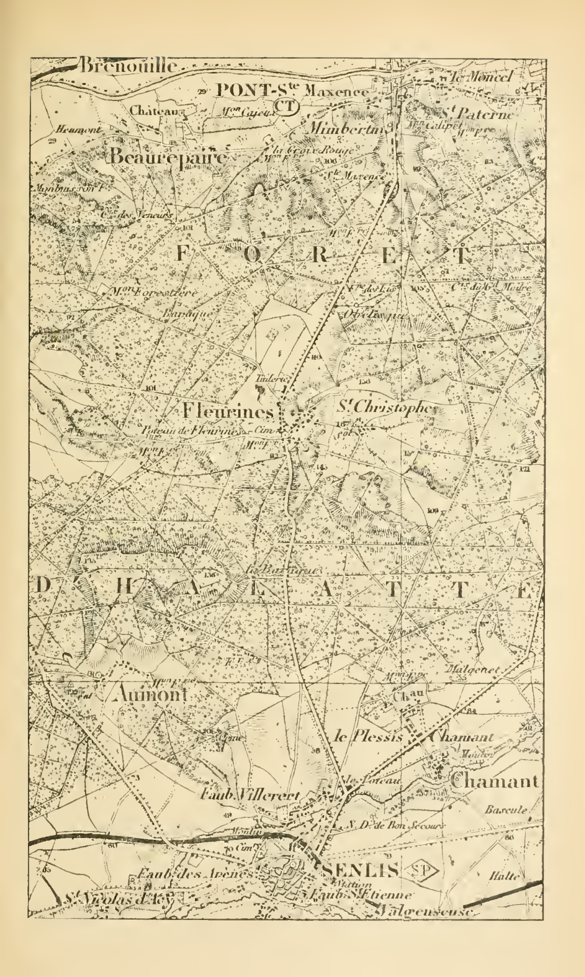
Par l'ouverture d'un vallon latéral, une colline plus haute, presque isolée, semble surgir au-

dessus des nappes moutonnantes de la forêt : c'est le « mont » Pagnotte, point culminant du Valois, d'où l'on jouit d'une vue immense sur la petite province, le Beauvaisis presque entier et les hauteurs lointaines de Picardie, de la Goële et du Parisis.

Par les tranchées, les coteaux que l'on gravit montrent à nu leur contexture. C'est un amas de sable agglutiné, supportant une roche friable. Des carrières abandonnées, d'où l'on a tiré une grande partie des constructions du pays, creusent cette couche de pierre ; les déblais accumulés ont été forés en terriers par une multitude de lapins.

Bientôt les parois font place à des pentes plus molles ; la forêt masque entièrement le sol sous le feutrage des plantes du sous-bois. Cette futaie se compose surtout de hêtres et de chênes ; les écureuils jouent dans les branches. La végétation est plus vigoureuse qu'on ne le supposerait, dans une arène aussi inconsistante ; quelques arbres sont superbes par leur venue, leur port et leur régularité.

Au point culminant s'étend une vaste clairière, dans laquelle la petite voie ferrée se détourne de la route pour aboutir aux carrières de sable blanc creusées dans des coteaux. Ces exploi-


Brenouille
PONT-Ste Maxence
le Moncel
Château
CT
St Paterne
Mimbertin
Beaurepaire
la Croix Rouge
F O R Ê T
Mon Forestière
Baraque
Obélisque
Tuilerie
Fleurines
St Christophe
Poteau de Fleurines
La Baraque
D' H A L A T T E
Malgenet
Aumont
Chau
le Plessis
Chamant
le Poteau
Chamant
Faub. Villevert
Bascule
N. D. de Bon Secours
SENLIS
SP
Faub. des Arènes
Station
Halte
St Nicolas d'Acy
Faub. St Etienne
Valgenseuse

tations font tache dans la forêt par les immenses amas de déblais provenant des terres de couverture et des couches inutilisables. La clairière possède un sol meilleur, les cultures sont belles, des pommiers les encadrent, donnant de la variété à ce terroir agricole. Au milieu, bordant la route, est le village de Fleurines. Ce centre sylvain possède une église de la Renaissance avec de jolis détails flamboyants, notamment au-dessus de son double porche. En face, la mairie se couronne fièrement d'un campanile. Une partie des habitations couvrent des pentes couronnées par Saint-Christophe, hameau entouré d'énormes meules de blé.

La forêt, vers Fleurines, se plisse de ravins allant aboutir à la vallée de l'Oise; le plus long, étroit et sinueux, s'épanouira en une belle conque de verdure encadrant Verneuil, un des villages les plus riants de la grande banlieue parisienne. Dans ce couloir d'érosion est enfermé le hameau très allongé de Mont-la-Ville.

Au sud, la route, jadis fort large, réduite aujourd'hui à un ruban régulier, entre de grands trottoirs, a été bordée de pins contrastant par leur verdure sombre avec les massifs de chênes. Entre les arbres, des allées fuient au loin. La forêt d'Halatte, de ce côté surtout, est admira-

blement percée et se prête à merveille aux chasses à courre ; elle est peuplée de cerfs et de chevreuils ; deux fois par semaine, pendant la saison, l'équipage du comte de Valon vient se lancer sur la piste des grands ruminants.

Halatte est un bien modeste massif auprès des autres lambeaux de l'immense forêt qui valut jadis aux habitants du Valois le nom de Sylvanectes, dont on retrouve la trace dans celui de Senlis. Cependant il couvre encore 4 290 hectares. La sylve, très dense sauf à la clairière de Fleurines, se relie aux forêts voisines par les grands bois dont Apremont est entouré ; la vallée de la Nonette et les bassins de Chantilly la séparent seuls des forêts de Chantilly et d'Ermenonville.

La route s'en va à travers la belle futaie coupée à chaque instant par les avenues solennelles et solitaires. Quand, enfin, éclate la grande lumière, on a l'apparition majestueuse de la cathédrale de Senlis, dressant sa tour haute et mince au milieu de campagnes presque entièrement couvertes de bois.

L'espèce de clairière où l'on pénètre fait partie de la région hippique de Chantilly. On longe un parc aux vastes pelouses, qu'animent souvent des chevaux de pure race ; on peut voir les belles

bêtes se livrer aux courses sur une piste d'entraînement. C'est le domaine de Chamant, dont le haras est célèbre dans le monde des sports. Les toits aigus pointant au-dessus des arbres sont ceux du château qui a succédé au château des Saint-Simon, devenu plus tard propriété de membres de la famille Bonaparte : le général Leclerc et Lucien, prince de Canino.

La route atteint les bords d'une des branches de la Nonette et devient, à travers le faubourg de Villevert, une admirable avenue de quatre rangées d'arbres formant un accès presque royal à l'antique cité de Senlis, si déchue après la perte de son évêché et, surtout, depuis la création des voies ferrées qui ont déplacé au profit de Creil les relations entre Paris et les villes du Nord.

Senlis ne fut jamais une ville bien populeuse ; en dépit de ceux de ses enfants qui voient en elle une des grandes métropoles de la Gaule, elle n'a été qu'une modeste cité, même à son époque de splendeur. Son étendue aux divers âges est d'ailleurs rigoureusement dessinée sur le sol même. La ville romaine a laissé subsister ses remparts dont on suit le tracé dans les cours, les jardins et les constructions modernes. La surface de cette cité primitive atteint à peine

le cinquième de l'agglomération actuelle, cependant modeste, dont l'enceinte féodale est délimitée par les boulevards qui font un cadre si ombreux. L'ovale formé par la muraille romaine a 312 mètres de longueur sur une largeur de 242, et le développement est de 840 mètres seulement. Mais ce corset de pierre était une défense puissante à l'époque où il fut établi : 7 mètres de hauteur, 4 mètres d'épaisseur, tel était l'obstacle opposé à l'ennemi. Quand la cité, devenue chef-lieu d'un diocèse, eut pris de l'essor, les maisons submergèrent la muraille : la ville étendue au loin dut être dotée d'une enceinte nouvelle. Celle-ci a été détruite seulement en 1827, et remplacée par les allées d'arbres qui enchâssent Senlis.

Depuis lors, malgré l'isolement, Senlis s'est accrue : de 4 800 âmes la population est passée à plus de 7 000 [1]. Cette augmentation est partiellement due au courant de villégiature qui se porte dans ce pays forestier. Senlis a même retenu beaucoup d'hôtes séduits par son calme et ses campagnes fraîches et boisées.

On en juge par le mouvement de la gare,

---

1. 7 115 au recensement de 1901, dont 1 205 pour la garnison et autres « comptés à part ».

simple et modeste. De nombreux équipages y stationnent, attendant ou amenant châtelains et invités des beaux domaines de la contrée. Ils arrivent par un mail solennel planté de grands arbres, sur lequel débouchent les boulevards, non moins ombragés.

L'intérieur, calme, presque monacal, séduit à la fois par sa mélancolie et les traces d'un passé moins chétif que le rôle présent de la ville. Chef-lieu d'un diocèse, résidence royale jusqu'au règne de Henri IV, Senlis a été dotée d'édifices publics très nombreux dont la plupart subsistent encore, toutefois profondément modifiés dans leur destination. Pour les découvrir, il faut quitter la rue de la République, longue voie régulière tracée pour le passage des grandes routes et dans laquelle se porte presque toute l'animation, faible d'ailleurs.

Voici, au bord d'une rue courte et morose, l'ancienne église Saint-Pierre, type charmant du style ogival, flanquée d'une tour de la Renaissance voisine d'une autre tour à flèche de pierre, dont la partie inférieure remonte à l'époque romane. Ce bel édifice, où le gothique flamboyant se montre avec toute sa somptuosité, est abandonné par le culte : on l'a transformé en halle. Plus triste encore est le sort d'une autre église,

toute proche, Saint-Frambourg. Celle-ci n'a pas l'opulence architecturale de Saint-Pierre, mais attire les archéologues par la belle unité de son plan et ses proportions heureuses. Cela ne l'a pas sauvée d'un rôle trivial; si l'on n'y vend pas des lapins et du cresson : elle est devenue un manège pour le régiment de cavalerie stationné à Senlis; les clés de voûte, si délicatement ciselées, dominent une piste où viennent, chaque jour, trotter les chevaux; les murs sont couverts de paillassons : ce n'est point pour les protéger, mais afin de rendre leur contact moins dur.

Notre-Dame, cathédrale de Senlis jusqu'à la suppression de l'évêché, a heureusement échappé à cet abandon et à l'utilisation prosaïque; malgré quelques réfections partielles, elle nous est parvenue avec toute la richesse et la souplesse du gothique flamboyant. Les bras du transept sont merveilleusement fouillés par les sculpteurs; le clocher, très haut, hardi, plus ancien, car il remonte au début du treizième siècle, est d'une élégance admirable, flanqué de tourelles ajourées et surmonté par une flèche dentelée; une mousse à teinte de bronze, appliquée telle une délicate patine, fait ressortir les motifs ornementaux qui rappellent certaines églises de Bretagne, comme Saint-Pol-de-Léon et Quimper. Le porche, peu-

plé de statues et de statuettes, ne produit pas une impression semblable : il est sec et froid. Par contre les entrées latérales sont charmantes.

L'intérieur reste digne de l'aspect général de l'édifice au dehors ; si la nef est courte, le chœur est saisissant par sa profondeur ; le déambulatoire imprime une sensation de grandeur, les bras courts du transept sont parmi les œuvres les plus parfaites du gothique flamboyant ; de belles roses occupent le sommet de fenêtres reposant sur trois autres ouvertures, au pied desquelles court la galerie du triforium.

La cathédrale est entourée de quelques constructions accroissant le caractère de ce coin tranquille de vieille ville où l'herbe pousse entre les pavés. Près du chevet, l'ancien évêché est occupé aujourd'hui par la chambre des notaires et quelques collections archéologiques ; l'édifice fut construit en partie sur un pan de muraille romaine. Vers la façade de la cathédrale un vieux logis, appelé maison de Raoul de Vermandois, est d'un effet pittoresque par sa tourelle octogonale.

Devant le parvis, dans un dédale de petites rues et de passages, sont les restes du château où résidèrent longtemps les rois. Ces pauvres débris, intéressants par les souvenirs évoqués

plus que par leur majesté, ont eu la bonne fortune de devenir la propriété d'un citoyen qui les entoure d'un culte pieux : on peut suivre encore, par les lignes architecturales, diverses époques de l'art en France, depuis les temps gallo-romains jusqu'à la Renaissance. Ce palais, assis à l'une des entrées de la cité antique, s'appuie sur le rempart.

Tout autour, dans les vieilles ruelles et les impasses, sont d'autres vestiges du passé. Les ruines du prieuré Saint-Maurice attirent les savants ; l'ancienne hostellerie des Trois-Pots, fameuse depuis le Moyen Age, n'est plus qu'une habitation ayant toujours ses armes parlantes sculptées dans la pierre : trois vases. De ce côté, la ville a gardé son vieux caractère : les rues sont demeurées tortueuses ; elles ont même conservé leurs noms anciens, si pleins de saveur, qui ramènent loin de notre temps : rue aux Fromages, rue Marché-aux-Lapins, rue aux Balais, place aux Gâteaux, rue de l'Apport-aux-Pains. L'église Saint-Aignan, centre paroissial de ce quartier encore commerçant aujourd'hui, est devenue le théâtre : singulière destinée pour un monument dont la tour est romane et le reste ogival ! Près de là se montre l'hôtel de ville, œuvre de la Renaissance assez intéressante, bien

que ne pouvant être comparée aux grandes maisons communes du Nord. La façade possède un buste de Henri IV, avec ces mots extraits d'une charte donnée par le roi :

Mon heur a pris son commencement en la ville de Senlis, dont il s'est depuis semé et augmenté par tout notre royaume.

Senlis fut en effet une des cités qui tinrent le plus ardemment en faveur du Béarnais. En 1589 elle avait appelé les troupes royales, et, malgré une attaque furieuse, avait tenu jusqu'au moment où des secours lui permirent de battre le duc d'Aumale dans la vallée de la Nonette. Cette victoire, qui assurait à Henri IV la maîtrise des routes vers le nord, est donc considérée par ce prince comme le commencement de ses succès.

Une rue en pente rapide conduit à la Nonette ou aux boulevards qui ont remplacé les fortifications, derrière lesquelles les Senlissiens de 1589 résistèrent aux ligueurs. De ces promenades désertes on jouit d'une vue intime sur la vallée remplie de petits jardins potagers et la ville haute formant un curieux amphithéâtre dominé par la masse superbe de la cathédrale. Ces voies, dont l'ensemble décrit un ovale, ont conservé les noms d'autrefois : boulevard de la Contrescarpe, remparts des Otages, remparts de

l'Escalade ; les rues qui y aboutissent ont beaucoup de vieux logis. Au coin de la large rue de Paris, l'ancien couvent des Carmes est devenu quartier de cavalerie. Sa chapelle profile un élégant pignon. Une autre maison religieuse, l'abbaye de Saint-Vincent, dont les bâtiments ont été réunis à un couvent de la Présentation, est transformée en collège.

Le calme est absolu dans toutes ces artères, larges boulevards ou ruelles. Aucune voiture ne secoue le pavé, nul bruit de travail ne se fait entendre. Senlis fut pourtant une cité d'artisans : ses drapiers étaient réputés, et ses forgerons produisaient des casques ou heaumes fort appréciés par les gens d'armes. On chercherait vainement aujourd'hui le moindre atelier de ferronnier; mais peut-être faut-il attribuer à cette industrie le nom de la rue du Haume.

Senlis mérite une visite, bien que l'on n'ait rien fait pour attirer l'étranger ou conserver les monuments que la Révolution avait enlevés au culte. Ces édifices sont clos ou inabordables; le rempart romain est masqué par les constructions. Enfin, les arènes dont on avait commencé la mise au jour sont en grande partie enfouies. Elles seraient cependant une attraction, car, en dehors des arènes de Lutèce et de celles de Ba-

vai, la région parisienne et le Nord n'ont pas gardé d'amphithéâtre romain.

L'activité manufacturière n'est pas complètement absente : elle s'est portée hors de l'enceinte. Une grande manufacture de carton et des fabriques de perles en métal sont les établissements principaux. La vallée de la Nonette a beaucoup de jardins maraîchers ; les cressonnières y sont nombreuses.

Les vallons du Valois se prêtent à merveille à la création des cressonnières. Les eaux des pluies tombées sur le plateau filtrent lentement, à travers le sol arable et la belle roche blanche qui a permis de construire tant de beaux édifices, et vont ressortir en fontaines abondantes et limpides dans les plis d'érosion. L'épaisseur de ce filtre détruit l'effet que pourrait produire l'abondance des fumures nécessaires à la culture des céréales et de la betterave : engrais chimiques, fumiers, gadoues de Paris amenées par le chemin de fer.

Le fond des ravines et des vallons, très plat, était comme disposé à l'avance pour la préparation des « fosses » à cresson. La ressemblance de ces terrains avec ceux d'Erfurt dans la Saxe prussienne actuelle et leur abondance en eaux pures frappa un habitant de la région de Senlis,

venu en 1809 à la suite des armées. M. Héricart de Thury raconte que M. Cardon, visitant les environs d'Erfurt par un temps de neige, fut surpris de voir des fossés longs de 3 à 4 mètres remplis d'une luxuriante verdure. Il s'en approcha et reconnut du cresson de fontaine. C'était un observateur sagace et avisé : il se renseigna et apprit que la culture du cresson remontait à plusieurs années déjà ; la ville, possesseur du terrain et des sources, les louait 60 000 fr. par an.

Frappé de ce qu'il avait vu, M. Cardon s'aboucha avec deux ouvriers cressonniers d'Erfurt et les amena avec lui dans la vallée de la Nonette, à Saint-Léonard, commune dont il devint maire, et installa des cultures de cresson sur 12 arpents. Malgré la défection de ses chefs ouvriers allemands, qui s'installèrent à leur compte, il pouvait, dès 1811, achever ses travaux, assez importants, car il dut établir une digue pour séparer ses fosses des eaux de crues amenées de la Nonette. Après quelques déboires, M. Cardon parvint à posséder, vers 1836, trois cressonnières ayant une superficie totale de 92 000 pieds carrés. A ce moment, la vente du cresson avait pris un développement considérable ; avant les cressonnières artificielles on vendait à Paris pour 400 ou 500 fr. de cresson par jour en été, pour

moitié moins en hiver ; en 1836, on estimait la valeur journalière à 6 000 fr. et le mouvement annuel d'affaires à 150 000 fr. y compris la vente aux hôpitaux et aux pharmaciens. Actuellement, aux halles centrales seulement, on vend à la criée près de 6 millions de kilogrammes de cresson, par paniers de 240 bottes.

Senlis, Saint-Léonard, toute la vallée de la Nonette font toujours du cresson en abondance, mais peut-être sont-ils dépassés ; la statistique annuelle sur l'alimentation de Paris ne signale pas Senlis parmi les principaux centres de production, qui sont : Gonesse, Saint-Gratien, Creil, Méru, Crépy et La Ferté-Alais [1].

Mais c'est autour de Senlis qu'est née cette branche intéressante de l'agriculture française ; elle méritait donc d'être signalée à propos de la ville, dont la gare est d'ailleurs un des points d'expédition des paniers à cresson.

1. Sur la culture du cresson, voyez la 7e série (Saint-Symphorien-d'Ozon, chapitre VI). Je signale encore les cressonnières de Provins (43e série), La Ferté-Alais (44e série), Chars (45e série), et, dans le présent volume, pages 68, 81, 192, 264 et 329.

XII

LE DÉSERT D'ERMENONVILLE

La culture de la betterave autour de Senlis. — La butte de Montépilloy et ses ruines. — La vallée de l'Aunette. — L'abbaye de la Victoire. — La Nonette en forêt. — Dans la forêt d'Ermenonville. — Le désert. — Les ruines de Chaalis. — Ermenonville. — Le château et le parc. — Pot-pourri de mythologie et de philosophie. — Le tombeau et les souvenirs de Jean-Jacques Rousseau.

Le Plessis-Belleville. Mars.

La région de Senlis est loin de se consacrer exclusivement à l'exploitation des bois et à la culture du cresson : le plateau essarté est une des régions agricoles les plus actives et les plus riches de la France, grâce à la betterave qui alimente plusieurs grandes sucreries. Partout où les bois n'étaient pas domaniaux, ils ont fait place à des guérets. De chaque côté les villages de la vallée de la Nonette ont ainsi gagné une zone agricole. Seul Chantilly est entièrement entre les futaies ; les rares champs de sa banlieue sont cultivés par les gardes-chasse, soit pour

leur subsistance, soit en sarrasin destiné à rester sur pied pour entretenir faisans et perdreaux. On trouve des récoltes moins fallacieuses à partir de Vineuil, village qui a vue sur le château de Chantilly par une large échappée.

Le sol est assez maigre de ce côté, à en juger par les carrières de pierre à macadam ouvertes dans les clairières. Mais les détritus de Paris lui apportent la fertilité. Le transport des gadoues est une source appréciable de trafic pour le chemin de fer.

A l'est de Senlis, où les forêts disparaissent jusqu'à la grande sylve de Retz, l'étendue des cultures est immense ; le plateau semble sans fin : il s'ouvre comme un éventail entre les sombres hauteurs de la forêt d'Halatte et la plaine onduleuse et basse de la forêt d'Ermenonville. A mesure qu'on y pénètre par la route de Crépy, tracée inflexiblement droite sur 18 kilomètres, ou par le chemin de fer, la plaine est de plus en plus nue. Seuls les arbres qui bordent l'interminable chaussée, les remises à gibier, les meules de blé rompraient l'uniformité si l'érosion qui donna au plateau cette horizontalité n'avait respecté quelques lambeaux de sol plus résistant, devenus comme des massifs insulaires au milieu de la mer verdoyante des moissons.

Un de ces îlots, de médiocre étendue, Montépilloy, est pourtant d'un grand effet dans le paysage ; il fut choisi de bonne heure comme site d'une forteresse que releva Louis d'Orléans, le grand bâtisseur. Ce fut un des plus puissants châteaux du Valois. Moins heureux que Pierrefonds, il n'est plus qu'une ruine. Mais les siècles ont respecté le plan général : on peut suivre toutes les lignes des défenses ; les fossés entourent encore l'antique castel : leurs 15 mètres de largeur disent quelle fut la puissance du lieu. Au-dessus des restes de courtines et de tours, surgit un colossal pan de muraille, haut de 45 mètres, paroi d'un donjon cylindrique. Vue de la base du coteau, cette aiguille géante à travers laquelle on aperçoit le jour par l'ouverture béante des fenêtres est d'un effet saisissant dans l'air gris de cet après-midi de mars. Sur le versant sud, le débris de donjon a gardé la base d'une galerie en encorbellement ; à ses pieds d'autres restes du château, donjon à faces régulières, tour, corps de logis dont il est difficile de déterminer l'usage.

L'antique manoir, qui appartint aux Bouteiller de Senlis et aux Montmorency, abrite aujourd'hui une ferme, assise entre les fossés et les substructions. Cadre bien rébarbatif pour la vie

rustique qui s’y déroule désormais. Le fermier laisse librement errer dans ce domaine.

Des abords, la vue est immense sur presque tout le Valois et le manteau sombre des forêts. En cette saison, le plateau est assez morne ; les guérets bruns, les moissons futures aux pointes roussies sont d’un aspect très mélancolique. Il faudra mai pour donner à ces campagnes l’opulence des moires formées par les nappes agitées des céréales.

Autour du château de Montépilloy, un village s’est blotti ; exigu, ne groupant pas 200 âmes, il domine fièrement la plaine et les plis peu accentués où coulent l’Aunette et la Nonette, bordées de hameaux. Les centres de population sont rares, sinon au long des cours d’eau et à la lisière des forêts ; la campagne est à peine accidentée par des fermes aux constructions très amples. Des cheminées révèlent les fabriques de sucre, qui font la richesse du pays en développant la culture de la betterave.

La population est peu considérable dans cette zone agricole ; aussi la main-d’œuvre ferait-elle défaut, si les grands propriétaires et les fabricants de sucre qui font cultiver de grandes surfaces n’avaient la ressource de la main-d’œuvre belge. Baudrillart, dans son enquête sur les popula-

tions agricoles de l'île de France, a constaté 10 °/₀ de Belges en temps ordinaire, 30 °/₀ à l'époque de la moisson. Une partie de ces étrangers font souche en épousant des filles du pays; de même les immigrants venus du centre de la France, des Nivernais surtout, comme bouviers. Ce courant s'est produit avec l'introduction du bétail : les conducteurs sont restés.

La sucrerie n'est pas concentrée en établissements colossaux ; une des fabriques comprend autour de Montépilloy trois usines distinctes : à Baron sur la Nonette, Barbery sur l'Aunette, Beaurains au cœur du plateau, près de la gare de Fresnoy-le-Luat. Mais l'ensemble de la production constitue une des principales manufactures de ce genre pour la région du Nord.

Dans ces campagnes vouées à la grande culture, il ne faut guère chercher de beaux paysages; cependant quelques bouquets de bois en relèvent la vulgarité ; il y a des coins gracieux au long de l'Aunette, grâce à la fraîcheur des eaux. Ognon, un des villages qui dominent le ru, doit au voisinage de la forêt d'Halatte, à son château, à son parc, que, dit-on, Le Nôtre traça, de constituer un site heureux. Ognon a conservé une des maladreries si communes au Moyen Age; ce vénérable logis du onzième siècle sert de maison

d'école. Brasseuse, autre village, fut une surprise pour Arthur Young, quand il faisait son enquête agricole sur la France, si précieuse à consulter aujourd'hui ; il était allé rendre visite à Mme de Pont, sœur de la duchesse de Liancourt : « Quelle fut ma surprise, dit-il, de trouver un grand agriculteur dans cette vicomtesse ! Une dame, une Française, assez jeune encore pour goûter tous les plaisirs de Paris, vivant à la campagne et s'occupant de ses terres : c'était un spectacle inattendu. Elle fait probablement plus de luzerne que qui que ce soit en Europe : 250 arpents. Elle me donna, avec un agrément et une simplicité charmante, des détails sur sa luzernière et sa laiterie. » Mme de Pont fut donc un précurseur pour ce Valois, aujourd'hui un des plus riches terroirs agricoles de France.

Comme le reste du Valois, tout le plateau jusqu'à Crépy possède d'intéressantes églises, souvent signalées de loin par de belles flèches à crochets. Peu de villages ne méritent pas une visite, car presque tous ont gardé quelque remarquable monument des époques de foi, avec des verrières, des statues, des œuvres d'art échappées aux commotions politiques et religieuses ; ainsi Bray, Rully, Le Luat-en-Fresnoy. Ainsi encore Auger-Saint-Vincent, où la haute

flèche de l'église, une ferme très ample, le château, les maisons couvertes de chaume du hameau de Saint-Mard, forment décor.

La vallée supérieure de la Nonette a plus de variété dans les paysages et possède des monuments autrement curieux encore, où les touristes se portent volontiers. Bien que les goûts aient changé et que les préoccupations littéraires tiennent fort peu de place dans les pensers actuels, le souvenir de Jean-Jacques Rousseau suffit à attirer nombre de visiteurs à Ermenonville.

On n'y va guère par Senlis, depuis que le chemin de fer conduit à une lieue à peine du tombeau du philosophe ; mais le trajet entre la gare du Plessis-Belleville et Ermenonville est sans intérêt : c'est une des parties les plus monotones du plateau de Valois. La course par Senlis, si elle est longue, est autrement curieuse.

A peine a-t-on dépassé les grandes cultures maraîchères étendues sur les bords de la Nonette jusqu'à Villemétrie. que l'on aborde les bois où se confondent les deux forêts de Pontarmé et d'Ermenonville. A la lisière est un des sites historiques du Valois, l'antique abbaye de la Victoire, fondée par Philippe-Auguste en mémoire de la journée de Bouvines ; elle est en ruines, comme

tant d'autres monastères de la région ; mais la Révolution n'y fut pour rien : au moment du grand ouragan qui emporta les communautés, la Victoire était détruite depuis près de dix ans. Ce qu'il en reste fait regretter la ruine : ce sont trois travées de l'église et des débris de sculptures. Çà et là des pans de murailles revêtus de lierre sont l'ornement d'un parc entretenu avec goût.

L'abbaye était une des branches de revenu des évêques de Senlis, abbés commendataires du lieu ; elle leur rapportait 14 000 livres chaque année. Les dépendances s'étendaient jusqu'au village de Mont-l'Évêque où les prélats possédaient un beau château, encore habité aujourd'hui et entouré d'un parc arrosé par la Nonette. Par leur nudité, les pentes des coteaux et le plateau contrastent avec le sillon verdoyant et frais où la riviérette s'accroît de sources captées pour l'alimentation de cressonnières. Les parties sèches reposent sur une couche épaisse de calcaire à grain fin, exploitée pour la pierre de taille. Les carrières s'étendent jusqu'à Borest.

La Nonette, dans cette partie supérieure de son cours, ne quitte guère les cressonnières ; les eaux qu'elle roule ont été utilisées dans les *fosses* de Baron, Montlognon, Fontaine-les-Corps-Nuds

et Borest. La pureté de ces ondes est parfaite, grâce à leur filtration dans les sables.

Le chemin d'Ermenonville délaisse les bords de la jolie rivière pour pénétrer dans la forêt. Cette partie des grands bois, étendus jusqu'à l'Oise en une nappe continue et dont le nom change selon la division des domaines jadis : forêts de Pontarmé, de Chantilly, de Coye, du Lys, bois de Bonnet, est une des moins luxuriantes du massif ; le sol sablonneux se prête mal à la végétation des bois feuillus. Aux abords, vers la Nonette, c'est le taillis sous futaie ou même le simple taillis de bouleaux et de coudriers. Cependant, à mesure que l'on avance, on rencontre des cantons plus riches ou pittoresques ; autour d'une maison forestière sont de beaux coins de futaie de chênes mélangés de hêtres et des reboisements en pins sylvestres d'une belle venue. Un des carrefours, le rond-point du Bosquet du Prince, est au croisement d'allées formant de majestueuses colonnades ; plus loin la route de Mortefontaine à Fontaine-les-Corps-Nuds dessine une large et régulière trouée.

Dans ces parages sont des étendues de sable blanc auxquelles les habitants des villages et les forestiers ont donné le nom de *désert*. Il est certain que cela répond bien à l'idée, d'ailleurs

fausse, que l'on se fait du Sahara. Le désert de la forêt d'Ermenonville ressemble davantage aux dunes de Gascogne, sauf que le sable est plus blanc qu'aux bords de l'Océan et que les pins entourant la mobile arène n'ont pas le port superbe des « maritimes » landais. Cela constitue des dunes en pentes douces, sans un brin d'herbe, propres cependant à la végétation, puisque des arbres isolés et des broussailles parsèment ces blanches vagues de sable. Bouleaux et chênes semblent avoir été saisis par la nappe miroitante d'une grande cuvette appelée Bramevache (sans doute parce que les vaches ne trouvent rien à brouter), autour de laquelle sont des monticules recouverts de pins ; l'abri de ces arbres a permis la croissance d'une herbe fine et rase, semblable de loin à quelque lichen. Dans un pli surgissent d'énormes rochers de grès. Comme en Gascogne, cette zone entière serait couverte de dunes mobiles, si les pins ne retenaient le sol inconsistant.

Sur plus d'un point de la forêt et de sa voisine de Pontarmé, on retrouve ces étranges déserts, bien faits pour surprendre dans le voisinage de Paris. Ils contrastent surtout avec la fraîcheur des parties basses où coulent des fontaines dont

les eaux ont été parfois réunies en étangs. Devant un groupe de ces bassins artificiels est le château de Chaalis ; l'entrée de la propriété est interdite ; cependant on devine à travers les futaies un édifice de noble allure. Il a succédé à une abbaye dont quelques vestiges font l'ornement du parc. De l'église il reste des murs de belle architecture ; la chapelle de l'abbé est intacte : on a pu restaurer les peintures qui l'ornaient. Chaalis passe pour avoir servi de séjour au Tasse : il y aurait écrit une partie de sa *Jérusalem délivrée*. La tradition doit être exacte, puisque le poète a placé une partie de ses scènes dans les bois de la région de Compiègne.

Les étangs de Chaalis sont alimentés par l'Aunette ou Launette d'Ermenonville, échappée d'autres nappes aménagées pour le décor du parc fameux par le souvenir de Rousseau.

De ces étangs, le plus charmant et sauvage à la fois borde le chemin. Vaste, encadré de collines boisées de bouleaux, de chênes et de pins et parsemées de roches grises, il a toute la grâce et la mélancolie d'un lac de landes. Des cygnes et d'autres oiseaux aquatiques le parcourent avec une liberté d'allures montrant qu'ils ne sont guère inquiétés dans leurs ébats. Du côté opposé

de la route, l'Aunette erre entre les belles prairies du parc.

Voici les premières maisons d'Ermenonville. L'une d'elles est un pavillon fort simple ; sur la façade une inscription rappelle que deux souverains philosophes venus en pèlerinage au tombeau de Rousseau dînèrent dans ce logis : Gustave III de Suède en 1784 et l'empereur Joseph II en 1777. La forme épigraphique est bien curieuse : l'auteur de ces lignes lapidaires s'étonne de voir un empereur condescendre à manger dans cette chaumière : « On pourrait se croire aux temps fabuleux, s'il ne s'agissait de Joseph II ! »

Pourquoi les souverains dînèrent-ils dans cette habitation, alors sans doute une auberge, au lieu de demander l'hospitalité au marquis de Girardin, qui avait abrité Jean-Jacques dans une petite maison de son domaine ? La légende ne le dit pas : c'est un point anecdotique qu'il serait curieux d'élucider. Tout philosophe ennemi des superstitions que fût M. de Girardin, il ne semble pas que ce colonel de dragons, féru de littérature, ait cherché à témoigner quelque dédain pour les têtes couronnées.

Le château d'Ermenonville, appartenant aujourd'hui au prince Radzivill, est au milieu du

village et séparé par un saut-de-loup de la route devenue grand'rue. La chaussée isole de la nappe d'eau du parc cette noble demeure, plus élégante que majestueuse. Le parc est une des curiosités de l'île de France : aucun autre domaine ne fut aussi vanté et glorifié. Pendant longtemps il a passé pour la merveille des merveilles ; dans cet effort d'architecture, on vit le triomphe de la nature. M. de Girardin voulut appliquer les théories qu'il devait proclamer dans un livre un moment aussi fameux que le titre en était long : *De la composition des paysages ou des moyens d'embellir la nature près des habitations, en y joignant l'utile à l'agréable.*

La nature d'Ermenonville avait en effet besoin d'être embellie. Dans les idées du temps ces collines de sable mouvant, ces landes de bruyères, ces rochers de grès, ces vallons remplis d'arbres aquatiques étaient horribles. M. de Girardin eut la prétention de métamorphoser ce désert en parc anglais. Ses contemporains y virent à la fois le triomphe du goût et l'imitation parfaite du style britannique. Depuis lors une réaction s'est faite : elle fut injuste. Si l'on néglige les constructions à prétentions philosophiques ou mythologiques que nous ne sommes plus aptes à goûter, la transformation des sables et des

marais d'Ermenonville fait honneur au grand seigneur qui la conçut. Arthur Young, qui visita le domaine en 1787, neuf ans après la mort de Rousseau, déclare ce paysage parfaitement conçu et exécuté. L'éloge a son prix sous la plume du grand agronome qui venait de s'élever contre la prétention du propriétaire de Mortefontaine d'avoir fait de son parc un échantillon du goût anglais.

Le grand parc d'Ermenonville a d'ailleurs perdu une partie des édicules et des curiosités qui l'ornaient ; le temps a jeté le lierre et les arbustes sur les constructions et leur a ôté beaucoup de ce qu'elles avaient de factice ; il y a maintenant harmonie entre ces ondes. ces bois, ces roches et les travaux de l'architecte. L'ensemble est d'une beauté sévère ; les eaux glauques du lac sont trop mortes, malgré son petit peuple de cygnes, pour donner de la gaîté ; c'est d'une mélancolie profonde mais douce.

Une allée montueuse attire invinciblement le visiteur ; elle conduit à une agglomération de gros blocs de rochers, réunis sous la forme d'une allée couverte. Cela représente, paraît-il, les rochers de Meillerie, la gigantesque falaise du lac Léman, rendue fameuse par le roman de *Julie* et par Byron ! On appelle aussi ce tas de cailloux

entassés à grand'peine le *monument des anciennes amours*(?) Plus loin se dressent les ruines du temple de la *philosophie moderne.* Il y eut six colonnes, disposées sur un plan circulaire ; chacune portait le nom d'un grand homme, avec une devise latine faisant connaître la part de chacun à l'édifice philosophique : Rousseau, *Naturam ;* Montesquieu, *Justitiam ;* W. Penn, *Humanitatem ;* Voltaire, *Ridiculum ;* Descartes, *Nil in rebus inane ;* Newton, *Luceus.* Toute cette philosophie s'est écroulée : une partie des colonnes gisent dans l'herbe ; l'une d'elles est nouée par la racine d'un arbre. Les inscriptions ont disparu, mais sur ce qui fut la porte du temple on lit encore :

...rerum cognoscere causas.

Le chemin s'en va à travers les arbres et les rochers, passe devant un kiosque d'où l'on a une vue d'ensemble de tout ce paysage factice, et descend au lac, près de l'île des Peupliers où Rousseau fut inhumé. Au centre apparaît le tombeau, aujourd'hui vide, puisque les cendres ont été transportées au Panthéon. La passerelle conduisant à l'île est barrée : on ne peut voir qu'à distance ce sarcophage de style antique, sous lequel reposa « l'homme de la nature et de

la vérité », comme l'appelle l'inscription placée sous les bas-reliefs dégradés.

Cette sépulture qui, pendant tant d'années, a fait d'Ermenonville le pèlerinage de tous les êtres pensants, est aujourd'hui encore le grand attrait du parc ; cependant celui-ci mérite d'être visité pour ses allées, ses amas de rochers, les derniers des petits édifices dont le domaine fut peuplé : grotte, rocailles, cascatelles. Il y en eut bien davantage ! tous ornés d'inscriptions qui nous feraient sourire aujourd'hui, mais répondant bien au sentiment des « âmes sensibles », comme disaient nos pères. M. de Girardin fit preuve d'éclectisme dans ses architectures paysagistes. « La prairie s'appelait l'Arcadie, nous dit un contemporain, parce qu'elle mérite le nom de cette partie du Péloponèse, célèbre par les charmes d'une nature agreste et le goût des bergers qui l'habitaient. » Le côté du parc demeuré à l'état naturel était le *désert ;* il y avait de vieux genêts, des cèdres, des genévriers, des rochers énormes, une chaumière avec l'inscription : « Charbonnier est maître chez soi. » Un lac terminait ce « lieu d'horreur » ; un rocher du rivage avait le chiffre de Julie : « Ces aspects, dit le bon Dulaure, semblant y peindre les situations de Pétrarque et du Tasse, vous font passer

de l'effroi de ces lieux aux charmes du sentiment. »

On voyait d'autres *fabriques ;* le tombeau de Laure, un moulin, la maison du vigneron, la tour de Gabrielle pour rappeler le souvenir du roi Henri. Dans cette tour on conservait l'armure de Dominique de Vic, seigneur du lieu, qui mourut de chagrin en apprenant l'assassinat de Henri IV, dont il était l'ami. Une inscription rappelait ce touchant souvenir ; d'autres évoquaient la belle Gabrielle. Puis c'était le bocage qui « transportait l'imagination sur les bords de la fontaine de Vaucluse » ! On voit un endroit « où les oiseaux, les poissons, les fleurs, Pétrarque et Laure parlaient ensemble d'amour ».

Ces descriptions des contemporains sont à lire ; elles expliquent l'enthousiasme avec lequel on célébrait Ermenonville ; mais, pour le bien comprendre, il faut rétablir par la pensée tous ces édifices disparus et surtout se refaire la mentalité spéciale des hommes du dix-huitième siècle, admirateurs de l'*Émile* et du *Contrat social.*

Le village d'Ermenonville n'offre à l'attention, en dehors du château, que l'église, œuvre intéressante du seizième siècle, restaurée grâce à la générosité du châtelain actuel. Les villages situés

en amont, sur les bords de la Launette et des ruisseaux qui la forment, ont chacun une église digne de visite : Ver, Ève, Othis complètent l'excursion au paysage historique d'Ermenonville. Le château d'Ève fut un moment la retraite du fameux « général » Santerre ; cet ancien brasseur y jouait au vieux militaire. Par là on peut gagner Dammartin, d'où l'on embrasse du regard toute la région (1).

Moins intéressant est le trajet pour atteindre la gare du Plessis-Belleville. La route, s'élevant en pente raide sur le plateau, en vue du parc et de la forêt, passe devant l'église et près d'un tilleul centenaire ayant plusieurs mètres de tour, où Rousseau vint peut-être pendant son court séjour à Ermenonville. Le lichen a envahi les branches de l'arbre vénérable.

Voici la plaine aux immenses cultures, dominée par la jolie rangée des collines de la Goële, reliée par une ride au massif de Montgé. La haute flèche de l'église de Montagny-Sainte-Félicité se dresse au nord, très aiguë, et semble le cœur de la contrée.

---

1. Voyez p. 248 et suivantes.

XIII

LE MULTIEN

Dans la vallée de l'Ourcq. — Crouy-sur-Ourcq. — Entrée en Multien. — La vallée de la Gergogne. — Acy-en-Multien. — May-en-Multien et son église. — Les grandes fermes du Multien. — L'immigration belge. — Lizy-sur-Ourcq et ses usines. — La vallée de la Thérouanne.

Dammartin-en-Goële, Mars.

La ligne ferrée de Trilport à Bazoches, qui constitue la voie directe de Paris à Reims, en se soudant à des parties plus anciennes du réseau, parcourt une région particulièrement riche en ruines superbes. Il suffirait de citer La Ferté-Milon et Fère-en-Tardenois[1], mais presque tous les bourgs et villages gardent des vestiges féodaux ou religieux. La ligne, épousant étroitement les rives de l'Ourcq où les populations se sont portées de préférence, permet de contem-

---

1. Sur La Ferté-Milon, voyez le présent volume, p. 33 et suivantes ; sur Fère-en-Tardenois et la ligne jusqu'à Bazoches et à Fismes, la 20e série du *Voyage en France,* chapitre VII.

pler au passage ces débris pittoresques ou superbes.

Un des sites qui frappent le plus l'attention est celui de Crouy-sur-Ourcq. A côté de la gare se dresse un des plus beaux donjons de la région parisienne, haute masse carrée, percée de fenêtres à croisillons, flanquée d'une tour ronde et couronnée par une élégante galerie à mâchicoulis portant une terrasse. A ce donjon sont attenantes des parties moins bien conservées, notamment les arrachements d'une grande cheminée, surmontés de trois gaines rondes sculptées. Les parties intactes, œuvre élégante et fine, font regretter la dévastation de la forteresse. A l'intérieur des ruines s'est installée une ferme où l'on accède par une porte crénelée. Vus de la promenade établie aux abords, ces restes sont admirables.

Crouy, dont cet édifice marque l'entrée, est une façon de petite ville ; ses rues s'étalent autour d'une vaste place ombragée de platanes et égayée par le murmure d'une fontaine jaillissante. L'église, malheureusement construite en matériaux peu résistants, a un double porche de la Renaissance, très orné mais mutilé et érodé. L'intérieur est exquis; sur des colonnes minces, de fines nervures s'épanouissent en éventail.

L'édifice a trois nefs ; l'une d'elles est séparée du vaisseau central par un mur massif orné de colonnes engagées. Une clé de voûte ciselée pend au-dessus du chœur aux boiseries dorées et peintes rappelant le goût espagnol.

Crouy est un centre actif par le commerce avec les villages du Multien et de l'Orxois, mais l'industrie se borne à la fabrication du coton azotique et à des ateliers de corsets moins importants que ceux des bords de la Marne, vers Saacy([1]). Jadis la bourgade était un des points vitaux de la vallée par le commerce, la filature et le tissage du chanvre. Cette plante trouvait un terrain propice dans les terres humides et légères ; l'Ourcq offrait ses eaux pour le rouissage. Ce travail se faisait surtout à Crouy ainsi que le teillage. Les femmes transformaient la filasse en fil, en gardant le bétail ou, le soir, à la veillée. Et les tisserands que chaque bourg, chaque ville possédaient, en confectionnaient ces toiles presque inusables dont il ne reste guère que le souvenir. M. L. Benoist, auteur d'une notice historique sur Crouy-sur-Ourcq, dit que la graine broyée au moulin seigneurial produisait l'huile nécessaire à l'éclairage.

1. 43e série du *Voyage en France,* chapitre X.

Le chanvre a disparu, comme il a disparu de presque tout le territoire, sauf des rares zones où sa culture se maintient grâce aux primes accordées par l'État ; il a moins résisté que le lin à la concurrence du coton et du jute. La culture maraîchère a remplacé le chanvre, en même temps que les plantations de peupliers gagnaient les terrains tourbeux. Ces arbres sont l'exploitation prépondérante, comme partout dans les terrains bas. Leur bois donne à la navigation du canal de l'Ourcq une animation extraordinaire ; il est peu de ports plus encombrés de bateaux, peu de rivages plus garnis de marchandises que ceux de cette voie, cependant secondaire, de notre réseau fluvial. Énormes sont les piles de planches et de madriers entassés sur le port de Crouy, situé de l'autre côté de la vallée ; ces produits viennent non seulement des rives de l'Ourcq, mais aussi des vallons voisins. L'embouchure du ru de la Croix-Hélène, descendu du village de Coulombs, est au milieu d'une véritable forêt de peupliers.

Les arbres ne sont pas moins nombreux dans la vallée du Clignon. De Gandelu à l'Ourcq, la petite rivière captée à la fin de son cours pour alimenter le canal coule sans cesse sous le feuillage frémissant des *peuplieraies*. Les villages

sont assis entre cette longue forêt aquatique et la base des hautes collines de l'Orxois. L'un d'eux, Montigny-l'Allier, commande ces calmes paysages ; sa belle église possède une tour où l'ogive naissante encadre de petites fenêtres à plein cintre. Le chœur déploie toute la richesse du gothique flamboyant.

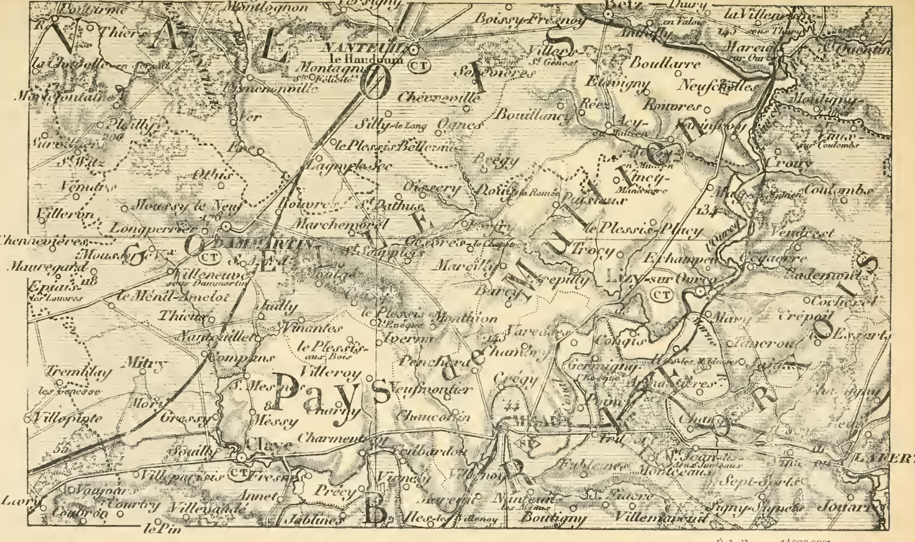
Crouy est encore en Orxois ; sur l'autre rive de l'Ourcq c'est le Multien, une de ces régions dont le nom persiste dans le langage. Le nom dérivant de celui de l'ancien diocèse de Meaux, *Meldianus pagus,* s'est imposé seulement à la rive gauche de l'Ourcq et de la Marne, entre la vallée de la Grivelle vers Betz et celle de la Beuvronne vers Claye. C'est un haut plateau dénudé, au sol très fertile, dans lequel la Gergogne et la Thérouanne découpent des vallées profondes.

La route reliant Crouy au Multien traverse les prairies ombragées de peupliers et baignées par de nombreux fossés, franchit le canal près du port et s'élève à flanc de coteau, dans la roche blanche que recouvre une couche épaisse de limon. Ce versant appartient au département de l'Oise, auquel une partie du Multien fut attribuée. La première commune, Varinfroy, est de

l'Oise. Le village occupe la concavité d'une sorte de cirque creusé sous la vaste plaine de Rouvres-en-Multien, étendue jusqu'à Boullarre et Étavigny, fameuse pour la fertilité de ses *terres douces*, assez plastiques pour que des briqueteries se soient créées dans ces petits centres. La plaine finit sur la vallée de la Gergogne par des combes au fond desquelles ruissellent des fontaines. Les principales agglomérations sont au bord de la Gergogne. Rosoy-en-Multien, Acy-en-Multien, Réez jalonnent ce pli verdoyant. Acy était comme la capitale du Multien.

Acy est trop à l'écart pour avoir une influence économique sur le petit pays ; Betz, chef-lieu de canton dont il dépend, prend la prépondérance depuis qu'un chemin de fer le dessert, et, sur le plateau, le gros village de May-en-Multien est un peu plus populeux, bien que la désertion de la grande route pour le chemin de fer lui ait porté un coup sensible.

La plaine de Rouvres vient finir par un étroit promontoire au-dessus du confluent de la Gergogne et de l'Ourcq. Du sommet de ce coteau on découvre une grande partie de la vallée maîtresse, enfermée entre des collines régulières, avec son fond rempli de peupliers. Le canal suit les hauteurs de la rive droite dont il épouse fidè-


Betz
Thury
la Villeneuve-sous-Thury
Boissy-Fresnoy
Versigny
Montlognon
NANTEUIL le Haudouin
Montagny Ste Félicité
Ermenonville
Boullarre
Neufchelles
Chèvreville
Silly-le-Long
Oagnes
Bouillancy
Bregy
Etavigny
Rosoy
Villers-St Genest
Crouy
Coulombs
le Plessis-Belleville
Lagny-le-Sec
Othis
Vemars
Villeron
Moussy le Neuf
Longperrier
Chennevières
Mauregard
Epiais-les-Louvres
DAMMARTIN
Villeneuve sous Dammartin
le Ménil-Amelot
Thieux
Juilly
Nantouillet
Vinantes
Compans
Mitry
Tremblay
Villepinte
Claye
Villeparisis
Annet
Précy
Jablines
Charmentray
Charny
Messy
Villeroy
le Plessis-aux-Bois
Penchard
Crégy
Chauconin
Iverny
Marchémoret
Oissery
Douy-la-Ramée
St Pathus
Marcilly
Barcy
Montthion
Varreddes
Trocy
le Plessis-Placy
Vincy-Manœuvre
Lizy-sur-Ourcq
Congis
Germigny
Mary
Crépoil
Cocherel
Vendrest
Echampeu
Villemareuil
Boutigny
Sept-Sorts
Jouarre
Pays de Multien
Pays de France
Échelle au 1/320 000e.

lement les brusques contours; sur les bords de la rivière factice sont les très amples bâtiments de la ferme de Gesvres, semblable à un hameau; sur la rive opposée, bordant l'Ourcq, voici le parc et le château de Gesvres-le-Duc, ancien domaine de l'illustre famille dont le dernier descendant finit sur l'échafaud révolutionnaire. De l'autre côté de la Gergogne, la route monte en blancs lacets vers May-en-Multien ; la haute tour d'église de ce bourg est comme le centre du paysage.

La Gergogne a creusé un lit très profond dans son étroite vallée ; elle y roule peu d'eau, la plus grande partie du débit étant captée pour aider à l'alimentation du canal de l'Ourcq.

Le chemin de Crouy à May est pavé pendant les parties en pentes; la chaussée est faite de blocs si irréguliers que le Touring-Club déclare charitablement par un écriteau la descente impraticable aux bicyclettes et recommande de mettre pied à terre.

Rampe rude, en effet! Mais on finit par atteindre May-en-Multien. A l'entrée est l'église, bel édifice, étonnant les gens les moins familiers avec l'architecture par la juxtaposition des styles : romane du côté gauche, elle appartient à droite à l'époque flamboyante; en pénétrant

à l'intérieur on s'aperçoit que la nef centrale remonte au quatorzième siècle. Chaque partie est remarquable, le bas-côté droit surtout, dont les chapelles ont vue l'une sur l'autre par des fenêtres où les meneaux se tordent en flammes. La tour du clocher est superbe, digne d'une cathédrale.

Du sommet la vue est immense, me dit-on; le temps est brumeux, je ne tente pas l'ascension. Des abords on se rend d'ailleurs bien compte de la physionomie du pays : plateau monotone de médiocre relief, en dehors des ravins et des vallons qui l'indentent.

May-en-Multien est fort rural ; la plupart des habitations sont de grandes fermes ; les constructions, par leur ampleur, proclament la richesse du Multien. Les nombreux chemins qui se croisent ici ont fait du bourg un centre de petite industrie et de commerce. Les voitures reliant Rosoy et Acy à la gare de Lizy-sur-Ourcq ont à May leur principal arrêt.

Vers le sud-est, la route de Meaux s'en va à travers l'horizontalité de la plaine. A l'issue du bourg, elle passe près d'une de ces énormes exploitations rurales, caractéristique du Multien, qu'entourent, à distance, de nombreux paillers ou gerbiers. Ces grands tas coniques ont la

pointe uniformément penchée par le vent du nord. Seuls, ils donnent quelque accident à ce paysage largement ondulé, privé de haies, où les villages sont séparés par de grandes distances et qui semblerait un désert sans les immenses bâtiments d'exploitations rurales, eux-mêmes fort espacés.

Ce plateau du Multien est donc comme celui du Valois central, comme la Brie, un pays de grandes cultures. Les domaines occupent parfois plusieurs centaines d'hectares. Sol très profond ; le riche limon qui le compose a jusqu'à 6 mètres d'épaisseur. Pas d'eaux courantes, pas de mares à cause de la perméabilité du terrain ; il faut donner aux puits une profondeur considérable. La culture a pour base la production des betteraves ; c'est même dans le Multien, à Vincy, à 5 kilomètres de May, que fut créée, en 1837, la première sucrerie de la région de Paris. L'essai ne fut pas heureux, mais la fabrication du sucre de betteraves ne devait pas tarder à prendre un vigoureux essor.

Avec de telles surfaces et dans une région où les villages sont aussi rares, il est nécessaire d'avoir recours à la main-d'œuvre du dehors. Comme dans le reste de l'Ile-de-France et en Picardie, on utilise beaucoup de travailleurs

belges. Chaque printemps on les voit arriver par centaines, portant chacun une besace bleue, un crochet, une faux, quelques autres outils. Ils se dirigent soit vers les villages pour s'offrir aux fermiers, soit le plus souvent dans les fermes mêmes où ils ont travaillé déjà ; beaucoup reviennent plusieurs années sur le même domaine.

Le gouvernement belge a fait procéder à une enquête sur la situation de ses nationaux. Les commissaires estiment leur nombre à près de 40 000, dont 15 000 venant de la Flandre orientale, 13 000 de la Flandre occidentale, 10 000 des provinces d'Anvers et du Hainaut. Leur rayon s'étend loin : vers Évreux, Orléans et Châlons-sur-Marne. Le département de Seine-et-Marne en reçoit à lui seul 7 000. Cette immigration est assez récente : elle remonte à 1850 et ne s'est développée qu'après la guerre.

Les travailleurs sont logés dans une petite maison ou une chambre à feu ; ils y reçoivent une paillasse et des couvertures ; on leur fournit la soupe, les pommes de terre, parfois un peu de viande. Ils achètent avec leur salaire le pain, le vin et le cidre.

Sans eux, il serait impossible de cultiver la betterave à cause de l'absence de main-d'œuvre locale. Merveilleux dans le maniement de la

houe, ils ont encore l'avantage d'être robustes et très soumis. On leur fait exécuter les trois façons de la betterave, ensuite la moisson à laquelle prennent part des renforts arrivés spécialement de Belgique pour ce travail bien rémunéré. L'hectare est payé 40 fr., plus le prix du liage de la gerbe.

Cette invasion pacifique suit des routes tracées par le climat. D'abord, c'est la vallée de Seine, zone chaude où le blé mûrit vite; puis la Brie, et la Beauce qui paye seulement de 30 à 35 fr. l'hectare; le flot des moissonneurs remonte ensuite vers la Picardie et l'Artois où il sera payé de 25 à 30 fr.

La plupart rentrent alors en Belgique avec leur pécule; quelques-uns ayant trouvé de l'occupation sur place attendent la dernière campagne, l'arrachage des betteraves, pour laquelle le flot revient une fois encore. C'est la période dure, car on reste dans les champs jusqu'à la nuit noire. En novembre, tout le monde retourne au pays d'origine.

La commission d'enquête à laquelle j'ai emprunté ces détails en les résumant, évalue le gain journalier à 5 ou 6 fr., à 8 fr. quand il fait beau pendant la moisson. Le total s'élève à 700 fr. dont il faut défalquer 45 fr. de voyage et

260 fr. de nourriture. Les Belges rapportent environ 380 fr. chez eux, ayant ainsi laissé en France la moitié des 24 millions encaissés. Cela semble un regret sous la plume des commissaires ; combien serait plus justifié celui des Français déplorant que ces millions ne restent pas dans le pays pour faire vivre des milliers de familles ! Mais il semble que la classe des journaliers de la terre, qui fit jadis la richesse de nos campagnes et la force principale de la race, soit condamnée à disparaître au profit des villes (1).

En cette saison, morose est le chemin qui m'a conduit de May-en-Multien à Lizy-sur-Ourcq, humble ville bâtie près du confluent de l'Ourcq et de la Marne, chef-lieu d'un canton étendu sur le Multien, l'Orxois et la Brie. Sauf les gerbiers groupés çà et là, rien ne rompt l'uniformité du plateau. En approchant de l'Ourcq seulement, on retrouve la vie par le hameau d'Échampeu, groupe de très grosses fermes avec quelques maisonnettes d'ouvriers ruraux. Une de ces fermes possède une grange immense, dont la façade à

---

1. Je dois rappeler que notre Hainaut français alimente aussi l'armée des manouvriers en Picardie et en Brie. Voir à ce propos la 19e série du *Voyage en France,* chapitre XVI.

pignon est soutenue par d'épais contreforts. On dirait une église dont manquerait le clocher.

D'Échampeu un sentier descend dans le ravin du ru de Vernelles et atteint les bords du canal, près d'une importante sucrerie. Cette usine touche à la voie navigable, qui lui apporte une partie de ses betteraves. Le pont voisin est bordé de grands tas de bois, principal élément du trafic.

Lizy est entre le canal et la rivière, celle-ci assez abondante pour actionner de grands moulins. La ville a gardé un château de la Renaissance. L'industrie comprend, outre la sucrerie, une vaste usine, dite *le Ferro-nickel,* pour la fabrication d'objets en alliage. Le chemin de fer de Reims en a fait un centre d'attraction pour les campagnes voisines, surtout le Multien dont elle est la gare la plus centrale.

Parmi les routes aboutissant à Lizy, celle de Dammartin est la plus importante pour les relations avec ce petit pays. Elle s'élève jusqu'à l'énorme ferme de Beauval, dans la commune du Plessis-Placy, « un des plus grandioses corps de ferme que l'on puisse voir », dit M. Benoist. Le domaine avait appartenu à un couvent ; il fut vendu 500 000 livres à un *laboureur* de Lizy, qui fit édifier la ferme actuelle. Le fait d'avoir

acheté un bien d'Église valut au propriétaire le surnom de Robert le Diable.

Beauval est aujourd'hui une véritable ferme modèle, célèbre dans le monde agronomique.

De Tracy, la route de Dammartin descend dans la vallée de la Thérouanne au village d'Étrépilly, centre principal de ce profond sillon où de nombreuses sources donnent à la petite rivière une abondance et une régularité remarquables. Par les arbres de leurs rives, la Thérouanne et les rus affluents apportent un peu de grâce à ces ondulations nues. Les hameaux et les villages sont assez nombreux. Le pays, riche, s'il est peu pittoresque, est un des grands laboratoires de lait du pays de Meaux : toutes les fermes produisent du fromage de Brie ; c'est peut-être même la région qui en produit le plus, proportionnellement à son étendue. Cependant la contrée n'est pas la Brie, mais le Multien et, plus au nord, l'ancien pays de Goële.

XIV

LA GERGOGNE ET LA THÉROUANNE

De la Grivette à la Gergogne. — Le bois de Montrolle. — Apparition du Multien. — Aspect du plateau. — La vallée de la Gergogne. — Le ravin d'Acy et ses bois. — Acy-en-Multien. — Une capitale déchue. — Les rochers d'Acy. — Campagne industrielle. — La ferme et la râperie de Nogeon. — Les habitations des Belges. — Odeurs champêtres en pays de betteraves. — Puiseux et ses vaux. — La Fontaine-les-Nonnes. — La vallée de la Thérouanne. — Barcy. — La butte et le ru de Mansigny. — Apparition de Meaux.

Meaux. Mars.

Dans cette direction de Crouy à Lizy, parallèle à l'Ourcq, je n'ai fait qu'effleurer le Multien. La vue constante de la vallée et des hauteurs de l'Orxois dont on jouit donne une idée inexacte de ce haut plateau de terres profondes. J'ai voulu le traverser dans sa partie centrale, en pénétrant dans les vaux qui découpent si profondément la plaine.

Le Multien commence à la vallée de la Grivette ; sur la rive gauche de ce ruisseau, le pays

porte plus particulièrement le nom de Valois. En Valois est donc Betz, chef-lieu d'un canton dont fait partie le nord du Multien. Depuis que le chemin de fer de Crépy à Mareuil-sur-Ourcq est ouvert, la gare de Betz est devenue un des débouchés pour la région ; elle dessert le centre le plus important, Acy-en-Multien, qui eut sous l'ancien régime le rôle de capitale. Un service de voitures relie les deux bourgs et se poursuit jusqu'à Meaux, parcourant ainsi le Multien tout entier.

La route monte en pente assez dure, par une tranchée montrant à nu le sous-sol de grès et de sable de la formation dite de Fontainebleau et atteint le plateau dont le rebord est garni par les gerbiers et les meules de paille appartenant aux cultivateurs de Betz.

On se trouve aussitôt dans les grandes cultures. La terre arable est forte et compacte, la charrue la soulève en longues mottes. La nudité du plateau à ces abords de vallée n'est pas complète : des poiriers énormes et des peupliers bordent le chemin, les villages lointains ont une étroite ceinture d'arbres, le bois de Montrolle a échappé à l'extrême déforestation. Ce débris de la grande sylve de Retz est coupé par la route ; c'est, aux abords, une belle cépée de hêtres

percée d'une avenue majestueuse, plus loin un taillis sous futaie où les chênes montent hauts et droits.

Le bois de Montrolle est vite traversé, voici de nouveau la plaine. Le Multien tout entier, dont on parcourt la partie culminante, plus de 140 mètres d'altitude — 144 vers Boullarre — se déploie aux regards. Le panorama serait sans fin si les *buttes* de Monthyon, de Montgé et de Dammartin se détachant sur le ciel, vaporeuses et bleues, ne barraient l'horizon vers le sud.

Au premier plan apparaît Bouillancy, assis à la tête du val de la Gergogne qui, rapidement, se creuse. Vers l'est surgit le lourd clocher d'Étavigny. Plus loin, les arbres de bordure de la route nationale de Meaux à Soissons se profilent ; bien au-dessus de leurs cimes s'élance la tour de May-en-Multien, édifice dominateur de la contrée.

La vallée de la Gergogne paraît profonde et verte ; des bois en couvrent les pentes, d'origine récente sans doute, car les sapins et les pins forment des massifs assez étendus, et ces arbres ne sont point indigènes dans ces contrées où se plaisent davantage le hêtre et le chêne.

Sur le plateau, les cultures couvrent de vastes étendues, il n'y a ici que des domaines de plu-


Vers Belz
le Bas Bouillancy
Eglise
Bouillancy
Reez
Acy-en-Multien
Rouvres
Chênebière Fe
Neufchelles
Beaugal
Ormes Plaideur
Rosoy-en-Multien
Varinfroy
Passerelle
Fme d'en Bas
Gergogne R.
Nogeon Fe
Fosse-Martin
Sources
le Chanois
Viney
Mauny Fe
Canal
de
l'Ourcq
May-en-Multien
Manœuvre
Puisieux
R. de la Garenne
Fe de Poligny
le Plessis-Placy
Passerelle
Marnoue-la-Poterie

sieurs centaines d'hectares dont les centres d'exploitation occupent les villages; les fermes isolées sont rares mais énormes. Si considérables sont ces propriétés que l'on commence à élever en pleins champs des hangars portés sur des pylônes en charpentes de fer où l'on peut entasser les récoltes et procéder au battage à l'abri des intempéries. Un de ces hangars, d'apparence frêle, borde la route, un autre est dans un pli aboutissant à la Gergogne.

Les remises à gibier tranchent par leur teinte sombre sur le vert tendre des moissons naissantes et le brun grisâtre des guérets.

Acy-en-Multien se devine dans le pli où coule la Gergogne; le bourg est décelé par la flèche très haute et mince de l'église pointant au-dessus des arbres. Par une illusion d'optique, peut-être due à la sombre ramure des résineux, cela paraît très creux et très loin, comme ces fonds de vallée découverts en montagne lorsqu'on débouche vers une arête ou un col. Ce serait plus saisissant encore si quelque écharpe de nuée flottait entre les pins.

La hauteur du plateau au-dessus du thalweg est médiocre cependant, 40 mètres à peine. Le creux est l'œuvre de ces gigantesques érosions diluviennes qui ont nivelé le plateau du Valois,

mis à nu les assises de grès et de sable, décapé des ravins adjacents dont la coupe circulaire semble l'effet du remous d'un maelström. La roche tenue en équilibre instable sur les lèvres de la coupure ainsi formée par les eaux s'est éboulée, les blocs restent épars sur les pentes, formant des entassements comme à Fontainebleau, mais infiniment moins considérables. Ce caractère accidenté se présente sur la rive droite du ravin seulement, comme si tout l'effort du fleuve monstrueux s'y était porté ; le côté opposé est en pentes très douces, couvert de champs de céréales ou préparé pour la betterave, aussi nu que l'autre versant est boisé.

Le bois se continue en parc, enveloppant un château élégant dont les murs de brique rouge sont relevés par des encadrements et des cordons de pierre blanche. Les murs du parc touchent au bourg d'Acy qui se présente par une rue très rurale d'aspect, bordée de fermes considérables, continuée en voie large, propre, presque citadine. L'église, à l'écart, est un vieil édifice que surmonte une haute flèche de pierre ajourée, très effilée, portée sur un fût de tour octogonale percée de belles fenêtres romanes. Cette partie repose elle-même sur une tour carrée dans laquelle s'ouvrent d'autres fenêtres de

la même époque, jumelées et d'un beau style. L'intérieur, odieusement empâté de badigeon, est un joyau par les sculptures de ses chapiteaux, ses colonnes, ses voûtes. L'œuvre est du douzième siècle.

Acy-en-Multien était alors et fut jusqu'à la Révolution une sorte de capitale du Multien, bien que le petit pays n'eût pas réellement d'existence administrative particulière, sinon comme terre féodale, comté d'abord, puis marquisat. Cependant une prévôté royale relevant du bailliage de Crépy avait Acy pour siège. La ville dut à cette prédominance quelques constructions monumentales dont il reste encore des spécimens : un hôtel-Dieu du treizième siècle et le « Grand-Hôtel », ancienne maison noble.

Les boutiques, assez nombreuses, indiquent que les populations voisines ont continué à voir un centre dans la cité déchue. Celle-ci aurait repris de la vitalité si un chemin de fer la desservait, mais elle est fort isolée au fond de cette vallée où la Gergogne roule des eaux lentes dans un lit étroit.

Pour les populations du plateau le site est fort pittoresque, il y a ce qui manque là-haut : des eaux, des bois, des rochers. Ces rochers sont célèbres au loin, on m'en parla jadis, à Meaux,

sinon comme d'une des merveilles du monde, du moins comme curiosité du pays meldois. Un mamelon qui se dresse en amont du bourg se hérisse de quelques blocs curieusement entassés. Le manteau de pins masque d'ailleurs beaucoup de ces grès. Lorsqu'on pénètre dans les boqueteaux, on les voit surgissant de petites buttes recouvertes d'une herbe fine. S'il n'y avait pas de rochers, ces coins rappelleraient certaines parties des dunes de Gascogne, avec les lèdes tapissées de graminées savoureuses.

Les bois de pins disparaissent lorsqu'on a atteint la lèvre du plateau et pénétré sur les grandes ondulations où la charrue a retourné des guérets si vastes que les habitants d'autres régions de France n'en croiraient pas leurs yeux, en voyant ces prodigieux terrains de labour et ces champs de blé naissant comparables par l'étendue à quelque savane de l'Argentine.

Au sommet d'un des plis de terrain, la grosse ferme de Nogeon contemple toute l'étendue du Multien et domine le pli de la Gergogne. De là, Acy semble écrasé sous la flèche élancée de son église. Les bouquets de pins font comme un parc dans lequel, en aval, les toits du minuscule village de Réez et ceux des quartiers bas de Bouillancy forment fabrique.

La ferme de Nogeon, d'où l'on contemple ces grands horizons, est le type le plus complet et le plus morose aussi de la construction autant industrielle qu'agricole nécessaire à ces exploitations rurales occupant des centaines d'hectares. Une cheminée d'usine s'élance du milieu de bâtisses sans caractère contre lesquelles s'appuient des toits formant auvent, pour mettre les tombereaux et les machines à l'abri. Des maisons composées d'un simple rez-de-chaussée et semblables aux baraques des camps s'étendent de chaque côté, ce sont les logements des ouvriers agricoles : charretiers et bergers habitent ici en permanence ; les travailleurs belges, venus à l'époque des grands travaux, s'y installent aussi. Pas un arbre autour, pas un jardin; une odeur écœurante imprègne le séjour, remplaçant le parfum des fleurs qui baigne d'autres campagnes. Elle provient des fosses à pulpe de betteraves creusées dans les champs et vers lesquelles se dirigent des voies Decauville où roulent des wagonnets chargés de cette matière que le bétail mange avec avidité.

Un troupeau de moutons sort en ce moment de la ferme. Où peuvent bien aller paître les brebis, sur ce plateau sans pâtures !

Séparée de Nogeon par le chemin, une usine

permet d'expliquer ce caractère peu agreste du paysage. C'est une des râperies dépendant de la sucrerie centrale de Meaux. De grands hangars, sous lesquels les betteraves viendront s'entasser à l'automne, se prolongent au delà des constructions renfermant la machinerie et les diffuseurs. Les jus sucrés sont conduits à Meaux par des tuyaux souterrains pour y être épurés, concentrés et cristallisés.

En somme, les fermes modernes sont des conceptions industrielles. Des machines à vapeur servent à battre le blé, à monter les eaux puisées dans des puits d'une profondeur énorme, souvent à distiller les betteraves pour la production de l'alcool. Toute poésie rustique s'est envolée de ces exploitations, on dirait que les maîtres se gardent comme d'un fléau de tout ce qui pourrait mettre un brin d'églogue autour des logis. Même les remises à gibier, qui donnent de la variété aux terroirs de Brie, sont, ici, réduites à leur expression la plus infime : deux ou trois arbres. Ainsi comprise, la vie rurale manque totalement de ce qui en fait le charme et compense les rudesses du travail aux champs. Entre ces fermes sans ombrages et sans haies fleuries et la manufacture, la différence est nulle !

Pourtant les horizons ne sont pas sans douceur, vers le sud les buttes de Monthyon, de Montgé, de Penchard limitent assez harmonieusement le tableau. Les villages blancs étalés sur le fond des vergers et des bois qui couvrent ces hauteurs ont quelque grâce.

Le sol s'abaisse au delà de cette ferme de Nogeon, en des plis où des rus intermittents se forment pour aller rejoindre la Thérouanne. A la tête d'un de ces pli est Fosse-Martin, hameau qui a joint son nom à celui de la commune de Réez. Deux autres vallonnements parcourus par le ru de la Garenne et le ru de Poligny se réunissent, sous le village de Puiseux, en une sorte de cirque rempli par les maisons de ce petit centre. La ligne de faîte où ces rus ont leur tête sert ici de limite entre l'Oise et Seine-et-Marne.

A Nogeon, j'ai vu la ferme moderne en pays de grande culture, Puiseux serait le village répondant au même idéal terre à terre, si, au long du ru de Poligny, les maisons ne se suivaient en quelque désordre entre des arbres, mêlant gaîment leurs toits, les uns d'un rouge vif, d'autres bleu d'ardoise, d'autres d'un brun foncé.

A l'entrée du village, des fosses à pulpe d'où monte l'odeur écœurante de la fermentation et

que recouvre une croûte rougeâtre, fendillée, de répugnant aspect, un édicule isolé abritant la bascule où sont pesées les betteraves destinées aux râperies, une longue bâtisse basse destinée aux sarcleurs belges, réfectoire et dortoir à la fois.

Puiseux possède deux grosses fermes dont les opulents bâtiments de maître révèlent des intérieurs élégants. Les autres habitations sont d'une simplicité extrême, évidemment demeures d'ouvriers employés dans les grandes exploitations de la commune.

De chaque côté du vallon, un chemin descend à la Thérouanne. Ici encore le versant de l'est est raide et boisé, en face les cultures viennent doucement jusqu'au thalweg. De ce côté apparaît la grande ferme de Nongloire, au toit rouge, surmontée d'un campanile et avoisinée par un colombier qui fut peut-être le signe féodal de quelque fief. Les seigneurs qui prenaient le nom de cette terre étaient-ils aussi peu glorieux que ce mot de Nongloire semblerait l'indiquer? Un moulin à vent privé de ses ailes occupe l'extrémité de la côte, au-dessus de la Thérouanne.

La petite rivière descend, très sinueuse, par une vallée bordée d'arbres donnant au paysage une gaîté inattendue. Elle s'est formée en amont

du village d'Oissery, un des plus grands producteurs de fromage de Brie de haute marque, a rempli un étang, fait mouvoir un moulin, bu le ru des Avernes venu par Forfry, ceux de Brégy et de Douy-la-Ramée, elle a arrosé ensuite le beau parc de la Fontaine-les-Nonnes, rempli d'arbres, où les nids de corbeaux sont installés par centaines.

Le site serait riant, même si le contraste avec le plateau dénudé ne lui assurait la beauté. De fraîches prairies encadrées d'arbres forment pelouse au château de Fontaine-les-Nonnes dont la façade, d'aspect grave, se détache sur ce fond vert.

La vallée est large, mollement évasée, le fond régulièrement complanté de saules et de peupliers. Des colonies de corbeaux freux couvrent les plus grands de ces arbres, et troublent le calme des champs par leurs coassements incessants. La petite rivière, assez abondante, descend entre ces plantations d'arbres aquatiques pour aller entourer à demi le gros village d'Étrépilly qui se devine à son clocher surgissant entre les peupliers.

La route de Meaux remonte maintenant et se dirige à travers le plateau vers la butte boisée de Penchard. Au point culminant, près d'une

croisée de routes, la râperie isolée de Marcilly traite les betteraves récoltées sur ce vaste plateau étendu jusqu'à la rangée régulière des buttes. D'ici, la vue s'étend sur des horizons vastes et placides au nord, plus mouvementés au sud et à l'ouest où la ligne des hauteurs va finir par la colline vaporeuse de Dammartin-en-Goële. Dans un pli de terrain se blottit Marcilly; sur une croupe, Barcy, entouré d'arbres, semble assis au pied de la butte de Mansigny pourtant éloignée encore.

Le village de Barcy est triste, bien que je le voie sous un ciel plus clair qu'à un précédent passage [1]. Pendant la saison des travaux rustiques, des Belges doivent venir l'habiter en nombre, car voici un estaminet portant comme enseigne le nom d'une bourgade sans doute flamande : « A la ville de Segelsem. »

Au delà, quelques arbres accidentent la campagne. On est dans un paysage plus frais, la butte de Mansigny, dressée à quelque 20 mètres au-dessus de la plaine, a ses flancs tapissés de vignes, de vergers, de petites cultures, une calotte de bois la recouvre. C'est un monde nouveau !

1. 43e série du *Voyage en France,* chapitre XIII.

Ces buttes sont composées de gypse, des carrières ouvertes dans leurs flancs alimentent des plâtrières. Le mamelon de Mansigny est relié, par une voie ferrée, à des fours bâtis au bord de l'Ourcq, près de Meaux. Au pied de ce coteau, que l'isolement fait paraître bien plus haut qu'il n'est en réalité, commence le lit d'un petit ru allant traverser le village de Chambry, largement étalé dans un pli où croissent des peupliers et des saules. L'église, lourde et blanche, est une bâtisse aux lignes géométriques, que l'on croirait conçue selon le type architectural appris aux enfants par les jeux de construction; cependant, la variété de teintes des toits, passant du rouge le plus vif au brun le plus foncé, donne quelque caractère à cette étendue de maisons.

La route laisse à l'écart Penchard, étalant sa rue de maisons blanches au pied de sa butte, monte sur une ride à peine sensible et amène soudain en vue du grand paysage de la vallée de la Marne et de ses collines un peu trop régulières, couvertes de grands bois. On voit grandir la tour maîtresse de la cathédrale de Meaux; la ville reste invisible jusqu'au moment où le chemin a dépassé Crégy. Alors, dans la grande boucle, dessinée jadis par le lit de la Marne et

que suit aujourd'hui le canal de l'Ourcq, voici le faubourg Saint-Faron au milieu de ses jardins maraîchers ; plus loin, les toits de la cité métropolitaine de la Brie couvrent un si large espace que l'on pourrait se croire en face d'une grande ville [1].

1. Sur Meaux, voyez la 43e série du *Voyage en France* (la Brie).

XV

EN GOËLE

En quittant la Marne. — Thorigny. — Carnetin. — Les plâtrières d'Annet. — Annet. — Sur les bords de la Beuvronne. — Les industries de Claye-Souilly. — Un sanatorium de chevaux. — Mitry-Mory. — Le ruisseau de Biberonne. — Nantouillet et son château. — Fermiers depuis un siècle. — Le collège de Juilly. — Dammartin. — Le pays de Goële.

Longperrier. Avril.

Délicieux ce matin d'avril. Une brume légère flotte en écharpe sur la vallée de la Marne, faisant deviner les sinuosités de la rivière. Les bourgeons pointent aux arbres des jardinets dont s'enveloppent les villas, parfois luxueuses, des quartiers neufs de Thorigny. A mesure que la route s'élève sur la colline allongée, enveloppée par un des plis de la Marne, le paysage grandit. Au pied de la côte, Lagny s'étale très largement autour de sa haute église ogivale, flanquée d'un clocher très bas. Encadrée d'arbres, de prairies et de jardins, la ville, toute

blanche, aux toits de tuiles rouges ou d'ardoises, est charmante [1].

Du sommet de la côte où, sans cesse, se construisent des villas, domaines de commerçants parisiens retirés des affaires, le panorama s'agrandit encore ; jolies collines couvertes d'arbres fruitiers entre lesquels sourient des villages ; les environs de Paris, si riches en sites heureux, n'en ont pas de plus gracieux que ceux-ci.

Et le tableau s'élargit toujours ; voici maintenant, au delà d'une dépression profonde et verte, le plateau de Villevaudé, couronné par les bois de Chaalis et de Luzancy ; les hauteurs boisées de Montfermeil apparaissent plus loin ; vers Paris, les étendues sont immenses ; dans sa lumineuse vallée, la Marne étincelle.

Entre les cultures va la route bordée de frênes, laissant à l'écart sur son mamelon le village de Carnetin, formé de maisons basses lourdement accroupies, que dépasse à peine un clocher pyramidal coiffé d'ardoises. L'aqueduc de la Dhuys passe en souterrain sous le coteau. L'exposition est heureuse, la vigne y prospère à merveille, produisant des raisins que vient chercher le com-

---

1. Sur Lagny, voyez la 43e série du *Voyage en France*, chapitre XIV.

merce d'Épernay pour la fabrication des vins de Champagne.

Des abords de Carnetin, le tour d'horizon semble infini. Vers l'est, par delà les campagnes verdoyantes enfermées dans la boucle de Marne formant la presqu'île de Jablines, s'étendent les cultures du Multien. Au cœur de la boucle, la ferme de Varennes est entourée d'une telle multitude de gerbiers, que l'on croirait les tentes d'un camp. Autour de cette plaine mollement en pente, dont le sol est un sable assez peu fertile, la Marne paraît un gigantesque anneau d'acier miroitant que les bois de Vallières assombrissent d'un côté.

Le chemin descend en corniche, au flanc de la colline gypseuse où de grandes carrières sont ouvertes pour l'extraction du plâtre et de l'argile. Des vergers, des vignes, des bois encadrent ces exploitations reliées à la Marne par un petit chemin de fer descendu de la colline appelée la Glaisière. Les plâtres ont fait du port d'Annet, étendu sur la rive droite de la Marne, en aval d'un beau pont de pierre de trois arches, un des plus importants de la rivière, le plus important même après ceux d'Épernay et de Gournay [1], encore a-t-il souvent dépassé ce dernier.

1. 51 138 tonnes en 1902.

La presque totalité du mouvement est constituée par les betteraves envoyées à la sucrerie de Meaux et par le plâtre. A l'entrée, on constate environ un millier de tonnes de houille.

Annet, d'ailleurs, n'est qu'un village, malgré ce mouvement de navigation. Les Parisiens ne s'y sont pas portés, le chemin de fer étant trop loin. Aussi les villas, peu nombreuses, sont amples, avec des allures de château, comme les vieilles maisons bourgeoises ou nobles du passé. De grandes fermes bordent une partie des rues. C'est donc un centre purement agricole, bien qu'il possède un atelier d'impression sur étoffes.

La petite rivière de Beuvronne, descendue des hauteurs du pays de Goële, atteint la Marne à Annet, après avoir erré dans une dépression humide complantée de peupliers et prêté un instant ses rives au canal de l'Ourcq. L'humble cours d'eau actionne les usines de Claye, chef-lieu du canton, auquel Annet se relie par une route que ne dessert d'ailleurs aucune voiture publique. Cette voie est tracée en ligne droite à travers de grandes cultures. Au cœur de ces campagnes, le village de Fresnes est dominé par les hautes cheminées de ses briqueteries, dont les produits sont expédiés par le canal.

A travers les innombrables peupliers du fond

de la vallée apparaissent les manufactures de Claye, occupant une grande étendue sur les bords de la rivière ; une de ces fabriques est en ruines. Claye imprime et blanchit les étoffes ; il a des ateliers de tournerie de bois et des fabriques de brosses. Le nombre des ouvriers doit être considérable, car le bourg a l'aspect morose des ruches travailleuses du Nord, sauf dans la large rue formée par la route nationale. L'église est un misérable édifice que l'on pourrait prendre pour un hangar industriel. Sur une vaste place aboutissant au canal de l'Ourcq, dont les eaux, alimentées par tant de ruisseaux, sont abondantes et rapides, la mairie occupe de vastes bâtiments anciens, seuls vestiges de l'ancien rang seigneurial de Claye qui posséda, jusqu'à la Révolution, le beau château des princes de Polignac.

Claye a été choisi par la Compagnie parisienne des omnibus comme villégiature des chevaux fatigués. Quand les bêtes se sont usées au dur labeur de conduire les lourdes voitures publiques sur le pavé de Paris, on les envoie se refaire dans un domaine de 300 hectares où les plus robustes sont astreintes à un travail modéré. Il y a de trois cents à quatre cent cinquante chevaux dans cette sorte de sanatorium

hippique. Le séjour est de trois mois. La plupart des hôtes reprennent vite leurs forces et peuvent retourner dans ce que l'on a appelé le paradis des femmes et l'enfer des chevaux. Les autres sont vendus.

Le domaine de la compagnie est voisin d'une sorte de faubourg de Claye : Souilly; on a ajouté ce nom à celui du centre principal. Le quartier n'a aucun intérêt; le chemin de Mitry, qui constitue sa rue, s'en va, au delà, à travers de grandes cultures, franchir le canal coulant entre des plantations de peupliers. La rivière artificielle a fini ses grandes sinuosités; elle profile vers Paris une longue et inflexible ligne d'eau sur laquelle les peupliers se penchent. La navigation est active, mais le gabarit du canal étant loin de répondre aux besoins, les bateaux, flûtes ou toues, sont de faible dimension.

Une scierie est installée sur le rivage; le canal lui amène les bois et réexpédie les planches; une partie des arbres débités proviennent des vallées de la Beuvronne et de la Biberonne, dont le confluent est proche.

Entre ces deux cours d'eau s'étend la Goële [1],

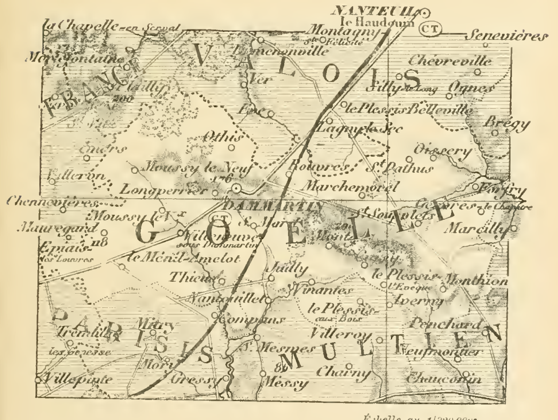
---

1. Orthographié aussi Goëlle, forme employée sur les cartes des pages 56, 209 et 241.

un de ces petits pays qui ont conservé leur nom et leur individualité, malgré les nouvelles délimitations administratives. Sur la rive droite de la Biberonne, une autre contrée a singulièrement gardé le nom un moment donné à un pagus et étendu à tout notre pays : c'est la « France », dont s'est détaché le Parisis. Aux confins de ces anciens *pagi*, le gros bourg de Mitry et son hameau de Mory sont devenus par leur gare un des centres d'attraction de la plaine. Mitry, très rural d'aspect, attire l'attention par la belle tour à flèche flanquée d'une tourelle de son église. Tout autour la campagne, fort nue, est assez triste ; peut-être fut-elle moins monotone autrefois ; des bois durent la couvrir, à en juger par les belles demeures anciennes debout çà et là et qui furent parfois des châteaux. Ainsi la ferme de Bois-le-Vicomte était une sorte de forteresse élevée par Richelieu pour lui servir de retraite et devint plus tard le domaine d'Hervart, l'ami de La Fontaine, chez qui le fabuliste souvent habita.

De nombreux chemins s'étalent autour de Mitry ; le plus important conduit à Compans, franchit la Biberonne et pénètre en Goële. Compans domine le pli où coule le ruisseau ; c'est un fort modeste village, avec un château

élégant de style Louis XIII, mais d'origine moderne. Tout autour s'étend la plaine que l'on pourrait croire plane et régulière, si les toits et les clochers de Juilly apparaissant au-dessus du sol ne révélaient la dépression où se masque



Échelle au 1/320 000e.

ce bourg. Au nord, ondulent les belles collines de Dammartin avec la ville au sommet, et celles de Montgé couvertes de bois, gracieuses, leur village blanc éparpillé sur les pentes. Dans la plaine, partout de grands gerbiers coniques; ils jalonnent le chemin conduisant à Nantouillet.

Ce village, où quelques villas indiquent le séjour de Parisiens, conserve les restes d'un des beaux châteaux de la Renaissance, œuvre du cardinal Duprat, ministre de François Ier, qui le décora avec toute l'opulence architecturale de son temps. Ce fut à la fois une forteresse et un palais : palais par la splendeur, forteresse par ses murailles épaisses, ses tours, ses fossés d'une profondeur énorme. Rarement les ornements de la Renaissance furent prodigués avec une telle profusion ; ce qui reste du château fait regretter qu'il ait subi des mutilations si profondes. L'entrée, à laquelle on parvient par un pont jeté sur le fossé, est d'une grande richesse de décoration ; le porche triomphal, à côté duquel s'ouvre une porte plus basse, est décoré d'un haut relief mutilé représentant Jupiter, croit-on : image singulière pour un prince de l'Église ! mais le cardinal était d'une époque où la mythologie dominait l'art et la littérature. Les pilastres et les niches sont ornés d'amours, de têtes d'hommes ou de dieux, de sculptures délicates. Peu d'entrées de bâtiments royaux ont aussi grande allure.

Les bâtiments qui encadrent la cour conservent les traces de la magnificence ancienne ; les trois corps de logis sont ornés somptueusement,

la porte principale est surmontée d'une loggia d'un grand effet. L'intérieur a été quelque peu respecté; si la salle des gardes, dont une vaste cheminée occupait une des parois, a été aménagée en appartements, la chapelle n'a pas subi un tel affront : elle reste un des plus gracieux édifices d'une époque de floraison architecturale.

On s'explique difficilement le choix de ce vallon nu, où les eaux sont rares, pour la construction d'un monument aussi magnifique ; mais la déforestation n'avait sans doute pas eu lieu encore; les sources qui alimentent la Beuvronne, née près de là à Vinantes, devaient être autrement abondantes que de nos jours, et les campagnes avaient sans doute plus de variété. Aujourd'hui, il n'y a partout que champs de céréales et de betteraves; les cheminées des râperies et des distilleries frappent davantage le regard que les flèches d'église. Le château de Nantouillet est devenu ferme; ferme encore l'ancienne commanderie des Templiers, puis de Malte, de Choisy-le-Vicomte, près de Charny. Cette exploitation rurale est une des plus célèbres de Seine-et-Marne, si riche en domaines bien travaillés. Jusqu'en 1897 elle fut dirigée par M. Lavaux, mort à l'âge de quatre-vingt-huit ans, ayant lui-même succédé à son père. Celui-ci

géra la ferme pendant trente-huit ans, le second pendant soixante-deux ans. Un siècle pour la même famille sur le même sol. Le vénérable fermier reçut à juste titre la croix de la Légion d'honneur. M. Rayer, auteur de la monographie rurale de Seine-et-Marne, à qui j'emprunte ces détails, dit que rien ne laisse à désirer dans cette ferme modèle.

Toute la contrée est, de longue date, terre classique de l'agriculture française. Au Moyen Age, un des bergers qui conduisaient des ouailles autour de Choisy-le-Temple pour un cultivateur de Messy devint une des gloires de l'élevage du mouton ; on le vantait dans toute la Brie ; sa réputation commença dans son village natal d'Aulnoye près de Coulommiers ; sous le nom de Jean de Brie il rédigea, à la demande de Charles V, le *Traité du bon berger,* un de ces livres que l'on aurait encore profit à lire(1).

Nantouillet, où il faut bien revenir, n'attire pas seulement l'attention par son château ; l'église est digne d'intérêt, le portail de la Renaissance n'est pas moins riche que celui du palais

1. Sur Jean de Brie, voyez la 43e série du *Voyage en France,* chapitre XVIII.

cardinal ; quatre figures de femmes, un peu bien païennes, sont sculptées au tympan. L'intérieur renferme une belle chaire et l'épitaphe armoriée de Philippe de Melun, décédé en 1476.

Sous les remparts du château, la Beuvronne naissante reçoit le ru de l'Arzillère, plus long mais moins abondant qu'elle, puis descend en incessants méandres par un vallon boisé qui serait délicieux si les eaux étaient plus pures. Ce ruisselet vient de traverser un site illustre par les souvenirs : le parc du collège de Juilly, aux arbres centenaires tapissant des pentes douces.

Je n'ai pu visiter le collège, mais on m'a laissé errer librement dans les jardins et par les nobles et graves allées où tant d'hommes remarquables ont promené leurs rêves d'adolescents. Gris et sévères, les bâtiments rappellent Saint-Cyr, moins vastes et plus vieillots toutefois, mélancoliques et solennels aussi. On comprend que le souvenir d'une telle maison doit rester cher au cœur de ceux qui y furent élevés. Une source jaillit entre les bâtiments et le bois : la tradition la fait naître à la suite d'une prière de Sainte-Geneviève ; cette fontaine fut aménagée lorsque les pères de l'Oratoire devinrent propriétaires de l'abbaye de Juilly, à l'époque de Louis XIII ; plus tard une effigie de la sainte

se dressa au-dessus de l'édicule. Non loin est une statue du *Bon berger,* que l'on devine moderne par le costume oriental scrupuleusement rendu. Elle avoisine une vaste pièce d'eau où les arbres du parc se reflètent.

Le village de Juilly, très rustique, renferme nombre de grosses fermes produisant des betteraves pour une des râperies de Meaux. Une de ces exploitations, à la sortie du bourg, vers Thieux, est immense ; au milieu de la cour le fermier habite une villa somptueuse, disant quels sont les goûts de confort et de luxe mondains chez ces grands cultivateurs.

Le terroir de Juilly et des deux rives de la Biberonne, vers Thieux et Le Mesnil-Amelot, est très favorisé : limons profonds, incomparablement riches en matières organiques, qui ne redoutent ni la grande sécheresse ni l'humidité excessive ; quand les méthodes agricoles auront toute la perfection de celles qui prévalent aujourd'hui dans la Brie, il ne sera pas de terres plus productives.

Si les environs immédiats de Juilly sont peu accidentés, un rideau de petites collines ferme harmonieusement l'horizon vers le nord : c'est le massif des hauteurs de la Goële ; il dut une grande importance militaire pendant le Moyen

Age au puissant château de Dammartin. La forteresse, qui commandait une vaste contrée, n'est plus qu'une ruine : mais la ville édifiée sous sa protection couvre toujours la croupe semblable aux « monts » des Flandres vers Bailleul et Hazebrouck. Elle maîtrisait une des principales routes de l'Ile-de-France. Une ceinture de villages l'entoure. L'ancienne capitale de la Goële ferait un superbe décor, si les flèches d'églises qui dominent sa rangée de maisons blanches étaient plus hautes.

La route montant à Dammartin traverse Saint-Mard, long village dont l'église du treizième siècle mérite d'arrêter un instant l'attention. La population se livre au jardinage et surtout à la culture des plants d'arbres; les pentes sont couvertes de pépinières s'élevant jusqu'aux premières maisons de la petite ville.

Dammartin n'est guère composée que d'une rue, large et propre; les maisons, coquettement tenues, ont des magasins bien fournis, révélant que les campagnes voisines continuent à voir un centre dans le modeste chef-lieu. A l'entrée, du côté de Paris, où le village de Longpérier est une sorte de faubourg, l'église Saint-Jean offre un portail très fleuri, orné au trumeau et au tympan de statuettes dont les iconoclastes ont

détruit les têtes. Cet édifice n'est que le débris d'un monument autrement vaste, démoli en 1878 : simple croisillon sur lequel s'ouvre une chapelle. On y a conservé des stalles sculptées. Une autre église, Notre-Dame, reste intacte. C'est une des plus élégantes du Valois, dont la Goële était une dépendance ; le chœur, surtout, est charmant : trois colonnes s'en élancent et s'épanouissent en nervures portant la voûte ; séparé du reste de l'église par une grille de fer délicatement ouvragée, il renferme la sépulture du plus illustre des seigneurs de Dammartin, cet Antoine de Chabannes de la Palice, rude homme de guerre, chef de bande autant que capitaine, qui se rangea sous l'étendard de Jeanne d'Arc et dont le neveu fut ce vaillant maréchal de la Palice sottement ridiculisé par la chanson... Antoine de Chabannes est représenté couché sur son tombeau.

Le château qui appartint au farouche soldat est à la sortie de la ville, sur la route de Crépy-en-Valois. Il en reste seulement des portions de fossés et d'énormes murailles de briques noyées dans des amas de terre. Cette butte a été aménagée en promenade; les fossés servent au tir à l'arc, jeu national pour le Valois comme pour la Picardie. De ce point on jouit d'une vue mer-

veilleuse s'étendant à plus de quinze lieues, bien au delà des étroites limites du pays de Goële. Au nord c'est une plaine fauve, étalée jusqu'aux forêts d'Ermenonville et de Chantilly, les villages sont entourés de bouquets d'arbres se détachant nettement sur les bruns espaces de guérets ; au nord-ouest la vue se perd sur le grand plateau du Valois ; à l'est sont les petites collines de Montgé et de Cuisy ; par delà on devine les monticules isolés dressés aux approches de Meaux ; l'un d'eux porte un village, Monthyon, dont le nom est devenu fameux : son dernier seigneur a été le philanthrope qui fonda les prix de vertu. Le baron fut un précurseur en agriculture ; il dirigeait lui-même ses grands domaines de Monthyon et de Marchémoret. Les biographes ont découvert des documents nombreux sur sa vie agronomique : il en ressort que c'était un propriétaire fort rude et exigeant [1].

Les flancs de la colline de Dammartin contrastent avec la nudité des grandes plaines consacrées aux cultures industrielles, par leurs vergers de pommiers et leurs petites prairies. Le versant du nord, recourbé en hémicycle, est par-

1. Sur le village de Monthyon, voyez la 43e série du *Voyage en France*, chapitre XIII.

ticulièrement frais : c'est comme une forêt d'arbres fruitiers. Les formes sont douces, car la roche n'affleure pas ; aussi a-t-on recours à la brique pour les constructions, dans la plaine, au nord surtout où le limon est si fin qu'on ne saurait trouver un caillou sous le soc de la charrue.

Aussi est-ce en briques que fut construit le château de Dammartin, matériaux employés sur une telle épaisseur que la mine en eut difficilement raison quand, après l'exécution du duc de Montmorency, son dernier possesseur, Richelieu ordonna de le faire sauter ; les murailles se fendirent sans s'écrouler ; ces tours béantes firent naître un dicton : « Comme le château de Dammartin, il crève de rire. »

XVI

CHANTILLY ET SES FORÊTS

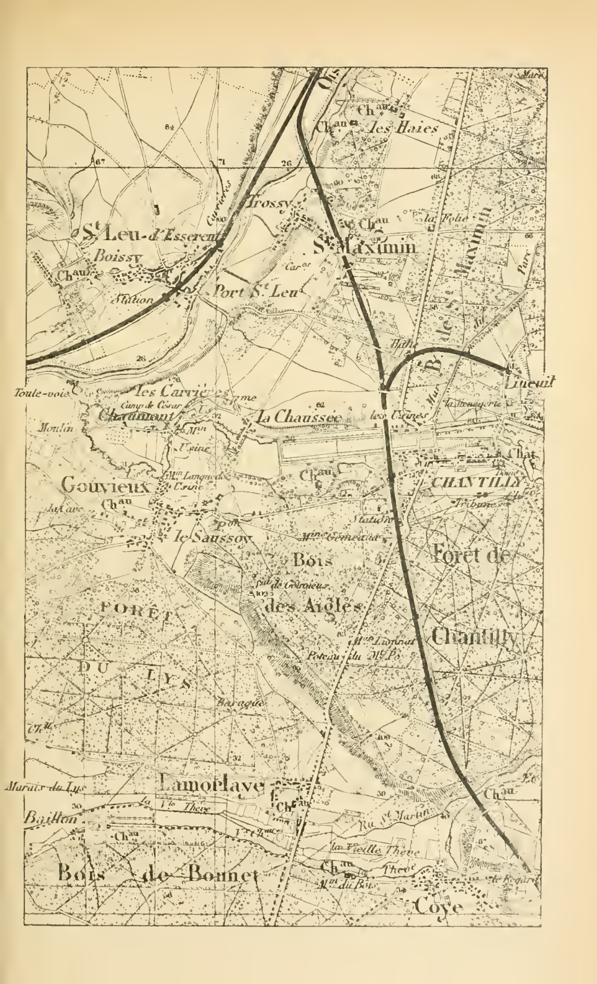
Vineuil. — Vue sur le parc de Chantilly. — Arrivée à Chantilly. — Plus de dentelle ! — La rue du Connétable. — Éleveurs, palefreniers et jockeys. — Les courses. — Le château. — Ma visite au duc d'Aumale. — Le prince pour cicerone. — Souvenirs des guerres d'Afrique. — Le musée Condé. — A travers le parc. — La maison de Sylvie. — En forêt. — Avilly et Saint-Léonard.

J'ai voulu faire à pied la route de Creil à Chantilly pour jouir une fois encore du féerique tableau offert par le château, ses nappes d'eau et le parc lorsqu'on les aperçoit de la trouée de Vineuil. Jusqu'à Saint-Firmin la route est assez banale, mais, à partir de Courtheuil, on se rapproche de la Nonette errant à travers les prés ou sous de grands arbres. Ses eaux sont utilisées par une usine pour le blanchiment des tissus, dont les longues bandes étendues sur l'herbe évoquent les paysages industriels des Vosges et de Flandre. A Saint-Firmin la vallée est masquée un instant par les maisons. Village bien humble

mais charmant, possédant une jolie église que la Renaissance dota de remarquables vitraux. Des parcs aux arbres superbes de port, et dépendant du domaine de Chantilly, bordent la route et vont finir sur le grand canal.

A l'entrée du hameau de Vineuil, le mur du parc qui, jusqu'alors, barrait la vue, présente une large coupure précédée d'un saut de loup défendu par une barrière de fer. Cette ouverture permet de contempler, en les dominant, le château, ses eaux et ses jardins. L'admirable palais, tout blanc entre ses douves, semble flotter sur l'eau calme. Sous le saut de loup, une pelouse descend au canal de la Manche. Cette belle nappe de gazon, arrondie autour d'une conque d'eau calme, se nomme le Vertugadin; en face, à l'extrémité d'un canal dont les eaux viennent baigner les dernières marches d'un escalier monumental — les *Grands-Degrés* — se dresse la statue du connétable Anne de Montmorency, nettement détachée sur la longue perspective de l'avenue des Lions. On a ici la sensation la plus parfaite de ce que les peintres nomment un paysage historique.

A Vineuil, la route descend vers le fond de la vallée où la Nonette est devenue un lac factice aux berges rectilignes pour orner le domaine des


Les Haies
Trossy
St Leu-d'Esserent
Boissy
St Maximin
Port St Leu
Station
la Folie
Toute-voie
les Carrières
Camp de César
Chaumont
La Chaussée
les Usines
Gouvieux
CHANTILLY
le Saussoy
Bois
des Aigles
Forêt de
Chantilly
FORÊT
DU
LYS
Baraque
Lamorlaye
Marais du Lys
Baillon
la Vieille Thève
Bois de Bonnet
Coye

Condé. Les princes qui créèrent cette merveille n'avaient pas prévu qu'une œuvre utilitaire accroîtrait un jour la beauté du paysage. Le chemin de fer a accompli ce tour de force, en jetant en travers de la vallée les arches du viaduc sur lequel la circulation est incessante. La longue rangée de blanches et hautes arcades donne une majesté plus grande au noble paysage que voulut créer le vainqueur de Rocroi.

La route monte en longeant le jardin anglais du parc, elle pénètre dans Chantilly près de l'église ornée de peintures de Lenepveu et renfermant le cœur des Condé, et des monumentales écuries qui dépassent encore en splendeur celles de la place d'armes à Versailles ; là finit la rue du Connétable composant à peu près toute la ville. C'est une voie très longue et propre, d'aristocratique allure bien que les maisons en soient basses. Les magasins les plus riches sont consacrés au commerce de la sellerie et des objets nécessités par l'existence hippique, qui est celle de la cité tout entière et d'une partie de sa banlieue. La plupart des gens que l'on croise ont l'allure d'hommes de cheval : entraîneurs vêtus en gentlemen, jockeys, lads, garçons d'écurie. Les cabarets sont des tavernes anglaises, les librairies offrent surtout des ou-

vrages de sport, les marchands de journaux présentent des feuilles consacrées au turf et des journaux anglais. Aucune ville française n'a, proportionnellement, un plus grand nombre de résidents britanniques. Aussi le Royaume-Uni y entretient-il un vice-consul.

Au rôle hippique se borne aujourd'hui l'activité de la ville. Chantilly cependant eut des visées industrielles; après la Révolution on tenta la création de manufactures, la Nonette se borda de fabriques dans la période de 1820 à 1830. Tous ces établissements périclitèrent et, en même temps, la production de la dentelle à laquelle Chantilly avait donné son nom à partir du dix-septième siècle. Cette gracieuse industrie féminine fut longtemps prospère. La dentelle dite de Chantilly est de soie noire, le fond en maille fine est entouré d'un fil plus gros qui dessine les contours. Comme aujourd'hui encore dans les Vosges[1], les pièces de ce tissu étaient préparées dans les villages puis rassemblées à la ville par des ouvrières spéciales. La Révolution tua la dentelle à Chantilly. Au milieu du dix-neuvième siècle et jusqu'à la guerre contre l'Allemagne il sembla qu'une renaissance était

1. Voyez la 22e série du *Voyage en France,* chapitre X.

proche, mais la fabrication mécanique de Calais et d'autres centres du Nord a arrêté ce nouvel essor, Chantilly ne sut ou ne put pas entrer dans la voie ouverte par Saint-Pierre-lès-Calais [1]. La dentelle de Chantilly ne se fait plus à Chantilly.

A l'autre extrémité de la rue du Connétable, la route nationale de Paris à Amiens qui traverse une partie de la forêt est une large et solennelle avenue conduisant à la gare. Voie sans cesse animée par les chevaux revenant des champs d'entraînement ou des promenades par les allées forestières que la herse et la charrue entretiennent à l'état de piste favorable au pied des animaux de selle. Peu de Français parmi les cavaliers : s'il en est, ils affectent les allures anglaises.

Un coin de forêt sépare cette entrée de ville du champ de courses, admirable pelouse au sol résistant, allongée entre les futaies et Chantilly. De ce côté, les maisons accroissent l'illusion d'une cité anglaise, chacune a son jardinet bien ombragé, séparé de la chaussée par une grille ; elles font face aux tribunes élégantes où, pendant ce que l'on pourrait appeler les grands

1. Sur l'industrie de la dentelle et du tulle, voyez la 18e série, chapitre XX (Calais), et la 19e série, chapitre XIV.

jours de Chantilly, se presse la foule la plus aristocratique, la plus élégante et la plus opulente que puisse réunir notre pays. Par ces courses surtout la petite ville est réputée de nos jours; des milliers d'individus n'ont jamais visité son incomparable musée Condé et même en ignorent l'existence, qui tiennent la ville pour une des plus illustres du monde ; encore en connaissent-ils juste la façade, aperçue de la pelouse.

Les deux réunions de mai et d'octobre amènent ici une foule énorme, pour laquelle la Compagnie des chemins de fer du Nord a dû créer une gare spéciale, à côté de la station où se fait le service normal. Ces jours-là on détourne la circulation de la plupart des trains réguliers entre Paris, la Belgique et la mer du Nord pour les acheminer par Persan ou Saint-Ouen-l'Aumône.

Cette foule venue par mode, par snobisme ou pour le jeu, s'intéresse peu au cadre, superbe pourtant, formé par les écuries qui semblent un palais, la chapelle, le primitif château d'Enghien et l'édifice de rêve parachevé par le duc d'Aumale.

Ce prince, qui si longtemps incarna Chantilly aux yeux des lettrés et des artistes, est encore présent en effigie dans le cadre merveilleux res-

suscité par lui. Sa statue équestre se dresse à l'entrée du domaine, près de ces écuries qui portent à leur fronton un splendide groupe de chevaux semblant s'élancer dans l'espace. La statue est l'œuvre de Gérôme, sculpteur éminent autant que grand peintre. Gérôme rendit admirablement la physionomie du prince éclairé dont il fut l'ami. Sur le piédestal, deux bas-reliefs représentent les plus belles pages de l'histoire militaire d'Henri d'Orléans : la prise de la smalah, la soumission d'Abd el-Kader.

Depuis que leur restaurateur a disparu, le château, ses annexes, le parc, tout ce domaine, dont bien peu de souverains possèdent l'équivalent, est la propriété de la nation; mais, pour épargner les vicissitudes de la politique, le duc d'Aumale a confié la garde de Chantilly et de ses merveilles à l'Institut de France, qui en est maître pour le compte du pays. Bien rare exemple de générosité patriotique, rappelant avec plus de grandeur et de délicatesse les dons des Mécènes américains en faveur des universités.

J'ai revu Chantilly, sous la conduite du cicerone banal. Quand j'y vins pour la première fois, les honneurs m'en furent faits par le duc d'Aumale lui-même. Désirant consacrer une de mes « Vies militaires » du *Temps* à l'ancienne armée

d'Afrique, je voulais recueillir les souvenirs d'un de ses héros. M. Alfred Mézières, le collègue du prince à l'Académie, lui fit part de ce désir. Quelques jours après, je recevais une invitation pour me rendre à Chantilly, le prince me donnait rendez-vous à la gare du Nord. Pendant tout le trajet il m'entretenait de ce passé lointain déjà que son esprit primesautier, ses saillies originales, si militaires, rendaient vivant pour moi. Je pouvais d'autant mieux comprendre les journées heureuses de ces campagnes, que trois années passées en Algérie au service des affaires indigènes m'ont familiarisé avec l'histoire de la conquête. Le prince n'avait pas revu l'Algérie depuis qu'il quitta si noblement le gouvernement de la colonie en 1848, il semblait ravi de trouver quelqu'un pour lui dire les changements survenus. Un moment la conversation tomba sur Philippeville, cité que le duc vit naître, je lui rappelai qu'il avait placé la pierre du tabernacle, tenue par les mains tremblantes d'émotion d'un soldat du 22[e] de ligne, travaillant comme menuisier et maçon à la construction de l'édifice.

— Comment savez-vous cela? me dit le prince.

— C'était mon père et bien souvent, lorsqu'on

parle de vous, mon général, il rappelle cet incident de son humble carrière.

Mon général... C'était de tous ses titres celui que préférait le duc, général Henri d'Orléans, pendant qu'il figurait sur l'Annuaire. Et le général, touché de ce souvenir, me fit promettre de lui amener un jour son ancien soldat, mais les circonstances ne l'ont pas permis, l'un et l'autre ne sont plus.

A Chantilly, parmi les œuvres d'art réunies avec tant de persévérance et de goût, sont de nombreux souvenirs des guerres qui nous valurent la plus riche et la plus florissante des colonies. A côté du dessin original d'Horace Vernet, pour la *Prise de la Smalah,* du château de Versailles, à côté d'une gouache de Girardet et d'une toile de Bellangé, également consacrées à ce brillant fait d'armes, sont plusieurs aquarelles de Gobaut : l'*Isly, Sidi-Brahim* où fut détruit le 8e bataillon de chasseurs, *Djemaa-Ghazaouat* — aujourd'hui Nemours — et le *Combat d'El-Afroun* où le commandant d'Aumale reçut le baptême du feu. A El-Affroun, le jeune chef de bataillon vit un sergent-major tuer deux Arabes qui s'étaient rués sur lui; plus de cinquante ans après il avait gardé la vision très nette de ce petit drame. « On voyait nettement, disait-il

en me racontant la journée, l'orifice noir des armes, ce trou à peine perceptible de loin cependant, mais d'où l'on sait que peut sortir la mort. »

D'autres tableaux rappellent encore des scènes de la conquête ; une aquarelle de Bellangé représente l'assaut du col de Mouzaïa ; dans une vitrine le duc avait placé des trophées : armes damasquinées prises sur les Arabes, sabre d'Abd el-Kader trouvé dans la tente de l'émir quand fut enlevée la smalah, coq qui surmontait le drapeau du 8e de ligne dont le duc d'Aumale fut colonel. A côté de cet emblème il aurait voulu ajouter la hampe du 24e avec lequel il avait été mis à l'ordre de l'armée. La tente d'Abd el-Kader était là aussi, nous nous y sommes assis un instant. Ce trophée orne maintenant la salle du Jeu de Paume, annexe du musée Condé.

Cette journée, passée à remémorer des scènes militaires inconnues des générations nouvelles, est restée trop présente à ma mémoire pour que je n'aie pas éprouvé aujourd'hui une mélancolie profonde à revoir ces œuvres d'art, presque toutes de premier ordre, malgré leur nombre considérable. Le maître d'alors parcourait toujours avec la même passion les galeries où il avait réuni tant de chefs-d'œuvre dont il savait

d'un mot faire comprendre la beauté ou l'intérêt.

Vieux manuscrits ornés de vignettes, éditions originales, émaux et céramiques, sculptures et médailles, estampes, dessins et miniatures, toiles des grands maîtres depuis les primitifs jusqu'à nos jours constituent un de ces trésors que pourraient envier les plus grandes capitales d'art. L'énumération serait fastidieuse, leur description nécessiterait un volume.

Le cadre est digne de ces joyaux du génie humain. Peut-être n'est-il pas d'entrée de palais comparable à celle du château de Chantilly. Quand, après avoir dépassé la grille monumentale, la statue équestre du connétable Anne de Montmorency et les vieux logis appelés château d'Enghien où résident les conservateurs, on a franchi les fossés pour pénétrer dans la grandiose cour d'honneur, l'impression est saisissante. Versailles a plus d'ampleur mais n'imprime pas au premier aspect une telle sensation d'art et de beauté.

Ce château, dans son ensemble, est une œuvre moderne, car le palais des Condé avait été démoli par la bande noire après la Révolution, il n'en restait que le châtelet et la chapelle, parties exquises d'ailleurs, attribuées à Jean Bul-

lant, déjà auteur d'Écouen, autre château du connétable de Montmorency. Le duc d'Aumale a entrepris la reconstruction presque totale, qu'il confia à l'architecte Daumet.

La restauration ne s'est pas bornée au château, le parc entier a retrouvé sa splendeur. Les parcs, plutôt, les abords de l'édifice comprennent, comme Versailles, des parties bien distinctes séparées par des canaux. Ici encore les œuvres d'art sont nombreuses. De chaque côté, les Grands-Degrés sont peuplés de sculptures mythologiques, dieux ou fleuves ; le bras du canal est bordé par les parterres des Miroirs. A gauche, le jardin anglais avec ses pelouses, ses allées sinueuses, ses pièces d'eau, ses ruisseaux et ses cascades; à droite le parc du Hameau rappelant le Petit Trianon ; vers la forêt, le beau parc auquel la « maison de Sylvie » donne son nom et qui évoque les charmilles de Versailles.

Encore un regard au château, édifice de rêve sous ce pâle soleil, au milieu des eaux que le vent fait rider en petites vagues, et je m'en vais à travers les bois, séparés du parc de Sylvie par un grillage. Le chemin, sente verte et ombreuse, passe près de la maison de Sylvie, coquet pavillon meublé de façon exquise. Puis des murs masquent la vue du parc sur lequel des portails

de fer ouvrent brusquement des échappées et l'on parvient au carrefour de Senlis où s'étoilent six allées taillées en charmille; l'une d'elles finit en berceau dont la perspective est formée par la statue du connétable Anne : coin enchanté, évoquant la vision des jardins d'Armide.

Une de ces allées conduit au hameau d'Avilly. Les côtés du chemin sont des murailles de verdure que l'on entretient soigneusement par la taille des arbres. Et soudain voici la pleine lumière, on débouche au milieu des cultures d'Avilly, hameau dominant le val profond où la Nonette coule libre avant son captage pour l'alimentation du canal du parc. Avilly se compose de deux rues dont une aboutit à la forêt.

Je vais plus loin encore, à Saint-Léonard, modeste village en vue de Senlis. Les maisons se groupent autour d'une église surmontée du coq traditionnel. Je voulais voir les cressonnières dont j'ai parlé à propos de Senlis, les premières organisées en France [1] par M. Cardon. Ces cultures vénérables existent toujours, les fosses verdoient au fond de la vallée. Elles ont servi de modèle à tous ceux qui se sont occupés de cresciculture et marquent le point de départ de la

1. Voyez p. 182 et suiv.

prospérité pour tant de vallons humides, autrefois réduits à la récolte des joncs ou de mauvais prés.

Une laie irrégulière conduit de Saint-Léonard au vallon de la Thève à travers cette portion de la grande sylve que l'on nomme forêt de Pontarmé. Par là j'ai gagné Pontarmé avec le projet d'aller parcourir le parc de Mortefontaine, mais en apprenant que l'entrée en est permise le dimanche seulement, j'ai dû revenir à Chantilly à travers la forêt. Je ne regrette pas ce contretemps, la sylve est d'une beauté extrême, les avenues, entretenues comme des allées de parc, ont une incomparable majesté.

XVII

MORTEFONTAINE ET LES ÉTANGS DE LA THÈVE

Survilliers. — Souvenirs de Joseph Bonaparte. — Montmélian et ses ruines. — Les saules de Plailly. — Mortefontaine. — Les deux parcs. — Les étangs. — Le château de Vallières. — Les grés et les bruyères. — En forêt d'Ermenonville. — L'île Molton. — La butte aux Gendarmes. — Thiers. — Pontarmé et Montgrésin. — Commelle et ses étangs. — Le château de la Reine-Blanche.

Orry-la-Ville. Avril.

Il fut un temps où la région que je vais parcourir était une des plus visitées de France ; les jardins de Mortefontaine comme ceux d'Ermenonville et de Chantilly étaient une de ces choses qu'il fallait avoir vues pour comprendre la Nature, telle qu'on l'imaginait au dix-huitième siècle. Ce truquage atteignit son apogée avec le premier Empire et la foule continua d'aller admirer la « nature ». Maintenant la route est bien calme, un pauvre omnibus, rarement plein, prend les visiteurs à la gare de Survillers et les conduit à Mortefontaine. Cette station, centre d'activité

Echelle au 1/50000e.

pour une partie des anciens petits pays de Servois, de France et de Goële, est isolée sur le plateau nu, à l'issue d'une tranchée longue et profonde permettant au chemin de fer de ne pas accroître la raideur des rampes qu'il doit gravir pour aller de la Seine à l'Oise et sur lesquelles les grands rapides de la compagnie du Nord s'élèvent avec une énorme vitesse. Le paysage est triste, rien ne permet de deviner les combes et les vallons si verts creusés dans cette plaine, dont les cultures ont peu à peu chassé les bois et les haies. Récoltes industrielles : betteraves, pommes de terre traitées dans une féculerie aux constructions grises qui bordent la route ; céréales pour l'assolement.

Le sol se plisse bientôt ; dans une large dépression voici les murs et les arbres d'un parc enveloppant un château. Celui-ci a appartenu à Joseph Bonaparte, comme Mortefontaine. Quand la chute de son frère eut enlevé à Joseph son trône d'Espagne et les châteaux plus sérieux qu'il possédait en France, il se souvint surtout de ce domaine et prit le nom de comte de Survilliers.

Le village est banal, les maisons sont basses, enduites d'un crépi rendu gris par le temps, mais une ceinture d'arbres lui donne de loin un

peu de grâce rustique. Survilliers possède une belle église de style ogival flamboyant, bâtie au sommet d'une pente douce couverte de pâtures plantées de poiriers à cidre, dans les parties humides croissent des saules au tronc tortueux et crevassé d'où s'élancent, hautes et droites, des branches vigoureuses; la tête bosselée de ces arbres est comme un chapiteau d'une architecture fantastique et aérienne; les saules de Survilliers feraient le bonheur d'un paysagiste.

La végétation est d'ailleurs singulière ici, les vieux poiriers qui bordent le chemin ont une ramure embroussaillée, ils sont portés souvent sur un tronc bas et cannelé, très gros dans cette souche, tandis que le bas, issu de la greffe, est bien plus mince. Dans les prairies, les saules de plus en plus nombreux et bizarres, sont mêlés aux peupliers et aux aulnes.

Le sol se relève en colline isolée, atteignant près de 100 mètres au-dessus du niveau moyen de la plaine; ce petit massif traversé par la limite de l'Oise et de Seine-et-Oise — la rue principale de Saint-Witz est partagée entre les deux départements — s'élève à 200 mètres. Point culminant de la région après le poteau de Carnelle, il commande d'immenses horizons; aussi fut-il de bonne heure occupé par une for-

teresse dont il reste des ruines. A côté a été édifiée une chapelle, les quelques maisons voisines conservent le nom de Montmélian, longtemps celui de la paroisse. Des bois en revêtent les pentes, des carrières de plâtre y sont creusées. Sur le versant de l'ouest ce sont des cultures et des prés-vergers, poiriers et pommiers produisant du cidre en abondance. Au nord, sourdent des fontaines dont les eaux forment un ruisselet allant alimenter les étangs supérieurs de Mortefontaine après avoir bordé Plailly, joli bourg très propre ayant de nombreuses boutiques et quelques villas. L'église, classée parmi les monuments historiques, construite au douzième siècle mais modifiée jusqu'au seizième siècle, est dotée d'une flèche à crochets, ajourée, flanquée de quatre pyramidions, où sculptures et ornements ont été accentués avec assez de mauvais goût. Plailly, entouré d'une véritable forêt d'arbres à cidre, a sur son territoire le château de Bertrandfosse.

Un kilomètre à peine entre Plailly et Mortefontaine, ce dernier village est précédé d'une promenade où les chevaliers de l'arc ont leur tir et les pompiers leur échafaudage à agrès. Le Petit Parc borde ce rendez-vous de la population ; dans le mur une voûte à coquille abrite une

fontaine, vestige du décor imaginé par les créateurs de ces jardins fameux. Une plaque de marbre porte cette inscription en l'honneur de la naïade :

Des bords fleuris où j'aimais à répandre
Le plus pur cristal de mes eaux,
Passant, je viens ici me rendre
Aux désirs, aux besoins de l'homme et des troupeaux,
En puisant les trésors de mon urne féconde
Songe que tu les dois à des soins bienfaisants
Puissé-je n'abreuver du tribut de mon onde
Que des mortels paisibles et contents.

Ce *petit* parc entoure le château d'Ermenonville dont on a fait un tableau fort exagéré, belle demeure, mais assez simple, que Joseph Bonaparte habita, où il donna des fêtes luxueuses. Les jardins célèbres sont de l'autre côté de la route appelée pavé d'Avesnes ; détachés du domaine, ils constituent désormais le parc du majestueux château moderne de Vallières. La grille est à l'issue du village; à travers les barreaux on voit les étangs étagés jusqu'au rideau lointain des forêts.

Ce portail est ouvert aujourd'hui, l'accès du parc étant libre chaque dimanche. Une allée sinueuse descend entre une pelouse et des bois percés de chemins sablés jusqu'au premier bas-

sin, vasque étroite et allongée dont la chaussée est renforcée par des rangées de pieux ; de beaux arbres, d'essences variées, constituent un cadre superbe à ce miroir tranquille : en automne surtout quand les feuilles rougies ou dorées font ressortir la sombre ramure des résineux.

Au-dessous du barrage s'étale un lac plus étendu, l'étang de Vallières ; ses rives sinueuses, ses petites baies, ses îles en font une chose charmante. Les îles sont plantées de platanes et de chênes et ourlées d'aulnes penchés sur le flot. La chaussée, très haute, retenant la nappe, porte un pavillon de briques rouges, formant fabrique. C'est une des rares constructions respectées dans ce parc qui en compta jadis de nombreuses. Arthur Young dit Mortefontaine orné « d'une profusion de temples, de bancs, de grottes, de colonnes, de ruines et que sais-je encore ».

De l'étang de Vallières sort un ruisseau d'eaux glauques, il se dirige à l'ouest, forme encore un lac semé d'îles, s'en échappe, retourne vers l'est et devient une rivière peu à peu élargie comme un estuaire. Cela est vraiment beau ; des îles couvertes de fourrés de broussailles et de roseaux, des troupes de cygnes, la perspective du

grand lac, de petits coteaux couronnés de pins enlèvent l'impression de factice causée par les autres bassins. Si le ciel n'avait été si pur, s'il n'eut régné la lumière douce et fluide des beaux jours de l'Ile-de-France, je me serais cru sur le bord d'un de ces lacs de la Havel et de la Sprée, près de Berlin, d'une mélancolie si pénétrante.

Les bois se font plus pittoresques, ils couvrent des pentes douces hérissées de blocs de grès où les lichens et les mousses mettent des teintes de bronze. Au détour apparaît soudain un coteau surmonté d'un palais de rêve, que l'on dirait transporté des rives de la Loire et conservé dans la fraîcheur de sa jeune architecture. C'est le château de Vallières, construit dans le style de la Renaissance par le duc de Gramont. La façade, percée de larges fenêtres à meneaux, est flanquée de tours en encorbellement, les combles ont de belles mansardes ouvragées. Au pied de l'édifice, le monticule est raide, amas de blocs de grès et de sable. Du sommet la vue embrasse les lacs, la vaste île Molton, les forêts, la plaine de culture, semée de bois, avec ses fonds humides.

Le grand lac ou lac de l'Épine serait merveilleux s'il avait des eaux plus profondes, mais c'est,

du moins sur les bords, une nappe de faible épaisseur, comme morte; au milieu se dresse l'île Molton, butte de grès artificiellement devenue insulaire et couverte d'un bois de grands arbres, terrain de chasse où l'on ne peut pénétrer.

Sous le château, les bois sont contigus à la forêt d'Ermenonville dont les sépare seulement le *fossé de périmètre*. Le terrain est devenu de plus en plus aride. Blocs de grès surgissant des sables, fougères et bruyères sous un maigre couvert de bouleaux et de pins.

Le lac, rétréci peu à peu, n'est plus qu'un chenal étroit dessinant le circuit de l'île Molton. Tout autour les arbres se font rares, au point que la carte d'état-major, d'ordinaire assez avare de ces indications, écrit le mot *bruyères* sur une large zone.

Un chemin côtoie le canal et ramène en face du château, de l'autre côté du lac. Il y a là une sorte de hameau composé des écuries, des chenils, des habitations des palefreniers et des piqueurs. Autour de ce groupe de constructions les roches de grés s'accumulent en hautes buttes. Un chêne en cépée noueuse étend ses rameaux sur une d'elles. De là, part le chemin sablonneux conduisant à Thiers, entre les buttes

et les bruyères où le faisan abonde, et de pauvres *boulayes* aux arbres rares et crevassés. Après la traversée d'une majestueuse avenue de vieux pins voici, au milieu d'une plaine cultivée en sarrasin pour la nourriture des faisans, des maisons de garde surveillant la sortie du parc. Le site est triste, il rappelle les coins les plus déshérités des landes de Gascogne et doit plus de sauvagerie encore à la chaîne de hauteurs de grès et de sable que la grande végétation n'a point recouverte. Le manteau sombre des bruyères, les blocs grisâtres de grès, les taches blanches des sablières sont un sujet d'étonnement dans cette Ile-de-France où les sites heureux abondent. Mais cette région parisienne n'épargne pas les surprises, aucune autre partie de la France n'est d'aspect aussi varié.

Brusquement le désert cesse, voici des prés très verts, le chemin de sable se transforme en chaussée pavée ; dans la large plaine s'étend Thiers, village blanc aux toits bas. Au nord, surgit la butte des Gendarmes, un des plus caractéristiques accidents de la forêt, tapissée de bruyères avec des assises de sable d'une teinte laiteuse. Au centre du paysage un ruisseau court, bruit sur un gué, s'en va en méandres multipliés entre un double ourlet d'aulnes. C'est la Thève

échappée des lacs de Mortefontaine et dont le cours supérieur a atteint le grand lac au-dessous du château. Ce ruisseau avait drainé les eaux du bois de Saint-Laurent aux confins des trois départements de l'Oise, de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne et de petits coteaux dont l'un porte le hameau de Beaumarchais qui, peut-être, fut le fief dont s'ennoblit l'horloger Caron avant d'écrire son fameux *Barbier de Séville*.

Thiers où le chemin conduit entre des cultures maraîchères et des champs de betteraves serait un village sans intérêt s'il ne possédait les restes d'un château féodal en partie entouré de fossés et abritant une ferme. L'édifice dut être beau, car il garde des fenêtres ogivales trilobées d'un pur style et de grands arcs de maçonnerie. En faisant le tour des ruines on retrouve les épaisses substructions de tours qui offraient une résistance très grande.

La contrée est purement agricole, les parties les plus arides donnent elles-mêmes lieu à une exploitation : Mortefontaine, Ermenonville, Thiers vendent aux horticulteurs la terre de bruyère si abondante entre les buttes.

Cette région est encore un petit pays, le Servois, dont fit partie Chantilly, étendu sur les deux rives de la Thève jusqu'à l'Oise. Le nom

en survit, un peu déformé, dans La Chapelle-en-Serval, village de grande route qui possède le bureau de poste desservant ces villages à demi forestiers. Le Servois avait quelque importance à cause des routes par lesquelles il est traversé et conduisant toutes à Paris, aussi les châteaux forts étaient nombreux : Montmélian, les deux châteaux de Mortefontaine, Thiers, Pontarmé.

Ce dernier existe encore, ses bâtiments, soutenus par des contreforts et devenus ferme, ont été surélevés et couverts de grands combles autour desquels volètent d'innombrables pigeons. La Thève borde ces restes et les sépare du village de Pontarmé, longue rue formée par la route nationale ; les maisons, coquettement blanchies ou peintes, contrastent avec celles, plus rustiques, des centres voisins. La rive droite de la Thève est couverte de grands bois, appelés forêt de Pontarmé, partie de la nappe continue de futaies étendue des bords de l'Oise — forêt du Lys — à Ermenonville.

Un autre village dépend de la commune de Pontarmé, c'est Montgrésin, bâti à l'endroit où la grande route de Chantilly à La Chapelle-en-Serval franchit la Thève. Un chemin y conduit par des coteaux entre lesquels coule le ru de

la Bâtarde. A Montgrésin la route est portée par une chaussée puissante, construite en gros blocs, qui fut peut-être retenue d'étang, la Thève a son lit au milieu de terres noires divisées en champs où l'on cultive l'artichaut; ces « marais » sont fort vastes. Une dérivation contenue par des murs de blocs bien appareillés aide à faire mouvoir un moulin qui doit encore utiliser la vapeur pour avoir une force motrice suffisante.

Montgrésin est un joli hameau, ses maisons entourent une place ombragée de tilleuls, les rues se prolongent en routes ou chemins forestiers. La plus large de ces voies conduit en ligne droite à Chantilly, formant au château une perspective superbe, une autre va rejoindre la maison de Commelle, construite comme logis de garde dans un style moyenâgeux, à la tête du chaînon d'étangs qui constitue le paysage le plus pittoresque de la forêt, entre le massif proprement dit de Chantilly et celui de Coye. Là aboutissent de belles avenues, bien percées, aux côtés taillés en charmilles.

Les étangs remplissent une étroite gorge sylvaine; leur origine est purement artificielle, on a barré le val par trois chaussées derrière lesquelles les eaux s'amassent et forment quatre

nappes d'étendue inégale mais toutes fort belles, grâce au cadre des bois et à l'art avec lequel on aménagea les rives. Des buissons de charmilles, taillés très bas, permettent au regard d'errer sur les eaux; de grands hêtres, que la hache respectera tant qu'ils vivront, forment une allée sinueuse. Ce sont les plus gros arbres de cette essence rencontrés dans les forêts de la région parisienne, leur ramure est superbe, l'un d'eux, au second barrage, enserre un rocher de grès par de noueuses racines, énormes de grosseur et de longueur, en un étonnant réseau. Ce hêtre dut inspirer les dessinateurs de l'époque romantique jusqu'à Gustave Doré, car ils se plaisaient à représenter ces enchevêtrements de racines au pied des troncs centenaires.

Chaque digue d'étang forme chemin carrossable entre des buissons de charmille bien arasés. Des pêcheurs qui ont loué le droit de jeter leurs lignes garnissent rivages et chaussées ; en automne et en hiver encore il y a des fanatiques, ils allument des feux entre deux rochers pour se réchauffer de temps en temps. Ces pêcheurs ne sont pas de vulgaires bourgeois, beaucoup viennent en voiture, tout au moins ils ont des porteurs pour leurs engins, plus d'un montre à la boutonnière une rosette de la Légion d'hon-

neur. Au temps des Condés ils eussent pêché en pourpoint et l'épée au côté.

Le troisième étang est la nappe maîtresse ; ce serait la plus belle si le quatrième bassin n'avait comme décor de fond l'arachnéenne rangée de quinze arcades de pierre blanche, haute de 40 mètres, sur laquelle passe le chemin de fer du Nord. Le hardi monument, avec ses piles minces et les perspectives offertes entre elles, est d'une extrême beauté. A ses pieds le dernier barrage porte un édifice pseudo-féodal, petit château gothique orné de statues et appelé château de la Reine-Blanche, bien qu'il ait été construit sous la Restauration pour servir de rendez-vous de chasse, sur les ruines d'un petit castel qu'aurait élevé Blanche de Castille. Au pied de la hêtraie de la rive gauche une charmante maison de garde enveloppée de rosiers regarde le miroir tranquille. Ce décor, comme celui de la Nonette à Chantilly, est surtout l'œuvre du génie moderne, les princes l'avaient fait aimable, les ingénieurs, en établissant un passage aérien pour les convois, ont doté ce coin de banlieue parisienne d'un de nos plus beaux « paysages historiques », pour parler comme les peintres.

Les arbres masquent un autre édifice, plus

ancien et vénérable, une de ces lanternes des morts si nombreuses dans le sud-ouest où bien souvent j'en ai rencontré (1). Ce curieux monument est proche de la maison des gardes.

La forêt, au-dessus du vallon, est fort belle. C'est une des parties de la sylve de Chantilly où les promeneurs viennent en plus grand nombre, la gare d'Orry-la-Ville étant à l'entrée des bois. Les étangs de Commelle sont le principal attrait de l'excursion, il est peu de solitudes alliant davantage la grâce et la splendeur.

---

1. Voyez notamment dans la 3e série, chapitre III, le fanal funéraire de Saint-Pierre-d'Oleron ; dans la 15e série, chapitre IV, le fanal de Pranzac ; dans la 26e série, chapitre XIX, la lanterne des morts de Ciron ; dans la 27e série, chapitre XVII, celle de La Souterraine.

XVIII

LES ENTRAINEURS DU SERVOIS

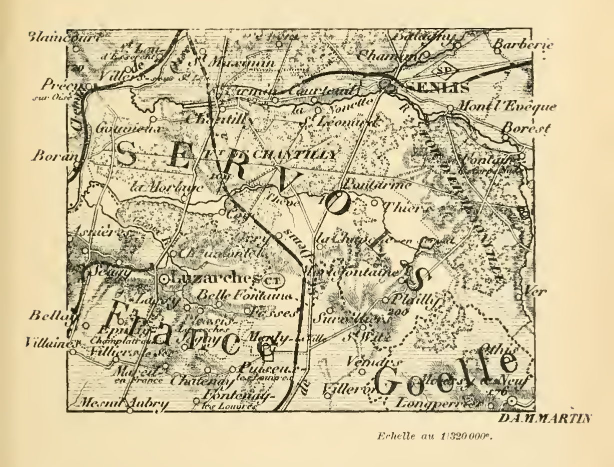
La forêt de Coye. — Coye et son étang. — Le bois Bonnet. — Lamorlaye. — Un village hippique. — Les champs d'entraînement. — Les entraîneurs. — Lads et jockeys. — La route de Chantilly. — Le mont Pô. — Le bois des Aigles et ses pistes. — Entrée à Chantilly.

Chantilly. Avril.

La forêt de Coye est toute parfumée. Les clochettes virginales du muguet tapissent le sol des taillis et des futaies. Si nombreuses sont leurs branches que l'on croirait voir un tapis de neige. De l'étang de Commelle aux abords de Coye, la course était exquise ce matin à travers ces bois pleins de parfum et de silence.

A la sortie de la forêt par la gare d'Orry-la-Ville, une belle route descend rapidement au flanc d'un val dont le côté opposé à la lisière de la sylve est couvert de villas riantes. Il est peu de plus gracieuse entrée de village que celle-ci. Mais combien Coye est tranquille ! Aucun bruit

ne s'élève, sinon le roulement sourd des trains passant sur le haut viaduc de pierre jeté au travers de la vallée de la Thève, gorge qui s'évase en un bassin très vert. Dans les rues, les femmes,



Echelle au 1/320 000e.

assises au ras des maisons, travaillent au triage des perles de métal dont la fabrication est une industrie très répandue dans ce pays de Servois, constitué par le bassin de la Thève et la petite région voisine qui a gardé le nom de France. L'usine où ces perles d'acier sont produites livre

en même temps les nombreux objets d'acier poli que l'on vend dans les bazars.

A cette calme industrie, Coye joint la préparation des cordages imputrescibles en fibre ou écorce de tilleul[1], aussi peu bruyante et simple. Elle s'alimente pendant les coupes des forêts de Coye, de Chantilly et du Lys où cette essence est fort commune et forme la base de l'élément « blanc » comme disent les forestiers. On prétend même que le nom de Chantilly viendrait du mot tilleul.

Coye possède un coin charmant, l'étang formé par une retenue de la Thève. Des arbres l'encadrent, un élégant pont rustique franchit le ruisseau, dans un lavoir travaillent les lavandières. Ce petit tableau est simple mais captivant.

Le bourg est assis entre sa forêt couvrant les coteaux et les bois Bonnet que parcourent des allées régulières ; la route de Luzarches y forme une superbe avenue de hêtres et de chênes allant déboucher dans la petite plaine en cuvette de Chaumontel, dominée par la ride sur laquelle est la vieille et minuscule cité de Luzarches. Une autre route longe le bois et la Thève pour

---

1. J'ai déjà signalé cette industrie à Piney (Aube), bourg voisin de la forêt de l'Orient (*Voyage en France*, 21e série, chapitre IV).

atteindre la chaussée de Chantilly, près de Lamorlaye.

Voici un des plus singuliers villages de France, il vit uniquement par le cheval et sa population est surtout composée d'entraîneurs, de jockeys, de lads pour la plupart anglais, quelques-uns yankees. L'industrie de l'entraînement y a son centre plus qu'à Chantilly et à Gouvieux, le commerce et les petits métiers se sont pliés aux besoins et aux goûts d'une clientèle spéciale. Il faut venir ici pour étudier ce monde si particulier pour lequel tout tend vers la course de cheval.

Les rues de Lamorlaye entourent en un carré presque parfait le château et le parc de la comtesse Vigier. La route nationale forme la principale de ces voies, celle qui caractérise le mieux le village. Les grands établissements d'entraîneurs la bordent, les enseignes des cafés annoncent du pale-ale, du whisky et autres liquides chers aux gosiers britanniques. En amont, la vallée de la Thève est une immense pelouse, excellente pour les pieds des chevaux où, toute la journée, les hôtes des écuries voisines viennent galoper, se préparer aux luttes des hippodromes. En aval, la rivière, très claire, se répartit par plusieurs bras à travers la plaine divisée en enclos de pâturages et en pistes d'entraînement.

Près de la Thève, une rue bordée de maisons fleuries, semblables à des cottages anglais, possède l'église, édifice modeste récemment doté d'un clocher roman à flèche d'ardoises flanqué de quatre pyramidions.

Un ami m'a recommandé à un habitant de Lamorlaye et celui-ci, non sans peine, a trouvé pour moi promesse d'accueil chez un entraîneur. Afin d'assister à l'existence hippique du village, je suis venu de bonne heure. Dès 7 heures et demie nous voyons les jockeys sortir des écuries, montés sur des chevaux soigneusement enveloppés de couvertures qui les habillent étroitement et leur enveloppent la tête. Ils se rendent aux champs d'entraînement.

Lamorlaye compte douze entraîneurs, presque tous anglais ; cependant, quelques jeunes Français sont admis à l'honneur d'être lads, c'est-à-dire domestiques au service d'un ou de deux chevaux. Les jockeys sont moins nombreux, mais quelques-uns sont venus habiter le village ; souvent dans cette classe se recrutent les entraîneurs.

L'entraîneur, son nom l'indique, est le dresseur, le préparateur du cheval pour les luttes sportives. Art difficile dont les Anglais eurent longtemps le monopole, ou le secret comme on

voudra ; les Français n'y réussissent guère ; depuis quelques années les Américains se sont mis de la partie apportant leurs méthodes particulières ; leur concurrence eut un tel succès que les Anglais se décident maintenant à monter à l'américaine, c'est-à-dire sur l'encolure.

L'entraîneur ne se borne pas à diriger l'éducation du cheval, il doit encore surveiller son alimentation de façon à lui faire « tenir sa forme » : le bien mettre en muscles et en chair sans graisse capable de l'alourdir. Parfois cette mise au point dure longtemps, on a vu des chevaux maintenus *en condition* pendant trois années avant d'être jugés dignes d'entrer en lice.

Il y a deux catégories d'entraîneurs : entraîneurs particuliers consacrés à l'écurie d'un seul propriétaire ou d'un petit groupe ; entraîneurs publics travaillant pour tous les possesseurs de chevaux qui ont recours à eux. Chacun a ses procédés qu'il s'efforce jalousement de garder secrets. Dans ce but ils s'écartent de leurs rivaux ; pendant ces dernières années ils ont profité du lotissement d'une partie du domaine de Chantilly, en bordure de la route nationale, pour créer des établissements isolés d'où les chevaux peuvent sortir sans qu'on les aperçoive.

Ces entraîneurs ont pour les seconder les

lads, dont le métier est rémunérateur s'il est pénible. En été, ces garçons d'écurie — si j'ose donner ce nom aux gentlemen que j'ai croisés à Lamorlaye et à Chantilly — sont debout dès 3 heures du matin; ils se lèvent plus tard en hiver à cause du brouillard. Ils montent à cheval pour conduire les *entraînés*. La promenade a lieu sous la conduite du premier garçon, parfois de l'entraîneur lui-même, d'abord sur les routes ordinaires, puis sur des « routes d'entraînement » à travers bois : ce sont des avenues fréquemment hersées pour n'être ni trop dures ni trop molles. Le cheval est entré chez l'entraîneur vers l'âge de quinze mois, il y reste un an ou deux ; quand on le juge en condition, le jockey arrive pour lui faire faire un temps de galop — un trotting — plusieurs fois par semaine. Après la promenade ou son exercice, le cheval rentre à l'écurie, est pansé et installé dans sa box où il reste seul, sans entraves d'aucune sorte. Nul ne vient le déranger, sinon pour lui donner ses trois repas. S'il était troublé dans son repos, il mangerait mal, dit-on, et son éducation en souffrirait.

Les lads sont en grande majorité envoyés d'Angleterre par une association, l'*Union,* correspondant à notre assistance publique. Ces apprentis viennent à l'âge de quatorze ans et,

jusqu'à leur majorité, restent sous la surveillance du vice-consul anglais de Chantilly qui s'efforce de réprimer les brutalités auxquelles se livrent souvent les anciens.

Ils sont nourris à la maison de l'entraîneur, leur table, présidée par le premier garçon, est servie à la mode anglaise : viande rôtie, pommes de terre, bière et thé. De même ils ont leur logement dans l'établissement et demeurent ainsi à la disposition des chevaux qu'ils ont à soigner et à dresser. Les lads restent attachés aux mêmes bêtes ; quand elles sont en état de prendre part aux courses, ils les accompagnent, les soignent en voyage, les conduisent au terrain, les abandonnent naturellement pendant la course, mais les reprennent aussitôt pour les préparer au retour et les ramener à l'écurie. L'entraîneur, lui, part dans la matinée pour rejoindre le propriétaire.

Lads et premiers garçons ont leurs tavernes où ils se réunissent, ils ne craignent pas de se mêler à la population française, beaucoup d'entre eux sont entrés dans la société de tir à l'arc — institution chère à tout ce pays — et prennent part aux concours. Quant aux entraîneurs, ils vivent entre eux ; ils ont fondé un club privé leur permettant de se livrer à la pêche, à la chasse,

au tir au pigeon. Patrons et lads dépensent largement, aussi la vie est très chère à Lamorlaye, un peu moins à Gouvieux.

Après m'avoir fourni tous ces renseignements, mon guide me ramène devant le grand champ d'entraînement, propriété de Mme la comtesse Vigier. Des groupes de cavaliers font des galops de 1 000 mètres sur la magnifique pelouse encadrée de bouquets de bois, tandis que d'autres jockeys ou lads s'en vont par les routes hersées de la forêt. Ce paysage hippique, sans foule, est très pittoresque. Les cavaliers, d'une élégance un peu raide, emmènent dans un temps de galop des bêtes fines et allongées qui soulèvent des flots de poussière. Les allures varient selon une progression raisonnée, d'abord le pas, puis la « chasse », puis le galop ardent avant de revenir au pas.

Je ne suis pas seul, un monsieur suit attentivement ces essais et note sans trêve sur un carnet ; c'est, me dit-on, un journaliste anglais chargé de relever les résultats obtenus, le temps mis à chaque course d'essai, la *forme* des chevaux. Pour cela il surveille les trois pistes. Son travail lui permettra de donner dans un journal de sport les informations dont un public nombreux est avide.

Nous allons maintenant voir l'établissement d'entraîneur de M. Pratt ; le propriétaire me reçoit cordialement. Le lieu est d'ailleurs de faible intérêt auprès des pistes, il se compose à peu près uniquement d'une grande cour entourée de boxes au nombre de soixante-deux et d'une *prairie,* cour sans herbe, où les chevaux sont conduits pour faire un tour.

L'habitation du maître est simple mais très confortable, comme toutes celles des maîtres. Les plus récents de ces logis ont une réelle élégance. Ces maisons d'entraîneurs constituent une sorte de hameau anglais, avec un café très britannique, un temple anglican, des maréchaux anglais annonçant sur leur enseigne une ferrure *au fer* d'aluminium.

Parmi les installations nouvelles, plusieurs passent pour le suprême du genre. On m'a conduit devant un de ces établissements, à l'écart, au long de la grande pelouse et dont l'accès est rigoureusement interdit. Mais j'ai pu admirer la belle demeure de l'entraîneur, placée à front de chemin et encadrée de trois côtés par les constructions presque fastueuses qui renferment les boxes. La sortie a lieu derrière, de façon à empêcher la vue des chevaux se rendant à des prairies et à des pistes dont l'accès n'est pas

davantage permis aux profanes. Tout est conçu avec ampleur et luxe, les boxes sont éclairées à l'acétylène.

La route de Chantilly semble destinée à se border peu à peu d'installations semblables, partout du moins où l'on trouvera à acquérir des terrains. Elle s'élève par un coude au flanc de la ligne régulière des hauteurs du mont Pô, portant la forêt de Chantilly et le bois des Aigles et dominant la vaste forêt du Lys, étendue jusqu'à l'Oise et percée de solennelles allées. Sur la crête du mont Pô la masse blanche d'un château, construit par le prince de Broglie, domine un paysage immense. Cet édifice de lignes simples : pavillons reliés par un corps de logis à demi circulaire et couverts de toits plats, se détachant avec netteté sur le pur ciel bleu d'une matinée de fin d'avril, évoque l'idée d'un palais florentin.

Jusqu'au pied du mont Pô se suivent de jolies villas. Sur la rampe, les bas côtés sont aménagés en pistes où passent sans cesse les chevaux montés par leurs lads et revenant de la forêt. A mesure que l'on s'élève le panorama s'agrandit, toute la vallée de la Thève, la nappe moutonnante de la forêt du Lys où les frondaisons s'épanouissent, la large vallée de l'Oise, les cam-

pagnes lointaines du pays de Thelle[1] composent un superbe tableau.

Au sommet de la côte on pénètre en forêt ; de larges avenues ont été aménagées dans la partie dite bois des Aigles ; fréquemment hersées, elles sont uniquement réservées aux entraîneurs et aux propriétaires de chevaux. A l'entrée d'une route ouverte au public, un écriteau apprend que le passage est une tolérance. Les lettres S. E. révèlent que le domaine appartient à la Société d'encouragement ; au-dessous sont les mots : ROUTE ACCORDÉE — RIDE ALLOWED.

Le bois des Aigles a été acheté par la Société d'encouragement ; elle se propose d'y installer un champ de courses pour remplacer celui de Chantilly. En attendant elle a alloti les terrains bordant la route, à l'est surtout ; ces lots sont destinés à devenir autant d'établissements d'entraîneurs. Les bois sont complètement aménagés pour les chevaux, les allées sans cesse parcourues par les cavaliers d'allures britanniques. Déjà, des constructions s'élèvent, vastes et superbes, à demi enserrées par les futaies. Les chevaux sont admirablement abrités, s'il y a un paradis pour ces animaux il doit être ici, plus

1. 17e série du *Voyage en France*, chapitres VII, VIII et IX.

encore qu'au haras de Tarbes dont j'ai dit autrefois la beauté[1]. Les maîtres ne sont pas moins bien logés, les habitations des entraîneurs sont souvent luxueuses, élégantes toujours.

La route va constituer une splendide avenue, à la fois hippique et sylvestre, des candélabres à gaz en bordent les côtés. A mesure que l'on approche de Chantilly cela rivalise de richesse, les logis deviennent somptueux, de même les bâtiments renfermant les boxes. L'architecture a détruit la vulgarité de ce que nous appelons des écuries. Les styles anglais et flamand obtiennent les préférences des constructeurs. Particulièrement riches sont les bâtiments formant hémicycle devant l'entrée de la merveilleuse pelouse des Aigles, champ d'entraînement et de course, entouré de bois et rehaussé par quelques bosquets conservés avec goût. Le cadre de cette nappe verte sur laquelle galopent les chevaux est vraiment incomparable.

Plus on approche de Chantilly et plus les constructions sont nombreuses ; la foule se compose presque uniquement de cavaliers ; partout lads et chevaux. Ces bêtes ont des housses rousses ou fauves, leur tête est soigneusement

---

1. 40e série du *Voyage en France,* chapitre XII.

enveloppée. Jusqu'à la ville, je croise sans cesse ces files d'animaux dont beaucoup, les grands vainqueurs des courses, représentent une fortune.

Le spectacle est le même au long de la Nonette, vers La Chaussée-Chaumont et Gouvieux. Mais les champs d'entraînement sont moins nombreux et Gouvieux est moins exclusivement hippique, des établissements industriels utilisent la force motrice de la petite rivière.

XIX

L'OISE ENTRE CREIL ET PONTOISE

Les carrières de Saint-Maximin. — La vallée de l'Oise et ses rochers. — L'église de Saint-Leu-d'Esserent. — Le jeu d'arc. — Campagnes industrieuses. — Les usines de Persan. — Beaumont-sur-Oise. — Le bois et le château de Cassan. — L'Isle-Adam. — La coupure de l'Oise. — Mériel. — Auvers et ses peintres. — Daubigny, peintre de l'Oise ; son bateau le *Botin*. — De Chaponval à Saint-Ouen-l'Aumône.

Pontoise. Avril.

En allant de Chantilly à Creil par le chemin de fer, on traverse un site qui retiendrait l'attention si le train ne filait à une vitesse aussi grande, mais à peine a-t-on le temps de voir des murailles régulières, d'un beau blanc doré, faites de roche vive coupée à la scie ou entaillée au pic ; des antres y sont creusés, leur ouverture quadrangulaire fait deviner de mystérieuses profondeurs ; il y a des carrefours, des voies évoquant l'idée d'une cité de troglodytes, une gare, des grues pour lever des blocs cyclopéens, des constructions basses où l'on distingue des scribes noir-

cissant du papier. Au-dessus d'une de ces falaises perforées se dressent la tour romane d'une église et un château. Ce site étrange est celui de Saint-Maximin, avec ses carrières d'où sont sortis les matériaux d'un grand nombre d'édifices dans l'Ile-de-France et le Vexin français.

La couche de roche calcaire, tendre, facile à tailler, se prêtant à merveille à la sculpture est d'une puissance considérable, 10 à 12 mètres ; on l'exploite depuis bien des siècles ; le chemin de fer s'y est installé en tranchée profonde sur une lieue de longueur, on a détaché 500 000 mètres cubes pour arriver à fixer le niveau de la voie ; la pierre extraite a été utilisée pour construire les viaducs et les stations. La vaste gare du Nord à Paris est bâtie avec le calcaire de Saint-Maximin. Parmi les anciens monuments construits en pierre de Saint-Maximin, on peut citer à Paris l'église de la Madeleine et le palais du Luxembourg. Le massif rocheux se prolonge de l'autre côté de l'Oise, par les carrières non moins belles de Saint-Leu-d'Esserent et jusqu'au Thérain, dépassant même cette rivière, — sur sa rive gauche sont les grandes exploitations de Saint-Vaast-lès-Mello [1].

---

1. 17e série du *Voyage en France*, chapitre IX.

Cette roche d'un blanc jaunâtre est formée par l'agrégation d'un sable calcaire. Les parties les plus fines se nomment le *banc royal;* celles dont le grain est irrégulier constituent le *vergelé,* les bancs de ces deux qualités ont de 30 à 50 centimètres de hauteur, plus puissants sont les bancs de *roche* et de *demi-roche.* Le premier, calcaire blanchâtre demi-dur, a une hauteur de 70 centimètres à $1^{m},10$; la demi-roche, calcaire tendre, d'un blanc jaunâtre, forme assise entre la roche et le banc royal, son épaisseur est de 40 à 70 centimètres.

L'Oise a régulièrement creusé sa vallée, entaillant les pentes avec une netteté singulière. Ce sont presque des falaises d'où la vue serait superbe si les fumées d'usines du groupe de Creil n'embrumaient le paysage. Un majestueux château se dresse au-dessus des escarpements de la rive gauche de l'Oise, en face de la grande ouverture par laquelle débouche le Thérain.

Le vieux village de Saint-Maximin est au sommet de cette sorte de terrasse, entre la tête de deux ravins où les carriers ont édifié leurs demeures. Ces rues encaissées conduisent au hameau de Troissy assis au bord de larges prairies traversées par l'Oise large et calme. De l'autre côté, la falaise finit en promontoire portant une

vaste église ayant l'aspect et les dimensions d'une cathédrale; au-dessous s'étend le village assez considérable de Saint-Leu-d'Esserent où l'on parvient en franchissant la rivière sur un pont dominant un port très animé.

Saint-Leu attire les visiteurs par son église, une des plus belles de la vallée, entourée d'intéressants débris d'un prieuré fortifié dépendant de Cluny et qui dut être fort riche. Une remarquable porte double, composée d'un grand arc et d'une poterne, est surmontée de terrasses circulaires très élégantes, portées sur les contreforts avec la base en encorbellement.

Près de là un porche ogival et une maison aux fenêtres à croisillons, percée d'un beau portail sculpté, complète le parvis. On pénètre dans l'église par un porche spacieux, formant cloître et que recouvre une salle monumentale; des fenêtres gothiques jumelées éclairent cette entrée, de chaque côté d'une porte de même style. La salle supérieure, dont la voûte est soutenue par des nervures à dessins en zigzags, est éclairée par des fenêtres romanes. Romane encore est la splendide tour qui flanque un des côtés de l'édifice et que surmonte une flèche de pierre.

L'intérieur est d'une ampleur et d'une majesté surprenantes dans une église de village. La nef

est très large, les bas-côtés, étroits, ont des voûtes à nervures et se prolongent en déambulatoire autour du chœur éclairé par des fenêtres flamboyantes. Un triforium aux arcs ogivaux supportés par de frêles colonnettes accroît la beauté de ce morceau admirable. Les arcs du triforium sont à deux baies dans le chœur, à trois baies dans la nef. L'art est parfait dans toute cette œuvre ; les colonnes ont des chapiteaux merveilleux.

En dehors de ce monument, Saint-Leu est un village d'aspect fort rustique, l'exploitation des carrières, active pourtant, ne lui vaut pas d'aspect industriel ; elle a fait naître la fabrication des crics qui constitue avec la production des boutons de passementerie les autres sources de travail.

La population, comme ses voisines, a le tir à l'arc pour distraction favorite. Un jeu a été aménagé sur la colline, les cibles sont placées contre un massif de bottes de paille très comprimées, présentant leur base. Au-dessus figure une inscription en l'honneur de saint Sébastien, patron des tireurs. Une des cibles est surmontée d'une statue du saint, le corps, percé de flèches, orné de rubans roses et de rubans bleus. Les murs des abris ont de nombreuses affiches de diverses

compagnies d'arc, la plupart du département de l'Oise, mais l'une d'elles émane des tireurs de Montreuil-sous-Bois, faubourg parisien. Les centres populeux ont plusieurs compagnies, Creil en possède trois.

Ces affiches, qui annoncent les concours et énumèrent les prix, débutent invariablement ainsi :

Les Officiers et Chevaliers de la Compagnie ont l'honneur de vous inviter à venir concourir à leur prix général qui est composé ainsi :.....

Le premier prix est représenté par une somme de 50 ou de 60 fr. offerte par quelque notabilité, les autres sont généralement des bouteilles de vin de Champagne ou de liqueur.

Chaque village a son jeu d'arc ; on se plaît d'ailleurs beaucoup aux joies populaires dans cette contrée. Précy-sur-Oise est devenu fameux par une cavalcade dite du Bois-Hourdy attirant chaque année la foule, le premier dimanche de carême ; la fête se termine par un de ces gigantesques feux de joie chers à nos aïeux ; autour du bûcher se déroule la fête des Brandons.

La population à qui ces réunions sont chères est à la fois agricole et manufacturière ; comme dans les centres de la vallée du Thérain et dans

le pays de Thelle, chaque village a ses ateliers où l'on produit de menus objets de bimbeloterie ou de nouveauté. Villiers-sous-Saint-Leu, contigu à Saint-Leu-d'Esserent, a pour spécialité la fabrication des étuis de cuivre pour les lunettes encore en usage, malgré l'emploi des lorgnons et des pince-nez; Précy fait des boutons de soie. A l'écart de cette agglomération de communes, Boran reste confinée dans l'exploitation de ses cultures et de ses prairies et forme par son église à haute flèche de pierre ajourée, le château et le pont sur l'Oise, un des plus aimables paysages de la vallée. Des pentes douces qui dominent le bourg, on découvre la forêt du Lys et la petite plaine marécageuse encadrée de bois par laquelle la Thève débouche entre Royaumont et le Lys (1).

La vallée s'est fort étendue, elle devient plaine sur laquelle s'abaisse en ondulations infiniment douces les plateaux du pays de Thelle. Cette plaine est pendant l'été d'une opulente beauté par ses vastes prairies, les bouquets d'arbres qui la parsèment, les grands bois qui la bordent sur la rive gauche, l'onduleux ruban aux reflets d'acier de la rivière. On comprend le choix de cette

1. Voyez p. 347 et suivantes.

campagne par le fondateur de l'abbaye de Royaumont.

Mais bientôt les collines se rapprochent ; sur la rive gauche d'abord, où l'Oise vient butter contre les hauteurs de Noisy et de Beaumont. Ici l'on retrouve l'industrie, sinon à Beaumont-sur-Oise, restée centre commercial pour les campagnes, mais en face, où Persan devient de plus en plus une ville de fabriques et d'ateliers comme la plupart des centres de la vallée de l'Esche, dont la riviérette travailleuse atteint ici l'Oise. Tandis que Beaumont a des fabriques modestes où l'on fait des coulisses de lit et des métronomes, pendant que l'élément féminin se livre au travail tranquille de la passementerie, Persan s'étend de plus en plus autour de grandes manufactures aux produits variés ; la métallurgie est représentée par les forges de Persan et une fabrique d'automobiles ; la distillerie et la dénaturation de l'alcool, la fabrication du caoutchouc dans un puissant établissement, des fabriques de soie à coudre et de tissus d'ameublement, la préparation des formes pour chaussures, des briqueteries importantes constituent ce groupe d'usines favorisé par la navigation de l'Oise et le croisement de voies ferrées et qui occupe en partie l'emplacement du château et du parc du

fameux chancelier de Maupeou. Bien que Beaumont soit éloigné de la gare et des usines, la ville demeure plus populeuse que son faubourg, elle attire beaucoup d'ouvriers et d'employés. Cette petite cité étagée ou allongée sur sa colline, en vue de grands horizons, dominant la rivière est plus agréable à habiter que le bourg irrégulier de Persan éparpillé dans la plaine autour des fabriques fumeuses [1].

Beaumont, à côté de vieux et sordides quartiers, a des rues animées par le commerce et des voies bordées de jolies maisons de campagne. Elle doit un caractère pittoresque à son église couronnant une terrasse au-dessus de l'Oise et à laquelle on parvient par des degrés dont la disposition accroît la majesté du monument. Celui-ci est de dimensions modestes, mais les archéologues y voient, par le style, une fille de Notre-Dame de Paris. Elle a cinq nefs et un triforium dont les baies sont séparées par d'élégantes colonnes jumelées. Les colonnes qui portent les voûtes sont surmontées de chapiteaux à crochets remarquablement sculptés, d'où s'élancent des colonnettes s'épanouissant en fines nervures. Le

1. Population de Beaumont-sur-Oise, 3 848 habitants ; de Persan, 2 638 (recensement de 1901).

chœur paraît mesquin près de cette nef majestueuse.

La ville s'appuie à la forêt de Carnelle, le haut massif dessinant ses lignes bleues sur l'horizon. Une jolie route la relie à d'autres bois, partie de la forêt de l'Isle-Adam. Cette voie traverse le calme village de Mours, assis entre les cultures au bord du ruisseau de Presles. Un des chalets construits dans ce site tranquille a été donné à la commune pour servir de mairie.

A travers la plaine couverte de grands champs de céréales, la route descend dans une dépression parcourue par un ru clair. Les prés et les bois qui les bordent font partie de l'immense parc dépendant du domaine de Cassan. Sur la rive droite de l'Oise se montre Champagne, étagé au flanc d'un coteau, autour d'une ravissante église du treizième siècle que la commission des monuments historiques a fait restaurer pendant ces dernières années. C'est un des joyaux de cette vallée où les édifices superbes abondent.

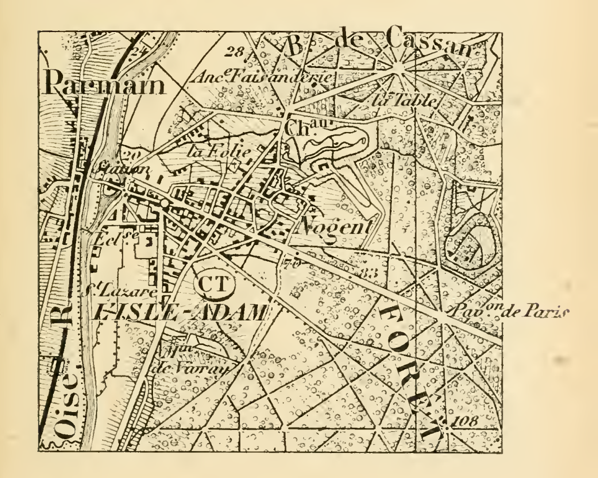
Le bois de Cassan, dans lequel pénètre la route, masque le paysage de la vallée. Cette partie de la forêt de l'Isle-Adam est percée de nombreuses avenues. Seize d'entre elles forment un carrefour majestueux où se dresse une table de

pierre dite « la table aux vanneaux ». Il y a là de beaux arbres. Un chêne, au coin du chemin de Prérolles, se bifurque à 2 mètres du sol en trois troncs admirablement hauts et droits.

A l'issue du bois est le château de Cassan, aujourd'hui relié à L'Isle-Adam par une longue rue de maisons basses et de villas. Cassan fut une des résidences des princes de Conti ; leur habitation a été bien modifiée au dix-neuvième siècle, mais on a respecté les grandes lignes du parc qui excitait jadis l'admiration au même titre qu'Ermenonville et Chantilly : on le plaça sur le rang de Trianon. Aux Conti émigrés succéda le général Junot, duc d'Abrantès, dont la carrière fut si brillante et la fin si misérable.

La forêt enveloppe le parc de Cassan et la grande clairière ouverte sur l'Oise, où la jolie ville de L'Isle-Adam étend sans cesse son réseau de rues autour de propriétés superbes ; les châteaux et les villas sont parmi les plus beaux de la région de Paris. Le réseau des routes venues de la forêt est bordé de constructions riantes, une de ces chaussées formant la voie centrale est de grande allure avec ses rangées d'arbres, ses vastes jardins, ses habitations qui seraient ailleurs des châteaux. Cette avenue ombragée de tilleuls à la grande ramure aboutit près de

l'hôtel de ville, charmant édifice moderne dans le style heureux du seizième siècle, auquel fait face une autre construction également inspirée de cette époque et servant de presbytère.



Enveloppée de jardins, la mairie de L'Isle-Adam honore la petite ville.

Sauf l'église, il n'y a pas de monuments anciens dans la cité jadis princière. Mais cet édifice est une œuvre exquise de la Renaissance, achevée en 1567, après avoir été consacrée en 1499. Le

portail, œuvre de Jean Bullant, a été l'objet de restaurations modernes trop apparentes encore si elles n'enlèvent rien à la beauté de ce morceau de sculpture dont les statues et les figurines sont admirablement traitées. L'intérieur est richement décoré, grâce à la libéralité des anciens seigneurs : Montmorency, Condé et Conti, qui succédèrent à l'illustre famille des Villiers de l'Isle-Adam ; jolie chaire sculptée, très ornée, de 1560, restaurée trois cents ans plus tard ; dans le bas-côté gauche, remarquable retable de 1558 représentant la Passion. Du tombeau du prince François de Conti il reste une stèle en marbre, échappée à la dévastation révolutionnaire. Le chœur a des stalles sculptées, d'un beau travail.

La grande rue aboutit à une vaste place bordant l'Oise et transformée en promenade, ornée du monument élevé au peintre Jules Dupré, mort dans une maison voisine. De ce mail majestueux on jouit d'un beau paysage, les collines de la rive droite de l'Oise, très vertes, parsemées de villas nombreuses, forment décor. L'Isle-Adam, malgré les huit lieues qui la séparent de Paris, est un centre de villégiature et de séjour très fréquenté.

La rivière se divise en trois bras séparés par deux îles et franchis par des ponts qui furent en

1870 le théâtre d'un coup de main dû à des francs-tireurs aux ordres du capitaine Caprais. Ils firent sauter le pont du bras principal. Une pyramide portant le nom des hommes tués pendant la lutte rappelle ce fait d'armes.

Dans la grande île, on ne trouve d'autre trace du château princier des Conti que les murs de grès, couronnés de balustres et formant une terrasse magnifique. Une villa s'est assise sur l'emplacement, très riante avec ses murs de brique et de pierre blanche entre ses ombrages et ses parterres fleuris.

Les princes de Conti, s'ils revenaient en ce monde, reconnaîtraient d'autant moins leur domaine insulaire que la rivière a été profondément modifiée par les travaux de navigation, un barrage fait refluer les eaux en amont de la ville, une dérivation éclusée permet de gagner le bief supérieur ; un autre barrage mesure avarement le flot aux bras secondaires pour donner à la rivière maîtresse toute sa portée. L'animation est grande par le passage incessant des convois de bateaux, mais le commerce de L'Isle-Adam n'y a qu'une assez faible part. La ville reste en effet un lieu de séjour très calme ; sauf l'exploitation des carrières, il n'y a pas d'industrie considérable,

les ateliers sont surtout consacrés à la construction, très active dans cette région en peuplement constant. Des forgerons établissent des serres, un atelier de céramique fait des objets d'art en terre cuite, ses grés flammés, à reflets métalliques, furent remarqués à l'Exposition de 1900; la même manufacture s'est fait une spécialité de la fabrication d'une porcelaine d'amiante servant à faire des filtres pour la clarification de l'eau et de liquides divers. Mais dans une contrée où l'activité manufacturière est si répandue, L'Isle-Adam a gardé son caractère aristocratique.

Sur la rive droite de l'Oise, le village de Parmain est assis à la base d'un coteau où les villas s'accroissent chaque jour en nombre. C'est en somme un faubourg de L'Isle-Adam, il en possède la gare [1].

Le développement de Parmain l'a fait choisir pour chef-lieu d'une commune en remplacement de Jouy-le-Comte, devenu simple hameau mais resté siège de la paroisse. L'église de Jouy est un vénérable édifice des onzième et douzième siècles. Pour mairie, Parmain possède une coquette villa faisant face à la gare.

Cette partie de la vallée, par sa grâce parfaite,

---

1. L'Isle-Adam, 3 369 habitants; Parmain, 1 078.

fait comprendre la faveur dont jouissent les bords de l'Oise et qui, peu à peu, transforme les rives en façades de maisons de plaisance, interrompues par des parcs ou des campagnes qui semblent aménagées pour flatter le regard. L'Oise étroite, lente, constamment parcourue par les flottilles de chalands conduits par les toueurs et les remorqueurs, reflète de gentils hameaux aux couleurs vives, aux capricieuses architectures. Sur la rive droite, le Sausseron, qui vient de traverser Valmondois [1], atteint la rivière en face du hameau de Stors, groupé autour d'un château. Une des lignes de chemin de fer de la grande banlieue, venue de Paris par Enghien et Taverny, franchit l'Oise un peu en aval pour desservir Mériel et Méry. Sur la rive droite, jusqu'au delà d'Auvers, une véritable rue de maisons riantes longe le coteau taillé en falaise et percé de carrières qui ont fourni les matériaux de ces logis pimpants et fleuris. Une usine qui fume près de Mériel détruit un peu le caractère gracieux du paysage.

Mériel, dont l'église s'est enrichie d'objets provenant de l'abbaye du Val, et son voisin Méry

1. Sur Valmondois et la vallée du Sausseron, voir la 46e série du *Voyage en France*.

sont des centres travailleurs où, cependant, beaucoup de Parisiens viennent s'installer. Mais la rive opposée surtout attire cette population aisée. Auvers est pour la vallée de l'Oise ce qu'est Barbizon pour la forêt de Fontainebleau : un rendez-vous de peintres. Ils ont popularisé la rivière tranquille, la colline creusée de carrières, le rustique village primitif avec ses chaumières, qui ont donné lieu à tant de dessins et de tableaux. L'Amérique s'est engouée de ces bords de l'Oise que lui fit connaître une toile de Daubigny, *l'île de Vaux*. Daubigny a créé l'Oise au point de vue artistique. De cet heureux coin de l'Ile-de-France et du Vexin dont il s'était épris comme il s'était épris de Sassenage et de la vallée d'Optevoz en Dauphiné, sont sorties des œuvres adorables devant lesquelles on comprend mieux la beauté des champs, des bois, des eaux calmes ou frissonnantes, des subtiles buées du matin. Valmondois, Auvers, Orgevau entreront un jour dans les pèlerinages d'artistes, quand le temps aura auréolé les toiles exquises d'un des peintres qui ont le mieux compris la nature.

Pour saisir plus complètement encore les transformations de lumière et d'ombre que les changements d'heures apportent, pour vivre plus intimement avec sa chère rivière d'Oise, Daubigny

avait fait construire un bateau, le *Botin,* sur lequel il vivait, où il avait installé un atelier. De là est sorti le *Voyage en bateau,* série de quinze eaux fortes, superbes par l'intensité de vie. Le dernier voyage du *Botin,* sorte d'expédition au long cours, de L'Isle-Adam au Pont-de-l'Arche, détermina la mort du grand paysagiste; il fit cette descente du fleuve malgré de graves atteintes de goutte et succomba à son retour. De la dynastie des Daubigny celui-ci mérite le mieux de survivre, son père et son fils Karl lui doivent la plus grande part de leur notoriété. Ce dernier installa à Auvers un atelier près duquel d'autres peintres plantèrent leurs chevalets. Aujourd'hui ce sont surtout des artistes américains qui viennent habiter Auvers et étudier cette douce nature de la vieille France.

Le village, tout en devenant une cité estivale, a soigneusement gardé le primitif hameau, comme l'on garde les chênes du Bas-Bréau. Il y a là de vieilles maisons qui nous semblent d'autant plus vénérables que l'on croit François Villon natif d'Auvers, bien que Paris le revendique avec de fortes apparences de raison. L'église a vu Villon, car il parle de ces rives de l'Oise dans ses vers et cet intéressant édifice remonte au douzième siècle. Elle couvre une terrasse d'où la vue est

fort belle sur la vallée, les collines percées de carrières dont les pierres sont embarquées sur l'Oise et les campagnes étendues jusqu'à la Seine. Le village se prolonge près d'une lieue par des hameaux autrefois très rustiques mais que les villas transforment peu à peu. Les Remys sont dominés par un beau château, Chaponval aligne démocratiquement des toits de tuiles fulgurantes et d'ardoises bleues entre des couvertures de chaume ou de pannes grises et moussues. Toute une cité de villégiature se dispose ici comme en espalier, en plein soleil.

Une usine aux noires fumées, assise sur un tas de scories, détruit l'enchantement ; c'est la fabrique de produits chimiques d'Épluche, village dépendant de la ville ouvrière de Saint-Ouen-l'Aumône, elle-même faubourg de Pontoise dont on voit une partie des édifices surgir sur la colline (1).

---

1. Sur Pontoise, voyez la 46e série du *Voyage en France*,

XX

LA PETITE FRANCE

La première France. — De Goussainville à Fontenay-lès-Louvres. — L'église de Fontenay. — Châtenay-en-France. — Mareil-en-France. — Le château de Champlâtreux. — La famille Molé. — Le travail du bois. — Manches de pelles et tabourets. — L'abbaye d'Hérivaux. — Souvenirs de Benjamin Constant. — Le cresson de Bellefontaine. — Luzarches.

Au milieu du plateau morose de Gonesse, sillonné par d'invisibles rus, la gare de Goussainville, très solitaire, voit, à certaines heures, de grands omnibus amener ou prendre des voyageurs. Ces voitures desservent Châtenay-*en-France* et Mareil-*en-France*. Le surnom n'est pas pour les distinguer de villages étrangers, mais pour bien préciser leur site : cette vaste plaine qui, commençant aux portes de Paris, s'étend jusqu'aux coteaux de Luzarches, et les environs de cette petite ville sont par excellence la « France ». Longtemps on donna ce nom à toute la contrée entre Charenton et Luzarches, sur une étendue de huit à neuf lieues, et depuis

Dommartin jusqu'à Montmorency, sur six à sept lieues. Paris était dans cette sorte de circonscription. Saint-Denis, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, fut Saint-Denis-en-France. Aujourd'hui encore, les paysans de la région de Meaux qui traversent la Marne disent qu'ils vont « en France » ; le vent d'ouest qui leur apporte la pluie est le *vent de France*. Mais il n'est de vraiment précis pour rappeler l'époque où les environs de Paris constituaient presque exclusivement le domaine particulier des rois, que ces deux villages de Châtenay et de Mareil. La *France* va de Louvres à Luzarches, de Gonesse aux forêts de Chantilly ; plus au nord ce sont le Servois et le Valois ; au sud, du confluent de la Seine et de l'Oise à la Marne, c'est le Parisis.

Donc, la gare de Goussainville dessert la « France », elle lui répartit la fertilité par les gadoues apportées chaque jour de Paris à pleins wagons, manne nauséabonde dont se nourrit un sol aux productions variées, betteraves pour les sucreries, céréales et légumes obtenus en grande culture.

En ce moment, les abords de la station sont aménagés pour l'installation d'un appareil singulier, un *électro-postal* me dit le conducteur de la voiture de Mareil. C'est un immense cirque

Pontoise
Beaumont-sur-Oise
L'Isle-Adam
Luzarches
Écouen
Montmorency
Gonesse
Saint-Denis
Argenteuil
Poissy

Échelle au 1/320 000e.

en charpente couronnée par un rail sur lequel des engins porteront les lettres et les colis postaux à la vitesse de une minute et demie pour une course de 3 kilomètres. Aucun ouvrier n'est sur les chantiers, je ne puis obtenir de renseignements sur l'expérience qui se prépare.

La route s'élève sur la plaine montueuse, vaste et nue, que dominent les hauteurs de Châtenay et de Mareil vers le nord, d'Écouen vers le sud. Cette étendue, si régulière que l'on dirait un tapis, est cependant sillonnée de dépressions profondes ; nous descendons dans l'une d'elles et un village apparaît, Fontenay-lès-Louvres dont la flèche seule pointait hors de la ravine. Les abords en sont moins nus que la plaine, quelques poiriers entourent les champs, ceux qui bordent la route sont parfois énormes. Au nord du village ils sont assez nombreux pour donner à ce coin de pays l'aspect d'un verger normand.

La route descend, par une tranchée, dans la combe où Fontenay se tapit et qui se poursuit vers le bois d'Orvillé. Le thalweg est un ru sans eau, sinon les égouts du village ; un fossé profond creusé entre des jardins draine pendant l'hiver les eaux qui n'ont pu s'infiltrer dans le sol.

Le petit centre est fort rustique, beaucoup de maisons ont un aspect délabré rappelant certains hameaux beaucerons. L'église dut être belle, elle est remarquable encore pour le simple touriste, et très intéressante aux yeux des archéologues. L'architecte s'est inspiré de la cathédrale de Senlis pour l'une des portes qui semble copiée sur les belles entrées latérales de l'ancienne église métropolitaine du Valois. Les gargouilles sont fort curieuses. Cette église à trois nefs, que recouvre une seule voûte, est malheureusement déshonorée par des couches de badigeon et de très primitives peintures à la détrempe, appliquées sur ses colonnes et ses chapiteaux.

Le conducteur de la voiture m'a laissé le temps de visiter le monument, rien ne le presse, je suis seul voyageur et il n'a que des journaux à remettre comme articles de messagerie ; dans ces campagnes on n'attend pas avec trop de fièvre le feuilleton du *Petit Journal* et le résultat des courses ! les colis peuvent donc stationner un peu.

On sort de Fontenay par une autre rampe raide, atteignant la lèvre du plateau, près d'un groupe de grandes fermes entourées de poiriers. Le paysage change d'aspect, le sol se redresse en une butte sur laquelle Châtenay-en-France borde un parc confinant à un beau bois. Le

coteau est en partie composé de gypse exploité par les carriers et converti en plâtre.

Les cultures sont très vastes. Le travail est exécuté surtout par des bœufs charollais. Mais un attelage se compose de deux animaux de cette race et deux bœufs de Salers. L'effet est étrange de l'accouplement d'animaux au pelage d'un blanc rosé et d'autres à la robe d'un brun sombre (1).

La butte de Châtenay se relie à celle de Mareil par de molles ondulations, la route les gravit par des pentes très douces d'où l'on a des vues étendues sur toute la plaine de France. Au milieu surgissent la belle tour de l'église de Mesnil-Aubry et le grand toit d'ardoises de sa nef.

Les poiriers, de plus en plus nombreux, encadrent tous les champs jusqu'aux abords de Mareil-en-France où quelques chalets paraissent l'embryon d'un hameau de plaisance. Le petit bourg dévalant au flanc du coteau est enveloppé d'arbres, poiriers, pommiers, noyers, ombrageant des prés très verts. Ce cadre donne beaucoup de grâce au site.

Au point culminant fut un château apparte-

1. Sur l'élevage du bœuf charollais, voyez la 24e série du *Voyage en France,* chapitres XIX, XX et XXI; sur le bœuf de Salers, la 32e série, chapitre XVI.

nant aux ducs de Gesvres, famille dont j'ai signalé le domaine patronymique près de Crouy-sur-Ourcq[1]. Il en reste un corps de logis, devenu ferme, et des jardins que l'on pourrait appeler suspendus, car ils sont portés sur des voûtes abritant de grands réservoirs où s'écoule l'eau de sources captées. Une terrasse avec perron dit l'ancienne splendeur du lieu.

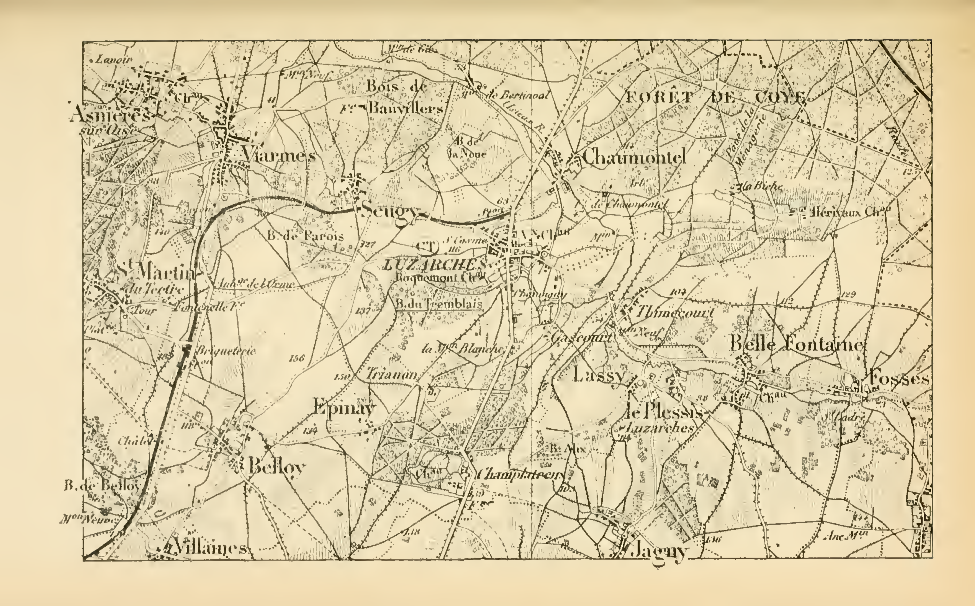
De ce point, les ducs de Gesvres avaient sous les yeux un des plus grandioses panoramas des environs de Paris, surtout vers le sud, où la vue n'est limitée que par les hauteurs d'Écouen, où le château se détache entre les arbres, et par celles de Cormeilles, se reliant aux belles collines de l'Isle-Adam et de Carnelle. Beaucoup de villages apparaissent, qui semblent faire cortège au Mesnil-Aubry dont la haute église est comme le centre du paysage. A l'ouest, sur les pentes des hauteurs de Carnelle, villages, hameaux, châteaux mettent de grandes taches blanches. Plus près, voici le parc de Champlâtreux, très sombre. Vers l'est, le sol se plisse en vallons dont la tête s'appuie à la ligne sombre des grandes forêts du pays de Servois.

Spectacle plus grand et précis encore du haut

1. Voyez p. 210.

d'un mamelon situé entre Mareil et Jagny, et atteignant l'altitude de 188 mètres, près du premier de ces villages. Je resterais longtemps à contempler ce large tableau aux lignes simples et nobles, mais voici, sur le chemin, une voiture venant à ma rencontre, je reconnais mon compatriote et ami Arnaud, notaire à Luzarches, qui a voulu me faire les honneurs du pays de France.

Nous allons d'abord à Champlâtreux, domaine de l'antique famille parlementaire des Molé, passé par alliance dans celle des Noailles, plus illustre encore. L'entrée de la belle demeure est sur la route nationale ; devant le portail, au milieu d'un hémicycle de grands arbres, une fontaine coule d'un fût cylindrique de noble architecture. En face, une allée majestueuse séparée de la route par des sauts-de-loup conduit au château. Pour obtenir cette entrée quasi royale, le premier président Mathieu Molé avait usé de ses fonctions de grand voyer de France, en déviant la route royale jadis tracée à l'ouest par les hameaux d'Épinay et de Trianon. Les Molé avaient des terres dans la région depuis le milieu du seizième siècle, ils étaient seigneurs de Trianon, mais Champlâtreux fut acquis seulement en 1618. Le château féodal, sans doute incom-



Asnières sur Oise
Viarmes
Bois de Bauvillers
Seugy
B. de Parois
St Martin du Tertre
Chaumontel
FORÊT DE COYE
LUZARCHES
Roquemont Chau
B. du Tremblais
la Mon Blanche
Trianon
Epinay
Belloy
B. de Belloy
Villaines
Thimécourt
Gascourt
Lassy
le Plessis Luzarches
Belle Fontaine
Fosses
Champlatreux
Jagny
La Biche
Lavoir

mode, fut remplacé, en 1751, par l'édifice actuel, œuvre d'un autre Molé ; après la mort du dernier président Mathieu Molé, victime de la Terreur, le domaine devint propriété de l'État, puis fut restitué au futur comte Molé, qui a laissé Champlâtreux à son gendre, le duc d'Ayen.

Éloigné aujourd'hui des voies d'active circulation, car la route nationale est bien délaissée, Champlâtreux a été épargné par les convoitises des morceleurs qui créent des villes de carton sur l'emplacement des parcs et percent des rues à travers les bois. Il le sera longtemps encore sans doute et verra accroître le caractère de majesté que lui donnent ses arbres vénérables. Ce palais des champs reste un témoignage saisissant de ce que fut la noblesse de robe ; peu de grands seigneurs, ducs et pairs, eurent semblable résidence. Les écuries elles-mêmes sont princières.

Le vestibule d'entrée, en forme de rotonde, est orné de la statue du grand ancêtre, le premier président Mathieu Molé, en costume du parlement. Dans le salon d'honneur, les Molé figurent tous par leur portrait jusqu'au dernier du nom, qui devint grand-juge en 1813, comte de l'Empire, ministre de la Restauration et de Louis-Philippe. Un autre tableau rappelle une

des grandes scènes de l'histoire de cette famille : le président Mathieu Molé pendant la Ligue, au milieu de la populace. Le tableau, œuvre de Vincent, fut donné par le roi en 1779.

L'intérieur du château est un des plus charmants qu'ait laissés le dix-huitième siècle. Un boudoir décoré par Watteau est exquis. Parmi les œuvres d'art sont deux des tableaux d'Ary Scheffer consacrés au poème de *Mignon*.

Ce noble logis est vide au moment où il m'est permis de le parcourir ; son hôte actuel, le marquis de Virieu, gendre du duc d'Ayen, réside plus volontiers dans son château du Dauphiné, assis non loin de la Grande-Chartreuse dans la belle et placide vallée de la Bourbre [1].

Champlâtreux dépend de la commune peu populeuse d'Épinay-Champlâtreux, mais une partie du domaine appartient à celle de Villiers-le-Sec ; le fermier eut l'idée heureuse de consacrer ses terres à la betterave, pour produire l'alcool dans une distillerie, et à la production des légumes destinés à être conservés. Des ateliers sont destinés à la cuisson et à la mise en boîte des haricots et des pois.

---

1. Sur Virieu-sur-Bourbre et ses châteaux, voyez la 9e série du *Voyage en France*, chapitre Ier.

Mon excellent guide me conduit de Champlâtreux à Lassy, par un chemin de chars tracé en pleines cultures. A gauche, une maison isolée très simple est habitée par M. Louvet, pseudonyme cachant le prince Louis de Monaco. Au pied du coteau, deux villages jumeaux, Lassy et le Plessis-Luzarches, bordent l'Izieux, joli et clair ruisseau dont le lit séparait le pays de France du pays de Servois. La population renferme un petit groupe ouvrier consacré à la tournerie du bois et à la fabrication des chaises communes, des manches de pelles et de râteaux. Cette petite industrie s'étend jusqu'à Marly-la-Ville qui fabrique plus spécialement la bobine pour le fil. Les deux villages de Lassy et du Plessis possèdent quatre ateliers de tourneurs.

Les bois sont tirés des forêts voisines ; les manches viennent des taillis de châtaigniers de la forêt de Montmorency ; à Lassy, on leur donne la courbure spéciale.

Lassy travaille également les bois blancs : tilleul, aulne, frêne etc. ; on les transforme en chaises et tabourets grossiers pour les bals, les promenades publiques, les cabarets de village. La tournerie et le montage ont lieu en atelier ; l'empaillage se fait à domicile par des enfants et des vieillards ; j'ai vu une bonne femme de qua-

tre-vingts ans, très alerte encore, tressant les joncs grossiers. Le travail est plus actif l'hiver, car les maraîchers chôment dans les cultures où ils produisent surtout l'asperge et l'artichaut; quand la végétation est arrêtée, ils se livrent à la fabrication de la chaise.

Ces articles sont à très bon marché ; on livre un tabouret pour 85 centimes. L'empaillage est payé trois sous ! Certains de ces sièges, très massifs, reposent solidement sur quatre pieds épais ; cet objet, répondant pourtant fort mal à l'idée que l'on peut se faire d'un atelier de bijouterie, est à l'usage des orfèvres.

A Paris les salaires seraient modestes, ici ils représentent presque l'aisance dans un ménage possédant jardin, un bout de champ et souvent sa maison. Les hommes gagnent de 3 fr. à 3 fr. 25 par jour, les femmes et les enfants arrivent à 1 fr. 25. Un enfant de cinq ans obtient déjà ses vingt sous par semaine à couper la paille pour les ouvriers. Aussi ce petit coin de terre n'a pas de malheureux.

Sur l'autre rive de l'Izieux, à Thimécourt, dans une tranquille villa, vint se retirer le général Saussier lorsqu'il eut quitté le gouvernement militaire de Paris. Un petit parc et quelques prés forment le cadre ; sur le coteau est le

bois de Gouy, propriété jadis collective, divisée en 1 400 pièces de 6 ares 25. Peu à peu les habitants ont vendu leurs parts et laissé reconstituer la propriété. Pendant la guerre de 1870 on pouvait acheter un lot pour un kilogramme de sucre, denrée alors bien rare.

Ce bois de Gouy domine un vallon admirablement sauvage, renfermant l'ancien monastère d'Hérivaux, solitude solennelle que dominent les futaies d'Orry et de Coye. Comme la plupart des abbayes, elle fut fondée *dans une vaste solitude et un désert affreux,* selon la formule traditionnelle du Moyen Age, époque où le sens du pittoresque et la poésie des grands bois étaient choses inconnues. A la Révolution, l'abbaye fut vendue comme bien national; l'acquéreur la céda à Benjamin Constant. De ce logis d'Hérivaux, qui appartient à la commune de Luzarches, l'ardent écrivain revendiqua la qualité de Français, comme descendant d'une famille de réfugiés après la révocation de l'édit de Nantes. Quand les cantons reçurent une administration particulière, Benjamin Constant devint président pour Luzarches.

L'abbaye était trop vaste, il la fit démolir, sauf le pavillon du sud où Mme de Staël vint demeurer avec lui.

Hérivaux a conservé une sorte de donjon ou de clocher carré avec une arcature romane renfermant une statue de chevalier, de style très troubadour. Le grand charme de ce domaine est constitué par le parc aux avenues ombreuses, s'élevant au flanc des collines.

De l'autre côté d'un plateau nu, on retrouve la vallée de l'Izieux. Le cours d'eau s'accroît d'une forte source qui a valu le nom de Bellefontaine au village né sur ce point. Les eaux pures ont été utilisées pour la création de cressonnières entourant presque complètement ce petit centre. L'église possède un clocher bizarre, appuyé sur de lourds contreforts. Le château seigneurial, qui existe encore, appartint aux Molé, jusqu'à la Révolution; il est bâti sur la rive gauche de l'Izieux : *Au d'la d'You*, disent les habitants du village.

Le paysage environnant est charmant. Quand on traverse la plaine en chemin de fer, on ne pourrait supposer qu'au milieu de ces plateaux nus se creusent des vallons d'une telle fraîcheur. Ces plis ont une grâce bien française. Au fond du val où naît l'Izieux, au point de jonction de ravins boisés formant un beau cirque, le village de Fosses possède une curieuse église du douzième siècle, dominée par un clocher in-

téressant et renfermant dans le chœur une petite construction en pierre élevée au quinzième siècle pour servir de reliquaire. Du village, un chemin monte à Marly-la-Ville, peuplé en partie par des tourneurs de bobines et des passementières et dont l'église, remontant au treizième siècle, offre de très belles parties ; le porche a été ajouté au dix-septième siècle. Outre ses nombreux ateliers de tourneurs, Marly-la-Ville a des carrières réputées jadis, qui ont fourni les matériaux des belles églises de la contrée. Une des couches, le Banc-Royal, a été mise à contribution pour le Louvre et l'ancien hôtel de ville de Paris.

Nous sommes allés à Luzarches par Puiseux et le Plessis. La route aboutit au bourg, sous le coteau qui porte les restes du château. Malgré sa faible population [1], Luzarches a l'aspect d'une petite ville, très simple et tranquille. De belles demeures, entourées de parcs, lui font un cercle riant. Bien qu'un chemin de fer spécial rattaché à la gare de Monsoult-Maffliers la réunisse à Paris, elle n'a pas été envahie par la villégiature parisienne ; pourtant, peu de bourgs aux environs de la capitale sont mieux situés. De jolies

1. 1 377 habitants, dont 1 124 agglomérés.

collines, des bois, des vallons, de larges horizons lui font un cadre heureux.

Comme la plupart des terres voisines, le château fut propriété des Molé ; il est aujourd'hui en ruines. Au milieu et sur les débris s'est édifiée une demeure bourgeoise dont les propriétaires sont les fils du grand anthropologiste Broca. Une terrasse couronne l'habitation et offre une vue étendue sur le pays de France, le Servois, les forêts du Valois, le Beauvaisis et le Vexin. De là on découvre l'abbaye de Royaumont, l'Oise, vers Précy, Lamorlaye et Gouvieux, le viaduc de la Thève, dont la blanche rangée d'arcades relie deux hauteurs revêtues de bois, la fière colline de Montmélian. Plus près, voici Mareil-en-France, Chatenay-en-France, le parc et le château de Champlâtreux. Au pied de la butte, la petite ville groupe ses pignons gris. Aux limites de l'horizon apparaissent la forêt d'Halatte et le mont Pagnotte, des fumées noires décèlent les usines de Creil et de Montataire.

Dans l'enceinte dessinée par les ruines du château sont les restes de l'église Saint-Côme, collégiale célèbre. Saint Côme étant patron des médecins, l'église était l'objet d'un culte de la part de ceux-ci ; parmi les privilèges de l'église était l'obligation pour les docteurs de Paris

d'envoyer deux fois par an à Luzarches quatre députés qui devaient soigner gratuitement les malades accourus de tous les points du pays.

L'église paroissiale, dédiée à saint Damien, a été respectée, alors que la Révolution détruisait Saint-Côme ; c'est un bel édifice du douzième siècle modifié à la Renaissance. Le clocher a été refait à sa partie supérieure, dans le goût de cette dernière époque, qui dota également l'église d'une riche façade. Le cimetière entoure le monument et renferme la tombe d'un des nombreux prétendants qui se firent passer pour Louis XVII. La pierre tumulaire le nomme Louis-Georges Saint-Aud, né à Versailles, le 17 mars 1785 et décédé à Luzarches. L'édicule funéraire a été érigé par sir James Yorstourn Tharburn, chirurgien-major écossais.

Parmi les habitations avoisinant Luzarches, le château de Chauvigny, de style Empire, entouré d'un parc très touffu, domine le vallon de l'Izieux. Roquemont est un ancien couvent des pères de Picpus que Sophie Arnould acheta comme bien national. En succédant aux religieux, la spirituelle actrice fit graver sur la porte ces trois mots :

ITE, MISSA EST.

Tel est Luzarches, bien tranquille s'il en fut. Il l'a été toujours, malgré Victor Hugo laissant croire, par une strophe du *Pas d'Armes du roi Jean,* que Luzarches avait le privilège de fournir musique et musiciens à la capitale :

Un maroufle,
Mis à neuf,
Joue et souffle,
Comme un bœuf,
Une marche
De Luzarche
Sur chaque arche
Du Pont-Neuf.

Je crois bien que Luzarches vint là pour la rime !

XXI

LA FORÊT DE CARNELLE

Seugy et le travail de la nacre. — Franconville, son château, son théâtre. — Saint-Martin-du-Tertre. — Grands horizons. — En forêt de Carnelle. — La Pierre-Turquoise. — Viarmes. — La peinture sur caoutchouc. — Asnières-sur-Oise. — Les jouets de caoutchouc. — Un chef-d'œuvre de Coysevox. — Les châteaux d'Asnières. — L'abbaye de Royaumont. — La forêt du Lys.

Gouvieux. Avril.

Les environs de Luzarches sont parmi les plus accidentés de Seine-et-Oise ; des collines offrent les altitudes suprêmes de ce département aux coteaux modérés. A 1 mètre près, le poteau de Carnelle en est le point culminant. Par son élévation réelle au-dessus de l'Oise, qui vient baigner sa base, ce massif est le relief le plus saillant de cette partie de l'Ile-de-France.

De ce côté, ce n'est plus le pays de France tel que l'a peu à peu condensé la coutume, mais le Parisis ; ces hauteurs, celles de Montmorency et de Cormeilles, la boucle d'Argenteuil et la plaine Saint-Denis paraissent bien constituer le pays des Parisiens. Si l'on voulait le délimiter, il fau-

drait indiquer à l'est le tracé du chemin de fer entre Paris et Luzarches.

Le massif de Carnelle est revêtu d'une belle forêt; la lisière est bordée de villages riants et populeux, animé par de petites industries retenant au sol natal les fils de la glèbe. Par l'activité des habitants autant que par la beauté des campagnes, cette aimable zone mérite d'être explorée.

A peu de distance de Luzarches, voici Seugy, village mi-industriel, mi-agricole. L'agriculture s'attache surtout à la production en grand de quelques légumes : pois, haricots, asperges. Les années où les halles de Paris sont mal approvisionnées de produits de jardinage, les maraîchers de Seugy ensemencent des navets afin de profiter de la pénurie du marché; ils alimentent alors le carreau de milliers de bottes de ce légume d'un blanc ivoirin.

Une autre partie de la population exécute un travail pittoresque, en utilisant la nacre pour produire ces innombrables objets qui semblent la spécialité des boutiques de villes d'eaux et des plages : portemonnaies, encriers, cendriers, sébiles à épingles. La fabrique installée par M. Lecomte occupe une quarantaine d'ouvriers. Les coquilles à nacre sont d'abord passées sur une meule pour mettre à vif la partie éclatante

aux reflets d'arc-en-ciel. Quand on a détaché la pièce à sertir dans le bronze ou quelque métal doré ou argenté, on lui donne un éclatant poli par l'action d'une meule recouverte de drap et tournant avec une vitesse extrême. Il n'y a pas moins de quatre à cinq mille types d'objets pour cette bimbeloterie spéciale ; chaque année, trois mille modèles trouvent un écoulement.

La nacre est tirée un peu du Havre, mais de l'étranger surtout, bien que les mollusques producteurs soient pêchés aux Pomotou, îles françaises d'Océanie, mais nos marins abandonnent ce commerce aux Allemands et aux Anglais [1]. De même pour les accessoires en métal et en verroterie, les industriels de Seugy vont les chercher en Allemagne et en Bohême ; malgré les droits de douane, ils ont pour 2 fr. 40 ce que les fabricants français ne livrent pas à moins de 9 fr.

Seugy est dans un cadre riant, entre des collines boisées allant se rattacher au massif de la forêt de Carnelle par de larges ondulations consacrées à la grande culture. Aussi les chemins sont-ils accidentés, celui de Saint-Martin-du-Tertre offre, du sommet d'une croupe, de belles

---

1. Sur cette question de la nacre, voyez, dans la 17e série du *Voyage en France*, le chapitre VII : *Les Tabletiers de Méru.*

vues sur le pays de France et le reste du Parisis. Plus étendu encore est le panorama des abords du village de Saint-Martin : on découvre la vallée de l'Oise, sa rivière étincelante et sinueuse, les plateaux sans fin du pays de Thelle et du Vexin. Les lignes sont amples, majestueuses, d'une parfaite harmonie. Vers le sud, où le plateau est nu, où manquent les eaux courantes, le nombre des villages rachète ce que la plaine aurait de morose. Au premier plan apparaît la haute église de Belloy. Ce village, où l'on exploita jadis des carrières de grès, est aujourd'hui un de ceux où le travail féminin a le plus d'activité : on s'y livre à la passementerie. Une dizaine de patrons répartissent cette occupation, que l'on retrouve à Saint-Martin-du-Tertre.

Des abords de Belloy on aperçoit, à la lisière de la forêt de Carnelle, la masse blanche, vaste et noble du château de Franconville, construit au dix-huitième siècle par l'avocat Gerbier, sur l'emplacement d'un village dont il était devenu seigneur. Ce robin acheta toutes les maisons du lieu et les fit démolir une à une pour ne pas troubler, par la vue de ces chaumières, son regard aristocratisé. Maître Gerbier ne jouit pas longtemps de cette seigneurie, qui avait successivement appartenu à la maison d'O, au duc de

Lauraguais et au marquis de Brancas ; à peine le château fut-il rebâti qu'il était revendu avec le marquisat de Franconville ; de main en main, il vint de nouveau à une famille noble issue de la robe : le propriétaire d'aujourd'hui descend du grand-juge Régnier, c'est-à-dire du ministre de la justice de Napoléon, un des auteurs du Code, dont l'Empereur fit un duc de Massa. Le duc actuel habite le château qu'il a fait reconstruire il y a une trentaine d'années et chasse sur des terres extraordinairement giboyeuses. Franconville possède une élégante salle de spectacle où le marquis Philippe de Massa, auteur de tant de revues mondaines, fait représenter ses œuvres devant un public d'invités.

La paroisse de Franconville n'est donc plus ; le chef-lieu de la commune est aujourd'hui Saint-Martin-du-Tertre, village propret appuyé sur le massif de Carnelle, en vue de la grande plaine de France. Quelques Parisiens y possèdent des villas : voici celle du musicien Diémer ; tout près, la maison d'un des plus précieux collaborateurs d'Alphand, l'architecte-paysagiste Varé, qui dessina le bois de Boulogne transformé en promenade. Le lieu est aimable, on est surpris qu'il ne soit pas plus fréquenté comme centre de villégiature.



Champagne
Mours
Nointel
Asnières sur Oise
FORÊT DE CARNELLE
Poteau de Carnelle
B. de Cassan
Parmain
Oise
le Kiosque
Mⁱⁿ de Broussin
les Vanneaux
Ane. Faisanderie
la Table
Prérolles
Presles
Nantouillet
Remignonet
les Rondeaux
St. Martin du Tertre
Courcelles
la Rue
la Croix
Nogent
les Forgets
L'ISLE-ADAM
FORÊT DE L'ISLE
Pⁿ de Paris
Chⁿ de Franconville
Pierre Turquaise
Mⁱⁿ de Monbray
Nerville
Mⁱⁿ Neuf
Mⁱⁿ de Belloy
les Garennes
Chalet
B. Carreau
B. de Belloy
Maffliers
la Mⁿ Blanche
Monsoult
Montbrun
les Bons Hommes
le Parc
le Val
Mériel
Stors
la Croix l'Abbé
Lavoir
Tour
Halte
Vaux

Une des plus belles routes forestières des environs de Paris relie Saint-Martin-du-Tertre à Beaumont par Nointel. Pour gravir la haute colline recouverte par les bois de Carnelle, elle décrit d'amples sinuosités qui font pénétrer dans la plupart des cantons de cette sylve, belle surtout par les accidents du terrain ; des combes ou des vallons la creusent profondément. Les changements de tableau sont incessants.

Une des moins vastes de la région parisienne, la forêt de Carnelle est une de celles qui offrent pourtant beaucoup d'attraits au touriste. Elle a conservé un monument celtique considérable, l'allée couverte, que les gens du pays nomment la Pierre-Turquaise. Longue de $11^{m},50$, large de 3, à demi enfouie dans des amas de terre, cette curiosité archéologique mérite d'être visitée.

Dans la partie de la forêt où se trouve la Pierre-Turquaise, la pente conduit les eaux au ru de Presles, en un vallon humide renfermant plusieurs hameaux dépendant de Presles, et des châteaux dont le plus remarquable est celui de Nointel, entouré d'un parc superbe. Nointel et Presles, villages agricoles, exploitent une étroite bande de terrain entre les deux forêts de Carnelle et de l'Isle-Adam. Presles a une industrie se rattachant à la passementerie, si répandue dans

la contrée ; elle fait les *jaserons* d'or et d'argent qui forment les nervures dans certaines broderies.

La partie centrale de la forêt de Carnelle, parcourue par les amples lacets de la route de Beaumont, est la plus haute du massif. Là, au point de jonction de dix chemins forestiers, le Poteau-de-Carnelle atteint l'altitude de 209 mètres, 190 mètres au-dessus de l'Oise. Le réseau des voies forestières, des lais et layons est très dense et bien conçu, mais on s'y reconnaît difficilement à cause du petit nombre des indications. Tout est à créer dans les forêts des anciens Sylvanectes — sauf à Chantilly — pour en permettre la visite facile. Il faudrait notamment aménager de plus nombreux belvédères sur les points culminants. Les panoramas seraient merveilleux.

On peut en juger en suivant, à la lisière de la forêt, la route de Saint-Martin-du-Tertre à Viarmes. Pendant le trajet, la vue est superbe, le regard surplombe la vallée de la Thève, barrée par les blanches et aériennes arcades du viaduc de Commelle. Un instant on retrouve la forêt, emplissant une combe délicieusement solitaire, pour descendre en pleine lumière jusqu'à Viarmes, bourg très allongé ayant les allures d'une petite ville. Un élégant clocher ogival, flanqué

de quatre petites tourelles octogonales, donne de l'allure au site.

L'église de Viarmes, où l'on trouve des traces du douzième siècle, mais que la Renaissance a transformée, s'est enrichie des dépouilles de l'abbaye de Royaumont ; elle en possède le splendide maître-autel. Le château, bâti par un seigneur de Viarmes, Camus de Pontarmé — qui construisit la voie circulaire autour de la halle aux blés de Paris, portant encore le nom de rue de Viarmes — ce château est devenu la mairie et renferme les écoles; peu de communes rurales ont un tel monument pour hôtel de ville.

Bien qu'il soit le centre le plus populeux du canton de Luzarches, Viarmes n'a pas d'industries propres, mais renferme tous les ateliers et les commerces des petites villes bien placées pour les rendez-vous d'affaires. Elle possède d'ailleurs dans la commune d'Asnières-sur-Oise un véritable faubourg ouvrier où s'est établie et agrandie sans cesse la principale fabrique française de jouets en caoutchouc [1]. Entre les deux bourgs est un grand atelier où l'on procède au décor de ces objets, ballons et autres articles livrés blancs par la manufacture. Des ouvriers et

1. Viarmes, 1 339 habitants ; Asnières-sur-Oise, 1 294.

des ouvrières les couvrent d'un vernis de teinte vive sur lequel on imprime des sujets à l'aide de la décalcomanie ; les images à décalquer viennent d'Allemagne, l'industrie française n'ayant pu les livrer à prix assez bas. En se servant du tour à potier, on orne les ballons à l'aide de filets d'or et d'argent. Tous ces travaux se font avec une rapidité inouïe, l'habileté des peintres est extrême.

Il y a deux ateliers semblables à Viarmes et à Asnières, un autre fonctionne à l'usine même.

Celle-ci m'ayant été gracieusement ouverte, j'ai pu assister à toute la fabrication du jouet, depuis la préparation du caoutchouc jusqu'à l'ornementation finale. Le créateur, M. Derolland, a apporté de telles et si constantes améliorations, que les concurrents n'ont pu résister. En 1878, il y avait vingt-deux fabriques de jouets de caoutchouc, celle d'Asnières reste seule aujourd'hui. La production est considérable ; cependant, il n'y a que quatre-vingt-dix personnes employées, mais, comme partout, les machines épargnent beaucoup de main-d'œuvre. Ces engins sont très chers et cela explique comment les petites maisons ont dû céder le terrain à la grande manufacture supérieurement outillée.

Le caoutchouc employé n'est pas, on le pense

bien, la gomme fine et coûteuse du Para. Asnières s'approvisionne au Congo. La matière, boule ou pain, d'ailleurs très informe, est livrée à des machines à déchiqueter ; elle est ensuite mélangée avec du blanc de Meudon, du soufre, etc. Le caoutchouc ainsi amalgamé se forme en galettes qui sont laminées entre les cylindres d'une calandre ; pendant le passage sous les rouleaux qui le réduiront en feuille mince, le produit fait entendre de petits bruits d'explosion dus à la rupture de bulles d'air emprisonnées.

La feuille ainsi obtenue ne reçoit pas sa première transformation à l'usine, elle est envoyée dans le bourg ou les hameaux voisins ; là, des femmes et des jeunes filles découpent des segments de ballons, de poupées, d'animaux ou d'autres jouets et donnent grossièrement la forme choisie, en fixant les morceaux à l'aide d'une colle faite de caoutchouc dilué dans la benzine.

Il faut maintenant imprimer un aspect plus net, plus géométrique ou artistique au véritable monstre qui vient de naître. Quand on voit, par exemple, la poupée ou le lion représenté par ces fragments de caoutchouc collés, on se demande comment on pourra faire une statuette ou une image ayant l'aspect de la vie. La solution est à

la fois curieuse et élégante. L'objet est mis dans un moule de fonte portant en creux tous les traits ou les formes souhaités. Ces moules sont placés dans un bain de soufre en fusion élevant rapidement la température ; dans l'intérieur, l'objet de caoutchouc, qui remplissait jusqu'alors très peu le moule, se dilate et vient s'appliquer contre les parois avec une force telle, qu'il doit prendre exactement les contours, les creux, les moindres reliefs. Si le moule n'avait une si grande épaisseur, s'il n'était aussi fortement contenu par une armature de fer, une explosion se produirait.

Les ateliers sont curieux par le nombre et la variété des objets ; les uns, informes, attendant leur mise en moules, donnent l'idée de petits fétiches préparés par les mains malhabiles des nègres, avec la prétention évidente de rendre des images humaines ou animales. Puis, après le démoulage, c'est un extraordinaire entassement de figurines. On voit en d'immenses paniers tous les animaux de la création, rendus souvent avec un art de modelage absolument parfait. Je dis *souvent,* car la vogue ne va pas toujours aux articles dont l'anatomie est la plus exacte : tel bébé, exécuté avec une science réelle, a moins d'amateurs que l'image grossière ; c'est un peu

l'histoire de la poupée de carton, sans bras et sans jambes, préférée par des fillettes à la poupée dont tous les membres sont minutieusement rendus. Il est vrai que le prix de l'article bien fini est plus élevé et cela suffit aussi à écarter une grande partie de la clientèle.

Les ballons sont les objets les plus demandés, aussi les produit-on par milliers à l'usine d'Asnières. Le gonflement se fait à l'aide d'un chalumeau dont la pointe pénètre dans un trou ; l'air est insufflé par une pompe. Aussitôt le chalumeau retiré, le trou est bouché par un morceau de caoutchouc enduit de colle.

Une partie des poupées sont habillées à l'aide de vêtements de laine obtenus au tricot. Ce tissu n'est pas préparé aux bords de l'Oise, il vient de Picardie, confectionné par les femmes aux environs de Ham.

La fabrication du jouet de caoutchouc a répandu le bien-être dans ce joli centre d'Asnières et aux environs. La population ouvrière se compose de petits propriétaires ruraux, possédant leur maison et leurs cultures ; ceux que je rencontre ont une figure ouverte et franche qui fait plaisir à contempler. Tous ne sont pas de la commune, une partie viennent des environs. Baillon a la spécialité de fournir les ébarbeuses

qui enlèvent sur les jouets les bavures produites par les jointures des moules.

Le village d'Asnières, propre et gai, n'a pas seulement son industrie à montrer aux visiteurs, il possède une église des douzième et treizième siècles, où l'on a recueilli la plus précieuse des épaves de l'abbaye de Royaumont, le tombeau du comte d'Harcourt, Henri de Lorraine, qui enleva Turin en 1640. C'est un chef-d'œuvre du grand sculpteur Coysevox.

Baillon est un petit hameau à la limite du département de l'Oise, proche des restes de l'abbaye de Royaumont, une des plus célèbres maisons religieuses de ces contrées où l'on comptait tant de monastères. L'église abbatiale, élevée par saint Louis, comme le reste des bâtiments, a été emportée par la Révolution, mais le palais de l'abbé demeure debout; restauré, devenu propriété particulière, il est de splendide allure. Sa blanche façade se détache sur un fond vert d'arbres majestueux, devant une pièce d'eau où jouent des cygnes. De l'église, on a gardé une mince tourelle portée sur un débris de pignon montrant les arrachements d'une rose. Le reste du monument a disparu pour fournir des matériaux aux maisons ouvrières nécessitées par

l'installation dans ce site désert d'une filature qui utilisait les vastes bâtiments abbatiaux. Depuis lors, l'usine s'est fermée, Royaumont a revu la vie religieuse, les oblats de Marie en firent une de leurs maisons; plus tard, les sœurs de la Sainte-Famille y installèrent leur noviciat. Le cloître offre toujours ses galeries ogivales; le réfectoire, transformé en chapelle, conserve la charmante chaire du lecteur, où se faisaient les lectures pieuses pendant les repas.

Autour de l'abbaye et d'Asnières, nombreux sont les châteaux et les villas, appartenant encore ou ayant appartenu à des personnages éminents. Le château de Baillon fut donné par Napoléon au maréchal Moncey, duc de Conegliano, dont les descendants le possèdent toujours; le Château-Neuf est à la famille Pereire; l'ancien palais abbatial de Royaumont appartient à M. Gouin, le grand manufacturier; Mlle Dosne, belle-sœur de M. Thiers, avait le château de la Reine-Blanche; le maire d'Asnières habite le Clos-des-Fées, c'est M. Frédéric Masson, de l'Académie française, qui s'est voué à faire connaître l'existence intime de Napoléon et des siens. Enfin, le domaine et la forêt du Lys ont été acquis par M. Henri de Rothschild. Celle-ci

est le type des forêts particulières des environs de Paris, jalousement gardées, où l'on ne peut pénétrer. Jadis partie de la propriété de Chantilly, le Lys a été aliéné depuis la mort du duc d'Aumale. Le hameau, composé d'une vingtaine de maisons et possédant une chapelle, appartient lui-même à l'acquéreur ; chaque logis porte une plaque avec cette indication : LYS. — H. R. Sauf par les voies publiques entretenues sur les budgets des communes et du département, on ne peut circuler en forêt, encore est-il interdit de quitter la chaussée. Les bois, il est vrai, ne sont pas de ceux où l'on trouve des sites captivants. Couvrant une plaine unie et marécageuse, la forêt du Lys n'a pas les coins charmants de la forêt de Carnelle, ni la seigneuriale tenue de celle de Chantilly. Les arbres sont encore assez médiocres de port ; objet de soins assidus, préservés de toute déprédation, ils constitueront un des plus beaux massifs des forêts parisiennes.

A travers la partie méridionale de la forêt ou les terres mouillées de la Thève, s'ouvre le chemin de Lamorlaye, bordé de bouleaux au feuillage grêle, au tronc argenté. Un moment, on aperçoit, tout blanc et menu, le hameau de Baillon, qui semble s'abriter contre le parc des

Conegliano. On devine le château, faisant face à un long et large canal alimenté par un bras de la Thève.

Voici Lamorlaye et son étrange population de palefreniers et de jockeys, puis la grande route de Paris, où nous nous engageons rapidement pour atteindre Luzarches avant la nuit. A la limite de l'Oise et de Seine-et-Oise, au cœur de la forêt de Coye, que parcourt cette grande chaussée réveillée de sa torpeur par l'automobilisme, est un carrefour délimité par un cercle de bornes entourant un beau chêne appelé le Chêne de la Justice.

La forêt traversée, nous débouchons dans la plaine de Chaumontel que parcourt l'Isieux et dominée par Luzarches. Il y a là, sur le bord du grand chemin, une usine considérable où l'on fait des perles métalliques, industrie ancienne déjà et qui occupe plusieurs autres manufactures dans l'ancienne Ile-de-France. J'avais espéré voir les ateliers et décrire la fabrication, mais l'accès en est sévèrement refusé.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies, sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques. ainsi que les passages consacrés à certains personnages illustres.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Pour les départements, se référer au nom de chacun d'eux, à son ordre alphabétique.

A

D

E

F

G

H

I

J

L

N

O

P

Q

R

S

Y

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

I. — La Marne en Orxois

II. — Le pays d'Orxois

III. — Entrée en Valois

IV. — La forêt de Villers-Cotterets

V. — Autour de Crépy-en-Valois

Pages

VI. — Autour de Pierrefonds

VII. — En forêt de Compiègne

VIII. — La vallée de l'Authonne

IX. — Compiègne et la navigation de l'Oise

X. — La lieue archéologique

XI. — Le pays des Sylvanectes

XII. — Le désert d'Ermenonville

XIII. — Le Multien

XIV. — La Gergogne et la Thérouanne

XIX. — L'Oise entre Creil et Pontoise

XX. — La petite France

XXI. — La forêt de Carnelle

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

*

VALLÉE DE LA MEUSE
ET STATIONS THERMALES

BILLETS DE FAMILLE

1° **BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE,** de 1re, 2e et 3e classes, valables 30 jours, délivrés dans toutes les gares du réseau de l'Est, pour les stations de : **Bains, Bourbonne-les-Bains, Bussang, Contrexéville, Gérardmer, Givet** (*vallée de la Meuse*), **Luxeuil-les-Bains, Martigny-les-Bains, Plombières-les-Bains, Sermaize-lès-Bains** et **Vittel**, aux familles d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres (aller et retour compris) ainsi qu'aux serviteurs attachés à la famille.

Délivrance des billets du 15 mai au 15 septembre inclus.

2° **BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE,** de 1re et 2e classes, valables 33 jours, délivrés dans toutes les gares du réseau P.-L.-M. pour les stations du réseau de l'Est indiquées sous la rubrique 1°, aux familles d'au moins quatre personnes.

Délivrance des billets : du samedi, veille de la fête des Rameaux, au 31 octobre inclus.

La durée de validité des billets de famille indiqués sous les rubriques 1° et 2° ci-dessus, peut être prolongée une ou plusieurs fois de quinze jours, moyennant payement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 °/o du prix initial du billet.

BAINS DE MER ET STATIONS THERMALES

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

1° **BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS,** de 1re, 2e et 3e classes, pour les stations balnéaires desservies par les chemins de fer de l'État, d'Orléans et de l'Ouest.

2° **BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE** (quatre personnes au moins), de 1re, 2e et 3e classes, pour certaines stations balnéaires du réseau du Nord, ainsi que pour les stations balnéaires et thermales du réseau P.-L.-M.

Ces billets sont délivrés dans toutes les gares du réseau de l'Est (Paris excepté), du samedi, veille de la fête des Rameaux, au 31 octobre ; leur durée de validité est de 33 jours.

La durée de validité de ces billets peut être prolongée : 1° une ou plusieurs fois de quinze jours pour les billets à destination des réseaux du Nord et de P.-L.-M. ; 2° une ou deux fois de trente jours pour les billets à destination des réseaux de l'État, d'Orléans et de l'Ouest.

Le supplément à payer pour chaque prolongation est de 10 °/o du prix initial du billet.

Code de Commerce et Lois commerciales usuelles, avec des notions de législation comparée, à l'usage des élèves des facultés de droit et des écoles de commerce, par E. Cohendy, professeur à la faculté de droit et à l'école supérieure de commerce de Lyon. 3e édition. 1902. Un volume in-18, relié en percaline gaufrée . . . . 2 fr.

Recueil de Lois industrielles, avec des notions de législation comparée, à l'usage des élèves des facultés de droit et des écoles industrielles et commerciales, par E. Cohendy, professeur à la faculté de droit et à l'école supérieure de commerce de Lyon. 3e édition. 1902. Un volume in-18, relié en percaline gaufrée . . . . 2 fr.

Les Tribunaux de commerce. *Organisation, compétence, procédure,* par A. Houyvet, docteur en droit, ancien agréé près le tribunal de commerce de la Seine, professeur à l'école supérieure de commerce de Paris. 1894. Volume in-8, relié en percaline gaufrée . . . . 4 fr.

Les Chambres de commerce avant et pendant la loi du 9 avril 1898, par Georges Guillaumot, docteur en droit, auditeur au Conseil d'État. 1898. Un volume grand in-8 de 200 pages, broché . . . . 4 fr.

Manuel diplomatique et consulaire. *Aide-mémoire pratique des chancelleries,* suivi d'un appendice à l'usage spécial des agents consulaires, par R. Monnet. 1899. Un volume in-8 de 480 pages, avec un *Supplément* 1905, broché. . . . . 8 fr. — Relié en percaline gaufrée. . . . . . 9 fr.

Précis du Droit maritime international et de Diplomatie, d'après les documents les plus récents, par A. Le Moine, capitaine de vaisseau, licencié en droit. 1888. Un volume in-8 de 360 pages . . . . 6 fr.

Les Transports maritimes. *Éléments de droit maritime appliqué,* par Haumont et Levarey, avocats, professeurs à l'école supérieure de commerce du Havre. 2e édition. 1898. Un vol. in-8, relié en percal. gaufrée. 4 fr.

Armements maritimes. Cours professé à l'école supérieure de commerce de Marseille, par C. Champenois, capitaine au long cours, ancien commandant aux Messageries maritimes. 1895. Deux volumes in-8, avec 140 figures, reliés en percaline gaufrée . . . . 10 fr.

Le Problème de la Marine marchande, par Maurice Sarraut, avocat à la cour d'appel de Paris, conseiller du commerce extérieur. Préface de M. Édouard Lockroy, député, ancien ministre de la marine. 1901. Un volume in-8 de 425 pages, broché . . . . 6 fr.

Précis d'Histoire du Commerce, par H. Cons, professeur à la faculté des lettres de Lille, à l'école supérieure de commerce de Lille et à l'Institut industriel du Nord. 1895. Deux volumes in-8, reliés en percal. gaufrée. 8 fr.

Réglementation du Travail dans l'industrie. *Lois, décrets, arrêtés* (avril 1905). Brochure in-8 de 120 pages. . . . . 60 c.

Législation du Travail et Lois ouvrières. *Classification. Commentaire. Jurisprudence. Législation comparée. Projets et propositions de lois,* par Daniel Massé. 1904. Un volume grand in-8 de 986 pages, broché. . . 15 fr.
Relié en demi-maroquin. . . . . 18 fr.

La Réglementation du Travail dans l'industrie, par Louis Bouquet, directeur au ministère du commerce et de l'industrie. 5e édition. refondue par P. Razous. 1904. Un volume in-8 de 496 pages, broché . . . . . . 6 fr.
Relié en percaline . . . . 7 fr.

L'Assainissement des ateliers et des usines. *Commentaire* du décret du 10 mars 1894, par P. Razous. 1901. Volume in-8, broché. . . . . . 5 fr.

Éléments de Droit pénal, rédigés conformément au programme du concours pour l'emploi d'inspecteur ou d'inspectrice, par P. Razous. 1902. In-8, broché . . . . 1 fr. 25

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY



ARDOUIN-DUMAZET

Description complète de la France, en 50 volumes, dont 45 sont parus.

Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, **3** *fr.* **50** — *Élégamment relié,* **4** *fr.*

Le **Voyage en France**, qui a été une révélation pour la plupart des Français en leur faisant connaître tant de choses insoupçonnées sur leur propre pays, fut parfois si fertile en surprises pour l'auteur lui-même, que le plan de ce vaste ouvrage a dépassé les limites qu'il s'était imposées. Les 22 volumes primitivement prévus n'ont pu suffire à cette description de la France; l'écrivain est arrivé à 40; puis nous avons dû en annoncer 48 ; aujourd'hui l'œuvre si justement qualifiée de « monument élevé à la patrie » s'achève, mais en 50 volumes.

Ce dernier accroissement est dû à l'intérêt offert par la région parisienne. Nous comptions sur deux volumes pour les environs de la capitale, c'est-à-dire l'ancienne Ile-de-France. A peine M. Ardouin-Dumazet était-il à sa tâche et une nouvelle série apparaissait indispen-

sable, puis le manuscrit livré a fourni cinq volumes pour la grande périphérie, un autre volume pour la banlieue immédiate, volumes de plus de quatre cents pages constituant ce qui a été écrit de plus complet sur des pays que leur voisinage de Paris a si prodigieusement développés de nos jours, mêlés intimement à l'histoire de la nation, décrits bien souvent et sur lesquels cependant l'auteur du **Voyage en France** révèle bien des choses insoupçonnées.

Aujourd'hui trois de ces nouvelles séries vont être successivement mises en vente. La 42e consacrée à la partie du nord-est, entre la Marne et l'Oise, a pris pour titre : *le Valois,* appellation empruntée à la petite province dont le nom reçut tant d'éclat par les princes qui le gardèrent en montant sur le trône à l'une des époques les plus tragiques et les plus brillantes aussi de notre histoire. Ce sont les cités illustres, les fiers châteaux où l'art militaire féodal s'assouplit au souffle de la Renaissance : Château-Thierry, La Ferté-Milon, Crépy-en-Valois, Pierrefonds, Compiègne, Senlis la gallo-romaine, Chantilly, son château, sa forêt, son monde singulier de jockeys et d'entraîneurs, Ermenonville et Mortefontaine; les petits pays d'Orxois, de Goële, de France, dont le particularisme est si curieusement conservé.

La 43e série a trait à la *Brie,* toute la région comprise entre la Marne et la Seine. Terre purement agricole, où tout se rapporte à la charrue et à la houe, mais que M. Ardouin-Dumazet a su rendre singulièrement vivante. Peu de centres importants sur ce plateau ou dans les vallées : Provins, ville déchue dont l'auteur retrace l'époque de grandeur, Meaux, cité vivante par le commerce rural, l'humble Coulommiers, Melun qui grandit. La description de la vie rustique briarde, industrialisée aujourd'hui, est attachante ; puis l'auteur dépeint avec tant de charme les adorables vallées qui creusent le plateau, celles des deux Morins, de l'Aubetin, de la Voulzie que l'on se prendra à aimer ce terroir plantureux. Ce sont aussi les bords de la Marne et de la Seine, d'une grâce si française.

Avec la 44e série le tableau change. On retrouve toujours la Seine et même, M. Ardouin-Dumazet nous dit l'attrait du fleuve parisien qu'il a descendu sur un remorqueur, en étudiant la vie des mariniers et la navigation; mais au delà du beau cours d'eau, c'est le Gâtinais altéré avec son oasis du Bocage et son immense forêt de Fontainebleau dont l'auteur fait une description à lire, même après toutes celles qui ont été faites. La vallée de l'Essonne, ses cités industrieuses de Corbeil et d'Essonnes, les sites curieux qui entourent La Ferté-Alais et Malesherbes ; la vallée de la Juine, la pittoresque ville d'Étampes, ses claires rivières, la haute Beauce si peu visitée complètent ce volume.

Dans ces trois livres, M. Ardouin-Dumazet a conservé toutes les qualités de vision rapide et de style alerte qui ont fait le succès de son œuvre. Il rend à merveille, d'un trait, la physionomie des choses. L'intérêt n'est jamais lassé.

Les volumes déjà parus du **Voyage en France** constituaient un

tout bien complet, ceux de la région parisienne sont une partie à part non moins complète. Ils auront le succès des quarante et une premières séries qui furent accueillies avec tant de faveur et obtinrent les distinctions les plus flatteuses de l'*Académie française* et des sociétés de géographie, et auxquelles le *Touring-Club* a rendu un éclatant hommage. Cette puissante association dont on sait l'immense influence et le rôle prépondérant dans le mouvement qui développe les voyages dans notre pays, avait pour la première fois à décerner en 1904 un prix fondé par le Comité d'action pour favoriser les voyages en France; le conseil s'est unanimement prononcé pour attribuer cette distinction à M. Ardouin-Dumazet. Le rapporteur a dit : « *Nul ne remplit mieux que lui les conditions indiquées par les fondateurs, et le véritable monument qu'il a élevé à notre pays le met en quelque sorte hors de pair.* »

Dans l'assemblée générale, présidée par M. le Président de la République, le président du *Touring-Club*, M. Ballif, a ainsi annoncé la décision du conseil, que la réunion a approuvée par ses applaudissements :

Votre Conseil a fixé son choix, pour le prix décerné à l'œuvre qui aura le plus contribué à développer le goût du tourisme, sur notre vieux camarade, M. Ardouin-Dumazet, auteur du Voyage en France.

Si quelqu'un peut dire avec justice : Exegi monumentum, *c'est bien ce voyageur infatigable.*

Quarante et un *volumes témoignent de la conscience qu'il a mise à parcourir tout notre pays jusqu'en ses recoins les plus reculés, de la science, de la patriotique éloquence avec laquelle il a décrit ce qu'il a vu.*

Il disait à la tête de son dixième volume :

« La grandeur de la tâche était bien faite pour m'effrayer. Je me « suis pris de passion pour ces efforts, j'en ai davantage aimé notre « grande et chère patrie, et je me suis promis d'achever de mettre en « lumière et les beautés naturelles du pays et les vertus domestiques « de ses enfants. »

Ce qu'il disait, il l'avait largement commencé, et il l'a courageusement fini.

Puissions-nous récompenser souvent et longtemps de pareilles œuvres !

Souvent, *il ne se peut guère : ce n'est pas en se jouant qu'on écrit ainsi quarante et un volumes.*

M. Ballif aurait pu ajouter que c'est là seulement une partie de l'énorme labeur de M. Ardouin-Dumazet; il a écrit bien d'autres livres, ayant trait surtout aux questions militaires et maritimes, et une étude sur les réseaux d'État de l'Europe centrale, produite par une consciencieuse enquête à l'étranger.

Mais le **Voyage en France** restera la partie capitale de cette œuvre patriotique. Entreprise colossale, menée cependant à bien, en quinze années d'efforts entravés par les nécessités de la tâche quotidienne dans la presse de Paris, où l'écrivain s'est fait une si solide situation. On a comparé ce voyage à celui d'Arthur Young vers 1789; mais il est autrement considérable, car Young consacra seulement deux volumes à la France. Young ne traite que de la France agricole; l'écrivain moderne a étudié le pays sous toutes ses faces et donné le tableau le plus précis, le plus vivant et le plus coloré de la France au déclin du dix-neuvième siècle, au commencement du vingtième.

L'agriculture tient aussi une large place dans ce **Voyage en France**, plus large et plus variée même que dans le livre d'Arthur Young; aussi la Société nationale d'agriculture a-t-elle tenu, elle aussi, à récompenser l'auteur en lui accordant en 1904 sa médaille d'or. Le rapporteur, M. Bénard, a dit :

Comme Arthur Young, en 1789, M. Ardouin-Dumazet sait voir et sait bien décrire ce qu'il a vu. En sa compagnie, on éprouve un plaisir extrême à parcourir toutes les provinces de la France.

Les questions agricoles tiennent une grande place dans ses descriptions, si justes et si vivantes; ses informations sont puisées à des sources sûres qu'il a contrôlées lui-même.

*L'œuvre de M. Ardouin-Dumazet est une géographie nationale, vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues que de la méthode d'exposition; c'est une œuvre moderne qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps; le style est alerte, plein de couleur; c'est en même temps une œuvre littéraire, puisque l'*Académie française *lui a décerné le prix Michaud, réservé à un ouvrage de littérature française. C'est surtout un manuel d'économie rurale, qui met en relief tous les travaux trop peu connus des améliorations du sol de la France, et qui étudie les conditions d'existence des habitants des villes et des campagnes.*

Permettez-moi de citer ce fait plus éloquent que tous les rapports : « Un pauvre aveugle se faisait lire par sa sœur le **Voyage en France.** *Le jeune homme, qui n'a jamais vu et ne verra jamais un paysage, s'est épris de cet ouvrage : « Je connais mon pays, maintenant, dit-il, je le vois! »*

Tous ceux qui lisent les ouvrages de M. Ardouin-Dumazet pensent comme cet aveugle.

M. Ardouin-Dumazet a accompli aujourd'hui sa tâche.

« ... J'achève cette course de quinze années à travers la France... J'ai pu parcourir et décrire tous les rivages de nos mers et pénétrer dans toutes leurs îles... Je suis monté par tous les monts, grandes

chaînes ou massifs modestes : j'ai suivi de leur source à leur embouchure ou remonté de l'embouchure à leur source tous nos fleuves, toutes nos grandes rivières ; j'ai étudié le laboureur dans les vastes plaines, le vigneron sur ses coteaux fortunés, le bûcheron dans les sylves profondes...

« ... Je l'ai fait sans lassitude, toujours plus épris de la terre natale, qu'il faut faire aimer par tous en disant les efforts de ses enfants pour la rendre plus féconde... »

L'agriculture, dans l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet, tient la place primordiale ; c'est un véritable traité d'économie rurale, c'est le cinématographe de l'agriculture dans les différentes parties de la France.

Notre Section de grande culture lui décerne un diplôme de grande médaille d'or.

Les autres distinctions ne furent pas moins flatteuses. Voici comment s'exprimait à la *Société de géographie commerciale* le rapporteur qui annonçait la « médaille de France » accordée après le vingtième volume :

Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France ? Posez cette question devant **M. Ardouin-Dumazet** *! Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son* **Voyage en France**, *œuvre encore inachevée, sans doute ; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.*

L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail, dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France, depuis le célèbre voyage d'Arthur Young, à la fin du dix-huitième siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.

Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la « médaille de France ».

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France,** la *Société de géographie de Paris* l'avait dit en lui attribuant le prix Félix Fournier.

M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Dans le *Journal de Genève,* un éminent écrivain, M. le professeur Sabatier, a dit à propos du **Voyage en France :**

« M. Ardouin-Dumazet est de la race des voyageurs ; il en a le génie, la méthode et le flair, et c'est la seconde raison des découvertes qu'il fait. D'abord, il ne voyage pas en chemin de fer ; il va à pied. Entre la grande route et le chemin de traverse, il n'hésite jamais ; il prend le sentier infréquenté, il grimpe sur toutes les hauteurs dominantes, interroge avec intelligence tous les hommes qui peuvent l'instruire, s'étonne de tout et veut tout voir et tout s'expliquer. A ces qualités qui font le voyageur, ajoutez une profonde et chaude sympathie pour la vie rurale, une aptitude extraordinaire à pénétrer le secret d'une industrie, le genre d'existence d'une classe de travailleurs, comme à sentir et à interpréter l'âme d'un paysage ; enfin, un talent de peintre et d'écrivain pour rendre toutes ses sensations, mettre en relief les

choses les plus communes et raconter les plus humbles aventures de la route, et vous aurez l'image d'un guide sûr, instruit, le plus charmant qu'on puisse souhaiter en voyage. »

Et un savant professeur, titulaire de la chaire de géographie moderne d'une de nos plus importantes universités, a déclaré que dans ce **Voyage en France** il voit, pour la première fois, « une **Géographie nationale** vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches, nouvelles et inattendues, que de la méthode d'exposition, et qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui a été tenté dans ce genre — en un mot, une œuvre moderne, dans la meilleure acception du terme ».

Le succès du **Voyage en France** est d'autant plus frappant que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux d'écrivain militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable création. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Nous ne saurions trop insister sur ce point. Ce n'est pas une *Géographie*, dans le sens étroit de ce mot. C'est aussi une œuvre littéraire et historique, d'une portée considérable. L'*Académie française*, appelée pour la seconde fois à couronner le **Voyage en France**, a tenu à bien marquer son sentiment à cet égard, en lui attribuant le prix Narcisse-Michaut, qu'elle décerne tous les deux ans à l'auteur du *meilleur ouvrage de littérature française*.

Voici les sommaires des quarante-cinq volumes parus ou près de paraître et des derniers volumes annoncés :

Volumes parus :

1re Série : LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE, LE PERCHE. — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérigny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendô-

mois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglisse — la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amérique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallée de la Sarthe — ce que deviennent les hêtres — La Flèche et le pays fléchois. — 370 pages avec 19 cartes ou croquis.

2e Série : DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME. — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sablé et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et épingles — le point d'Alençon — le camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendéen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire, de Nantes à Paimbœuf. — 356 pages avec 24 cartes.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'*Académie française, *dès leur apparition ; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

3e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — I. *D'Arcachon à Belle-Isle.* — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes.

4e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — la charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes.

5e Série : ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE ET BRETAGNE PÉNINSULAIRE. — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Iles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëllo et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 407 pages avec 29 cartes.

6e Série : COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX. — Une ville de chaudronniers — les vaux de Vire

— la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — trainglots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 455 pages avec 30 cartes.

7e Série : **LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ.** — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages, 19 cartes.

8e Série : **LE RHONE, DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINÉ, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE.** — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aiguebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le saut du Rhône — le Rhône, de Lyon à Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. — 325 pages avec 22 cartes.

9e Série : **BAS-DAUPHINE : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS.** — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — les Quatre-Montagnes — 357 pages avec 23 cartes.

10e Série : **LES ALPES, DU LÉMAN A LA DURANCE.** — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais

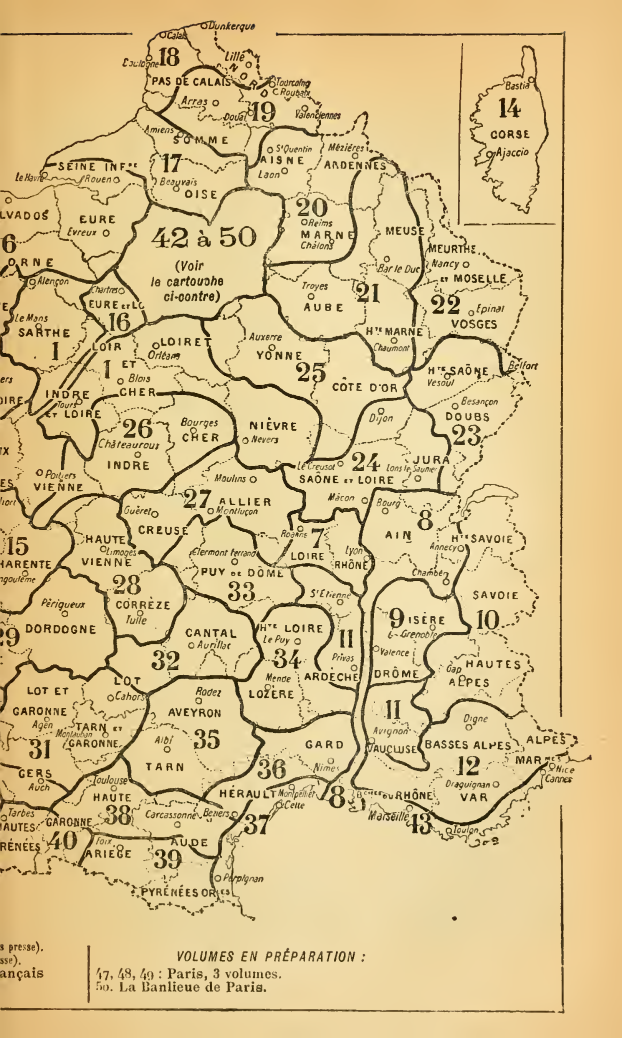


VOLUMES PARUS :

1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Iles de l'Atlantique : I. *d'Arcachon à Belle-Isle.*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Iles de la Manche et Bretagne.
6. Cotentin, Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes-Marit.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et Littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis, Hainaut.*
20. Hte-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Hte-Champagne ; Bsse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy et Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Vivarais mérid[al], Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Haut-Languedoc.
39. Pyrénées, partie orientale.
40. Pyrénées centrales.
41. Pyrénées, partie occidentale.

Région Parisienne :

42. — I. Nord-Est : Le Valois.
43. — II. Est : La Brie.
44. — III. Sud : Gâtinais et Haute-Bea
45. — IV. Ouest : Hurepoix et Yveline
46. — V. Nord-Ouest : Mantois et V (sous presse).



s presse).
sse).
ançais

VOLUMES EN PRÉPARATION :

47, 48, 49 : Paris, 3 volumes.
50. La Banlieue de Paris.

— du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes.

11e Série : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN. — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Etienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

12e Série : ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES. — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

13e Série : LA PROVENCE MARITIME. — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière. — 405 pages avec 28 cartes.

14e Série : LA CORSE. — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille

à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e Série : LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE. — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Série : DE VENDÉE EN BEAUCE. — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'école de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

17e Série : LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE. — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

18e Série : FLANDRE ET LITTORAL DU NORD. — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Bou-

logne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes.

19e Série : ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT. — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — en Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes.

20e Série : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE REMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la Montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — De l'Argonne en Champagne pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21e Série : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — de Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Vaimy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

22e Série : PLATEAU LORRAIN ET VOSGES. — Le Luxembourg français — le pays du fer — le Jarnisy et Briey — la Woëvre — le pays de Haye — l'École forestière de Nancy — Nancy — le Vermois et le Saulnois — le Xaintois — luthiers et dentellières — dans les Faucilles — la Vôge — un pèlerinage à Roville — Épinal et l'industrie des Vosges — les images d'Épinal — de la Mortagne à la Vezouse — la Vologne — les lacs vosgiens — la principauté de Salm-Salm et Saint-Dié — le Val-d'Ajol et Plombières — la Haute-Moselle — les Vosges militaires — la Moselotte — le ballon de Servance — au ballon d'Alsace. — 427 pages avec 27 cartes.

23e Série : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fayl-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne-Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e Série : HAUTE-BOURGOGNE. — Dijon — dans les houblonnières — les pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte de Nuits et Cîteaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val-d'Amour — le Bon-Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charolais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e Série : BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS. — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — le Gâtinais français — le Gâtinais orléanais — entre Sologne et Gâtinais. — 373 pages avec 24 cartes.

26e Série : BERRY ET POITOU ORIENTAL. — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — les arsenaux de Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — une colonie d'aliénés — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée du Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse. — 365 pages avec 25 cartes.

27e Série : BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE. — Nevers et le bec d'Allier — Moulins et Souvigny — Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — monts de la Madeleine — Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — des côtes Matras à la Sioule — de la Sioule à la Bouble — houillères de Commentry — la forêt de Tronçais et

Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 352 pages avec 27 cartes.

28e Série : LIMOUSIN. — La basse Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines — autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — aux confins du Périgord — la Chine du Limousin — la haute vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — le château d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle. — 350 pages avec 24 cartes.

29e Série : BORDELAIS ET PÉRIGORD. — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre-Deux-Mers — en Bazadais — la Dordogne en Périgord — la Double — de la Dronne à la Nizonne — Périgueux et l'Isle — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais — chez nos aïeux préhistoriques — les truffes du Sarladais. — 411 pages avec 31 cartes.

30e Série : GASCOGNE. — Le Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Maremne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31e Série : AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY. — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — 352 pages avec 22 cartes.

32e Série : HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE. — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César à Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Ségala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène —

dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — 328 pages avec 21 cartes.

33e Série : BASSE-AUVERGNE. — Combrailles et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — au puy de Dôme — le reboisement dans le Puy-de-Dôme — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — en Livradois — du Livradois en Forez — de la Loire aux Boutières. — 344 pages avec 24 cartes.

34e Série : VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN. — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan de Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual. — 397 pages avec 27 cartes.

35e Série : ROUERGUE ET ALBIGEOIS. — La basse Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré. — 359 pages avec 22 cartes.

36e Série : CÉVENNES MÉRIDIONALES. — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Salendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois. — 331 pages avec 26 cartes.

37e Série : GOLFE DU LION. — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Biterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls. — 355 pages avec 24 cartes.

38e Série : LE HAUT-LANGUEDOC. — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauragais — Carcassonne et le Carcassès — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays Toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan. — 331 pages avec 20 cartes.

39e Série : PYRÉNÉES ORIENTALES. — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Llivia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel. — 343 pages avec 25 cartes.

40e Série : PYRÉNÉES CENTRALES. — Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie — 345 pages avec 23 cartes.

41e Série : PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la basse Navarre — une pointe dans le Val-Carlos — le Bas-Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre. — 351 pages avec 27 cartes.

RÉGION PARISIENNE :

42e Série : NORD-EST : LE VALOIS. — La Marne en Orxois — le pays d'Orxois — entrée en Valois — la forêt de Villers-Cotterets — autour de Crépy-en-Valois — autour de Pierrefonds — en forêt de Compiègne — la vallée de l'Authonne — Compiègne et la navigation de l'Oise — la lieue archéologique — le pays des Sylvanectes — le désert d'Ermenonville — le Multien — la Gergogne et la Thérouanne — en Goële — Chantilly et ses forêts — Mortefontaine et les étangs de la Thève — les entraîneurs du Servois — l'Oise entre Creil et Pontoise — la petite France — la forêt de Carnelle. — 377 pages avec 21 cartes.

43e Série : EST : LA BRIE. — Au cœur du plateau briard — le Montois — la Bassée — la falaise de Brie — Provins et la Voulzie — la Brie Pouilleuse — le champ de bataille de Champaubert — de Brie en Tardenois — les meules à moulin : agonie d'une grande industrie — microbes et corsets — méandres de Marne — les fromages de la Brie — la Brie meldoise — entre Meaux et Pomponne — la Brie forestière — le grand Morin des peintres — moutons de Brie — les papeteries du grand Morin — la vallée de l'Aubetin — Melun et le Châtelet.

44e Série (*sous presse*) : SUD : GATINAIS ET HAUTE-BEAUCE. — Le Bocage gâtinais— la vallée de l'Orvanne — Nemours et le Loing — navigation sur la Seine — la Seine de la Cave à Corbeil — Fontainebleau — l'École d'application de l'artillerie et du génie — la forêt de Fontainebleau — la forêt vers Barbizon — Marlotte et les gorges de Franchard — les espaliers de Thomery — la Seine et la forêt — le pays de Bière — le Gatinais Beauceron — de l'école à l'Essonne — la Seine de Corbeil à Choisy-le-Roi — l'industrie à Essonnes. — de l'Essonne à la Juine— la Juine et la Chalouette — l'étampois — en remontant la Juine — la Beauce pituéraise — trois bourgades beauceronnes.

45e Série (*sous presse*) : OUEST : HUREPOIX ET YVELINE. — Le Josas — Versailles — autour de Versailles — l'École de Saint-Cyr — Port-Royal-des-Champs de Châteaufort a Palaiseau — la vallée de l'Yvette — Chevreuse et les vaux de Cernay — Limours et le haricot chevrier — la vallée de l'Orge — la capitale du Hurepoix — en Beauce chartraine — un chemin de fer militaire — la vallée de la Voise — la Voise en Drouais — Épernon et la vallée de la Guesle — autour de Rambouillet — le pays de Montfort-l'Amaury — les volailles de Houdan — la forêt des Yvelines — la vallée de la Remarde — la vallée de la Renarde.

46e Série (*sous presse*) : NORD-OUEST : MANTOIS ET VEXIN FRANÇAIS. — La vallée de Montmorency — le pays des poiriers — les collines du Parisis — la boucle d'Argenteuil — la plaine du Parisis — descente de la Seine : de Paris à Meulan ; de Meulan à Vernon — le pays de Chevrie — le pays de Madrie — le Mantois — vallée de la Mauldre — l'école de Grignon — vallée de la Vaucouleurs — L'Arthie — en Vexin français : de Valmondois à Us — la vallée de la Viosne — de Magny à Mantes — le pays d'Arthies.

En préparation :

47e, 48e et 49e Séries : PARIS, 3 volumes. — 50e Série : BANLIEUE DE PARIS.

Août 1905. *Les Éditeurs,*

BERGER-LEVRAULT & Cie.

Répartition des volumes par Provinces.

DÉSIGNATION DES PROVINCES.	DÉSIGNATION des volumes concernant LA PROVINCE.	DÉSIGNATION DES PROVINCES.	DÉSIGNATION des volumes concernant LA PROVINCE.
Alsace	23.	Guyenne	29, 30, 31, 32, 35.
Angoumois	15.	Hainaut	19.
Anjou	2, 16.	Ile-de-France	17, 42 à 50.
Artois	18, 19.	Languedoc	8, 11, 12, 31, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40.
Aunis	3, 15.	Limousin	28.
Auvergne	7, 32, 33.	Lorraine	21, 22.
Barrois	21.	Lyonnais	7.
Basques (Pays)	41.	Maine	1, 2.
Béarn	41, 30.	Marche	27, 28.
Berri	1, 26, 27.	Nice (comté de)	12, 13.
Boulonnais et Calaisis	18.	Nivernais	1, 27.
Bourbonnais	7, 27, 33.	Normandie	6, 17.
Bourgogne	8, 24, 25.	Orléanais	1, 16, 25, 44.
Bresse et Bugey	8, 23.	Perche	1, 2, 6.
Bretagne	2, 4, 5.	Picardie	17, 19, 20, 42.
Champagne	20, 21, 25, 42.	Poitou	3, 15, 16, 26.
Comtat-Venaissin	8, 11, 12.	Provence	8, 10, 12, 13.
Corse	14.	Roussillon	37, 39.
Dauphiné	7, 8, 10, 11.	Saintonge	3, 15, 29.
Flandre	18, 19.	Savoie	8, 10.
Foix (Comté de)	38, 40.	Trois-Evêchés (Toul-Verdun) de Lorraine	21, 22.
Forez	7, 11, 27.	Touraine	1, 16, 26.
Franche-Comté	8, 23, 24.		
Gascogne	30, 31, 38, 40.		
Gex (pays de)	8, 23.		

GRANDES RÉGIONS NATURELLES

Alpes	8, 9, 10, 11, 12, 13.	Littoral et îles de la Manche	5, 6, 17, 18.
Beauce	1, 16, 44, 45.	Littoral et iles de la Méditerranée	8, 13, 14, 37.
Cévennes	7, 11, 34, 36, 37.	Massif central	28, 32, 33, 34, 35.
Jura	8, 23, 24.	Pyrénées	37, 39, 40, 41.
Landes	29, 30, 31.	Sologne	1, 25.
Littoral et îles de l'Océan	2, 3, 4, 5, 15, 16, 29, 30, 41.	Vosges	22, 23.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie

Voyage en France

VOLUMES PARUS

1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Iles de l'Atlantique : I. *D'Arcachon à Belle-Isle.*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Iles de la Manche et Bretagne.
6. Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes maritimes.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et Littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis et Hainaut.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne; Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Sénonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Basse-Marche et Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Bas-Vivarais, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Haut-Languedoc.
39. Pyrénées, partie orientale.
40. Pyrénées centrales.
41. Pyrénées, partie occidentale.



SOUS PRESSE :

Région parisienne.

42. Valois et Parisis.
43. La Brie.
44. Gâtinais et Hurepoix.
45. De Beauce en Vexin.

EN PRÉPARATION :

ris (3 volumes).



Dunkerque
Calais
Boulogne
18
Lille
NORD
PAS DE CALAIS
Tourcoing
Roubaix
Arras
Douai
19
Valenciennes
Amiens
SOMME
Mezières
AISNE
ARDENNES
SEINE INF.RE
Rouen
17
Beauvais
OISE
20
Reims
MARNE
Châlons
MEUSE
EURE
Evreux
SEINE
46
42
SEINE
Versailles
Paris
SEINE
45
ET
48
43
Melun
MARNE
Bar le Duc
21
22
44
OISE
EURE ET LOIR
16
AUBE
SARTHE
1
LOIR
LOIRET
Orleans
Auxerre
YONNE
HTE MARNE
I
ET
Blois
25
CÔTE D'OR
Vesoul
INDRE
CHER
Tours
ET LOIRE
26
CHER
NIÈVRE
Nevers
INDRE
24
JURA
VIENNE
Moulins
SAÔNE ET LOIRE
27
ALLIER
8
AIN
CREUSE
7
HAUTE
VIENNE
LOIRE
Lyon
RHÔNE
PUY DE DÔME
28
33
CORRÈZE
Tulle
DORDOGNE
9
ISÈRE
CANTAL
HTE LOIRE
11
32
34
ARDECHE
DRÔME
LOT
Cahors
LOZÈRE
LOT ET
ARONNE
AVEYRON
11
Agen
TARN ET
GARONNE
35
31
GARD
VAUCLUSE
GERS
TARN
36
Toulouse
HÉRAULT
Montpellier
8
BCHES DU RHÔNE
HAUTE
Cette
Marseille
13
GARONNE
38
Carcassonne
Beziers
37
40
AUDE
ARIÈGE
39
Perpignan
PYRÉNÉES ORIENTALES